Geſchichte

eines

bei Jena gefangnen

preußiſchen Offiziers.

Mit

einem Gemälde von Berlin im Winter 180$\frac{6}{7}$.

Von

Julius v. Voß.

Zweiter Theil.

Berlin,

bei Ch. G. Schöne 1807.

Digitized by Google

Einleitungs-Kapitel.

Ich weiß nicht, wie ich mit meinem geehrten Leſer ſtehen werde. Ob er ſich geneigt fühlt, die hier erzählte Geſchichte aufs Wort zu glauben, oder ob er nur einen erdichteten Roman darin erblickt.

In jenem Fall mangelt es immer nicht an wahren Zügen, die Charaktere ſind doch ziemlich natürlich, das Schickſal zieht nicht im hoch tragiſchen Kothurn vorüber, (was auch ein arger Verſtoß gegen die Wahrſcheinlichkeit wäre, da unſer Koſtüm ſo dem Alltagsdrama angepaßt war) es verſchlägt nicht nach wüſten Eilanden, führt durch keine Räuberhölen, läßt die Liebe weder von Tyrannen quälen, noch mit Flammen und Wogen kämpfen — die Zumuthung an den Glauben drängt ſich alſo immer nicht unverſchämt auf.

Digitized by Google

In dieſem dürfte es nicht entgehn, daß einige Kunſt nöthig war, bei allem Widerſtand der Umſtände, einen vortreflichen preußiſchen Offizier zu bilden, einen preußiſchen Officier — (da man doch ſo mancherlei hat, wie es ſeyn ſollte) wie er ſeyn ſollte, auch ſeyn könnte, wenn

Erſtens. Die dem Staate durch Friedrich angedeutete Tendenz nicht wäre aufgegeben worden.

Zweitens. Wenn man — obgleich Friedrich, dann nicht blos als ein königliches Phänomen, ſondern als Stifter betrachtet wurde — dennoch ſo viel dem Geiſte des Zeitalters nachgab, als nöthig war. (Hier heißt aber Nachgeben zugleich handeln. Was die Philoſophie ausgemittelt hatte, mußte zur Wirklichkeit gedeihn.)

Mit der Kritik wird aber das Büchlein um ſo eher zerfallen, wenn es Roman heißt, ſie nenne es alſo lieber Biographie, bei der ſchon mehr Nebenbemerkungen ernſter Art (wozu die ernſte Gegenwart ohnehin einladet) vergönnt ſind. Daneben übe ſie Nachſicht. Das Werk zeigt Spuren der Eile, und die der-

maligen Umgebungen eines Autors ſind wenig geeignet den äſthetiſchen Sinn zu ſchärfen. —

Dies Einleitungs-Kapitel ſoll übrigens einige Aktenſtücke aus der Dunkelheit hervorziehn, die unendlich wichtig ſind, wenn man die preußiſche Monarchie als Geſchichts-Erſcheinung betrachtet. Unter Hundert Leſern ſind ſie vielleicht kaum Einem bekannt, *) und auch dieſer dankt vielleicht jetzt für die Erinnerung daran. Es ſind:

Herzbergs Briefe an Friedrich Wilhelm II im Jahre 1794, über die Verhältniſſe zu Frankreich, und die Theilung Polens, nebſt der Antwort des Monarchen.

Sire.

Je vois par les papiers publics, que la cour de Vienne prend déja poſſeſſion des

---

*) Sie wurden nemlich vor zwölf Jahren in dem Staats-Archiv von Häberlin abgedruckt. Aber wie lange iſt das her, wie bald wird ein Journalaufſatz vergeſſen. In den Briefen liegt

Palatinats de Sendomir, de Chelm et de Lublin; d'où j'infere, que celà ſe fait de concert avec V. M. et la Ruſſie, et que le plan des trois Puiſſances voiſines eſt celui, de partager entre elles ce Royaume en tout et en partie, ou que l'Empereur le fait de ſon chef. J'avoue, que ſelon mes idées c'eſt la plus grande faute politique, que les trois Puiſſances puiſſent faire, et ſurtout la Pruſſe, par les raiſons ſuivantes:

1) Les François, qui ont déja gagné une préponderance decidée ſur tout le reſte de l'Europe, ne feront jamais la paix ſans ſtipuler, que toute la Pologne ſoit rétablie dans ſon ancien état, après avoir pouſſé les Allemands jusqu'au Rhin; ils envahiront plûtôt les Etats Pruſſiens et Autrichiens au dela du Rhin.

---

zugleich manche Erklärung, über die Menſchen welche man in dieſem Werke handeln ſieht. Wem ſie aber zu abweichend vom Faden vorkommen, der überſchlage ſie, und gehe zum erſten Kapitel über.

Digitized by Google

2) La Pruſſe en ſouffrira le plus et elle aura toujours le moindre lôt dans le partage de la Pologne; elle l'a eu dans le prémier partage, ce que j'ai fortement deconſeillé au feu Roi, lui ayant ſuggeré tout un autre lôt pour l'Autriche. V. M. a eu dans le ſecond partage un lôt quatre fois inferieur à celui de la Ruſſie, par lequel Elle eſt dévenue tout à fait dépendante de cette cour, et Elle en aura encore moins, ſi Elle continue à partager avec les deux Puiſſances ſur le même pied, et ſa puiſſance reſtera toujours inferieure et tellement ſubordonnée à celles de ſes copartageans, que celle qui aura une fois un ſouverain homme de tête, ne manquera pas de ſubjuguer et d'anéantir même la Pruſſe, qui ſelon toute raiſon devroit dans le partage s'approprier plûtot le Palatinat de Sendomir jusqu'à la Viſtule.

Le titre, dont les trois Puiſſances ſe ſervent, pour partager la Pologne, eſt ſi odieux et ſi decrié, qu'il ſera toujours un tort infini à la réputation des trois ſouverains et que leurs noms en ſeront fletris dans toute l'hiſtoire, et j'avoue, que je ne comprends

pas, comment le concilier avec leur religion et leur conſcience. J'ai juſtifié le prémier partage par les titres les moins recuſables, pendant que la Ruſſie et l'Autriche n'en ont pu produire un ſeul. Je pouvois procurer à V. M. par la paix de Reichenbach les villes de Danzig et de Thorn, ainſi que le diſtrict entre la Netze et la Warthe, les ſeuls objets dont la Pruſſe a beſoin pour la ſureté, du gré de toutes les parties intereſſées, ſurtout de la république de Pologne, contre les équivalens quatrefois ſuperieurs à ces objets, que l'Autriche vouloit rendre à la Pologne, de la Gallizie, V. M. renonça à cette acquiſition legitime, malgré la grande dépenſe militaire qu'elle avoit fait, parcequ'on lui fit croire erronnément, que les Polonois n'y conſentiroient jamais et que le Sr. Ewart lui fit eſpérer, que l'Angleterre lui procureroit les mêmes villes, par un traité de commerce entre la Pruſſe, la Pologne et l'Angleterre, qui auroit pourtant été deſtructif pour le commerce et les fabriques de la Pruſſe. On me força de faire cette paix ſur le pied, d'obliger l'Autriche à rendre toutes ces

Digitized by Google

conquêtes à la Porte Ottomane, d'où reſulte encore aujourd'hui cette animoſité inveterée de la nation Autrichienne contre la Pruſſe. J'ai encouru la diſgrace de V. M. je fus ſacrifié à la cour de Vienne, et je me ſuis retiré de la Politique, que je crois avoir bien pratiquée pendant 50 ou de moins 30 ans. Je ſuis encore aujourd'hui dans l'opinion, que le véritable interêt de la Pruſſe exige, que la Pologne reſte une republique independante et électiye, ſur laquelle la Pruſſe aura toujours une influence préponderante et pourra s'en ſervir contre les vûës trop ambitieuſes de l'Autriche et de la Ruſſie. C'eſt auſſi par cette raiſon, que j'ai fort deconſeillé à V. M. non, de promettre aux Polonois une nouvelle Conſtitution, mais de faire plûtôt en ſorte qu'on éliſe toujours quelque Piaſte foible, de quelque maiſon qu'il ſoit, ou l'Electeur du Saxe, parcequ'il ne peut parvenir à cette couronne, ni s'y maintenir que par la protection de la Pruſſe et que dès, qu'il veut s'allier avec l'Autriche, l'ancienne rivale préponderante de la Pruſſe, celle-ci peut l'écraſer; mais il ne falloit pas

en mêler les Princeſſes Saxonnes, qui peuvent transférer la couronne à un Prince Ruſſe ou Autrichien. C'eſt ce Plan, que V. M. a une fois approuvé.

En ſuppoſant ces principes ſusdits, que je crois inconteſtables, je ſerois de l'opinion:

Que ſi V. M. parvenoit même à ſubjuguer la Pologne, Elle envoye pourtant tout de ſuite une grande partie de ſon armée ſubſiſtante ſur le Rhin, au ſoutien des alliés, dans les Pays-bas es pour arrêter les progrès des François vers la Hollande et le Rhin, afin de ſatisfaire à ſes nouveaux engagemens avec l'Angleterre, ſans lesquels Elle ne peut pas recevoir la continuation de ſubſide, ni entretenir l'armée, et qu'Elle laiſſe l'autre partie de l'armée ſur le Rhin, pour défendre l'Allemagne, qu'Elle faſſe paſſer en même tems une déclaration publique à la convention françoiſe, pour lui propoſer au nom des alliés, de la réconnoitre à condition que tout ſoit retabli entre les Puiſſances en guerre ſur le pied, qui a ſubſiſté avant la guerre; qu'on commenceroit par une trève ſur le pied de l'*uti possidetis* et qu'on aſſembleroit un

Digitized by Google

congrès, dans lequel on régleroit le reſte des formalités, et nommément l'independance et la conſtitution de la Pologne, en lui faiſant entendre, que dans le cas contraire V. M. et ſes alliés employeroient tous les moyens poſſibles, pour lui faire paſſer toute l'idée des conquêtes; qu'Elle declare à même temps ou auparavant à ſes alliés, l'Autriche et l'Angleterre, que ne pouvant plus eſpérer de rétablir la monarchie en France, Elle avoit imaginé ce moyen, pour parvenir à une paix honorable et ſolide, et qu'il eſperoit que l'Angleterre ne feroit pas difficulté, de ſacrifier ſes conquêtes mercantiles et non-eſſentielles au bien général de l'Europe, en les reſtituant à la France. Aprés l'avoir fait agréer aux François et aux Alliés, on pourroit convenir ſur le champ d'une trève, ſur le pied de l'*uti possidetis*, et aſſembler un congrès général, dans lequel on arrangeroit tout le reſte, et reconnoitroit la république françoiſe. On pourroit faire entendre aux François, que les Puiſſances voiſines de la Pologne s'arrangeroient dans ce congrès avec les Polonois, pour leur faire rétablir leur an-

Digitized by Google

cienne conſtitution, moyennant quelques ceſſions et ſacrifices, qu'elles feroient à la Pruſſe. C'eſt à cette occaſion et dans ce congrès, qu'on pourroit faire obtenir à V. M. ce que mon intention étoit, de lui faire avoir par la paix de Reichenbach, ſeul objet eſſentiel pour la Pruſſe, contre les grands avantages de commerce, et à titre de reconnoiſſance, pour avoir conſervé à la nation Polonoiſe le reſte du royaume. On pourroit auſſi tâcher de leur faire faire quelques légers ſacrifices à la Ruſſie et à l'Autriche, qui y conſentiroient par générofité et pour le bien général de l'Europe. En général il ne convient nullement pas aux intérêts de la Pruſſe, que la Ruſſie s'aggrandiſſe du côté de l'Europe.

Voila, Sire, le ſeul et véritable moyen, que moi je conçois de pouvoir prévénir la ruine totale de Votre Monarchie, par des déclarations publiques, qui par leur publicité s'aſſureroient le ſuffrage et la confiance des deux partis et de toute l'Europe, et qui pourront mettre une prompte fin à la continuation d'une guerre auſſi deſtructive, ou juſtifier V. M. dans le cas contraire aux yeux

Digitized by Google

de toute l'Europe et pour faire voir ce que Vous avés à attendre, ſoit de la part des François, ſoit de celle de Vos alliés, après quoi V. M. pourroit dans l'un ou l'autre cas prendre des meſures plus fermes et mieux calculées. Berlin, le . . . Juillet 1794.

Berlin, le . . . Juillet 1794.

Sire.

Je conjure V. M. de lire cette lettre d'un bout à l'autre. Elle ne regarde pas mon perſonnel, mais Votre état. Qu'Elle la communique, ſi Elle le juge à propos, à ſes Miniſtres et conſeillers actuels, pour voir, s'ils peuvent la deſapprouver ou Lui donner de meilleurs conſeils.

La monarchie Pruſſienne eſt ménacée d'un danger trop éminent, pour qu'un ancien miniſtre, qui l'a ſervi dans les tems plus heureux, pendant près de 50 ans, ne ſe croye pas obligé par ſa conſcience patrio-

Digitized by Google

tique, de repréſenter à V. M. toute l'étendue de ſa deſtruction totale, ſi l'on ne change pas, ſans perdre de tems, les plans qui ont prévalu jusqu'ici, et ſi V. M. ne ſaiſit pas, avant la fin de la campagne, le ſeul moyen, qu'Elle a encore jusqu'ici, pour prévénir ſa ruine totale, que des miniſtres peut-être trop reſervés ou craintifs n'oſent pas lui faire enviſager.

Voici, Sire, ces dangers, qui me paroiſſent inévitables: Les François, en triomphant en Italie et en Eſpagne, ont tellement anéanti par leurs victoires continuelles dans les Pays-bas, les principals pays dont depend à préſent le ſalut de l'Europe, les forces Autrichiennes, ſurtout après la reduction d'Ypers et de Charleroy, que ne trouvant plus aucune place forte dans ce pays, ils en feront en peu la conquête totale et pouſſeront d'abord les armées alliées jusqu'au Rhin. Ils inonderont en même tems la Hollande, habitée pour les deux tiers par des patriotes françois. Ils ôteront ainſi à l'Angleterre toute connexion avec la Hollande et le continent de l'Europe, que V. M. lui a pro-

Digitized by Google

curé par la révolution de la Hollande, et cette nation ne pourra plus nous envoyer des troupes ni l'argent néceſſaire, la maiſon d'Orange ſera chaſſée de la Hollande, et V. M. ſera privée de la facilité de ſes propres magazins par la perte d'Amſterdam et de la navigation du Rhin, et Elle ſera obligée, de ſe defendre derriere cette riviere prés de Weſel, place peu forte en elle même, par l'armée du maréchal de Möllendorf. Si V. M. n'envoye pas cette armée en toute ou du moins en grande partie au ſecours des alliés dans les Pays-bas et en Hollande, ou il ſera encore très difficile de ſoutenir le choc des immenſes forces françoiſes; l'Angleterre ne voudra pas Lui continuer le payement des ſubſides ſtipulé dans le dernier traité, et aprés cela V. M. ne pourra plus, après l'épuiſement total de ſes tréſors et de ſes provinces, ſoutenir les efforts de la guerre et même payer ſes troupes. Si V. M. n'envoye pas ſon armée dans les Pays-bas, les François inonderont toute la haute Allemagne, paſſeront le Rhin, réprendront Mayence et Francfort, envahiront les cercles

Digitized by Google

de Souabe et de Franconie, de ſorte que les alliés de V. M. diviſés, mal gouvernés, n'ayant plus des forces ſuffiſantes, pour arrêter le torrent des François, V. M. ſera presque seule obligée, de faire face partout dans les Pays-bas, ſur le Rhin, et en haute Allemagne, et en Pologne, ce qui ſurpaſſe ſes forces et ſes moyens. Je crois bien, que V. M. pourra ſubjuguer la Pologne avec les Ruſſes, mais il faut du tems pour un païs ſi étendu; dans ce cas Elle ne pourra plus détacher vers le Rhin, pour arrêter les François. En général je ne vois pas, d'où V. M. pourra tirer les moyens, les frais et les ſommes pour une nouvelle campagne, n'ayant plus à eſperer rien de la part des Anglois, ni à tirer des ſommes ſuffiſantes de ſes états épuiſés, pendant que les François, victorieux partout ne manqueront jamais de reſſources pour continuer la guerre, et demanderont ſurement, que V. M. rende la Pruſſe méridionale, et retabliſſe le tout en Pologne ſur l'ancien pied. Ce ne ſont que les Anglois, qui auroient pû aiſément detruire leur republi-

Digitized by Google

blique naiſſante, en envoyant dans la Vendée les 14 mille hommes pour ſoutenir les Royaliſtes, qu'ils doivent à V. M. par l'alliance de 1788, et qui manquent encore à leur armée ſur le Rhin. Toutes ces prémiſſes, dont il n'y a pas une ſeule, qui par les chances de la fortune puiſſe tourner à l'avantage de la Pruſſe, ne laiſſent aucun doute, que V. M. ne peut pas continuer la guerre au delà et même dans la campagne préſente, ſans expoſer Sa monarchie aux dangers et aux revers les plus éminents.

On pourra m'objecter, qu'il eſt aiſé d'énoncer toutes ces dangers, mais qu'il faut faire quelque choſe ici, pour les detourner. J'avoue, qu'il eſt difficile, ſi non impoſſible de le faire, après toutes les fautes énormes, qui ont été commiſes de toute part; mais il me ſemble, que V. M. eſt la ſeule Puiſſance, qui peut prévenir la ruine totale de tout ordre ſocial en Europe, ſi Elle ſe hâte, pendant qu'Elle eſt encore ſur pied, et qu'Elle a une armée intacte pour la réputation des armes, et qu'Elle n'eſt pas deteſtée par les François, comme ſont les Autrichiens et les Anglois; ſi

Digitized by Google

Elle ſe hâte, dis-je, d'acheminer les meſures, qu'Elle a encore en mains, pour propoſer Sa mediation armée aux Puiſſances belligerantes, pour une trève, ou pour une paix pleniere, ſur le pied *du status quo, tel qu'il a été avant cette guerre.* Il ſemble, que pour y parvenir, V. M. devroit commencer par demontrer aux cours d'Angleterre et d'Autriche, l'impoſſibilité abſolue de detruire la nouvelle republique françoiſe, et de ne pas la reconnoître, les dangers éminents de l'une ou l'autre cour, pour leur interieur et leur exterieur dans la continuatien de la guerre, et l'interêt égalemant abſolu que l'Angleterre a de ſacrifier et de reſtituer à la France ces conquêtes, pour ſauver le reſte l'Europe beaucoup plus important pour elle. Il y a toute apparence, que ſi V. M. faiſoit offrir à la republique françoise de la faire reconnoître dans cette qualité, par toutes les Puiſſances de l'Europe, elle y donneroit les mains, avec des modifications peu eſſentielles, qu'elle en auroit toute l'obligation à V. M. et que dans le cas contraire, on pourroit la ménacer des derniers efforts de toute l'Eu-

Digitized by Google

rope, et des meſures plus juſtes dans une campagne future, V. M. pourra même en tirer quelque avantage eſſentiel, du côté de la Pologne, pour prix de ſa médiation. C'eſt de cette manière que V. M. n'abandonneroit pas Ses alliés, mais leur procureroit plûtôt une paix, qui leur eſt auſſi néceſſaire qu'à la Pruſſe.

On dit communément, *avec qui on doit faire la paix en France?* *C'est toujours avec celui, qui a le pouvoir en main et qui ne se laissera pas vaincre par toutes les Puissances coalisées, ſelon l'expérience de tant d'années.* Si V. M. goute cette idée, je me fais fort de l'exécuter avec cette activité, qui m'eſt propre, que je n'ai jamais dementie, par des gens, que je choiſirois, et par des memoires, que je compoſerois ponr les Puiſſances belligerantes. Je leur propoſerois un *congrès général*, comme celui de la paix de Weſtphalie, qui ſera accepté, ſelon toute apparence, par la confiance que toutes les parties ont dans la rectitude reconnue de mes principes, et dans les quelles je me fais fort, de propoſer un

Digitized by Google

plan de pacification, qui menagera les intérêts eſſentiels de toutes les Puiſſances, et ſurtout ceux de la Pruſſe et de la Ruſſie. Je ne prétends pas de rentrer pour cela dans le miniſtère du cabinet de V. M., je ne veux m'y arrêter que pour le tems néceſſaire, pour retablir le ſalut, la ſureté et la conſidération de ma patrie. J'ai vecu trop longtems, pour ne pas vouloir me repoſer, après Lui avoir rendu ce ſervice, et je n'en demande pas d'autre recompenſe. Il dépend de V. M. de communiquer cette idée à Ses miniſtres actuels et de la ſoumettre à leur cenſure. Je crois qu'ils auroient fait la même demarche, s'ils avoient le même courage, de repréſenter à V. M. les terribles dangers qu'Elle court et le ſeul moyen, qui Lui reſte pour en ſortir. Je prévois par le ſouvenir du paſſé, que V. M. me taxera d'une préſomtion outrée et que cela pourra augmenter Son mécontentement contre moi; mais j'aime mieux courir ce risque, que de ne pas faire les derniers efforts, dont je me crois capable, pour ſauver ma patrie, et pour être utile à un monarque, qui m'a disgracié, mais

auquel je n'en ſuis pas moins attaché et devoué.

Berlin, le . . . Juillet, 1794.

Sire.

J'ai oſé faire des répréſentations à V. M. ſur la ſituation critique, dans laquelle ſe trouve à préſent Sa Monarchie, et je ne ſais pas encore, comment Elle les aura accueillies. Dans cette incertitude et la ſituation des affaires ayant beaucoup changée depuis ce tems-là par la perte de la bataille de Fleuri, que le miniſtère Anglois voudra mettre à la charge de V. M. de n'avoir pas reçu le ſecours qu'il a crû avoir acheté par ſon traité de ſubſide et par l'échec que l'armée de V. M. vient de ſouffrir ſur le Rhin, ce qui fera croire aux François, que les troupes Pruſſiennes ne ſont plus invincibles et leur fera hauter le ton, de ſorte qu'ils voudront peut-être garder et incorporer les Pays-bas et la Savoye à leur République; je crois devoir renouveller mes répréſentations, pour que S. M. n'abandonne pas plus long-tems Sa Monarchie aux ſorts incertains des ar-

Digitized by Google

ſmes, et qu'Elle ne diffère pas de faire les démarches, qu'Elle jugera les plus propres, pour ramener, ſitôt que poſſible, une paix tant ſoit peu ſupportable, d'autant plus, que le manque total des grains d'été ménace Ses états d'une famine et chéreté inévitable.

Si V. M. veut m'en croire, je compoſerai ſans perte de tems des mémoires aſſez forts en raiſons, pour engager les deux cours de Londres et de Vienne à reconnoitre la republique françoiſe et à faire la paix ſur le pied, que j'ai propoſé dans les deux rapports précédens, et j'ai auſſi quelque eſpérance de pouvoir y amener la convention françoiſe par la force des raiſons, que je pourrai lui faire valoir et auxquelles elle ſe fiera plûtôt, que ſi elles lui venoient de la part de tout autre miniſtre que moi, dont elle doit connoitre par le paſſé la fermeté et la véracité. Je tacherai de faire entendre en même tems raiſon à la cour de Ruſſie par la même force des argumens, auxquels elle ne pourra pas ſe refuſer. Si V. M. goûte ces idées, les memoires en queſtion ſeront compoſés dans un couple de jours, et il depen-

Digitized by Google

dra enſuite d'Elle, ſi Elle veut me faire venir auprès de Sa perſonne, pour avoir ſoin des inſtructions journalières et préciſes pour les miniſtres étrangers, que j'ai expédié avec tant d'activité et de ſuccès dans les années heureuſes de 1786 jusqu'à la moitié de 1791. Il n'en coutera pas un ſou a V. M. Je ferai tout par le patriotisme le plus pur et je me retirerai dès que la préſente criſe ſera paſſée. V. M. ſaura par expérience, ſi d'autres ont ſervi mieux, plus vite et moins chérement après mon expulſion du cabinet. — C'eſt auſſi une menſonge, qu'on Lui a fait à croire de mes frequentes maladies. Ie n'ai pas ceſſé d'être auſſi rigoureux et actif, que je l'ai été pendant toute ma vie, et je ne ceſſe pas de travailler pendant 16 ou 18 heures par jour. J'offre à V. M. mes ſervices patriotiques et gratuites et qui ont été heureux jusqu'en 1791. Je ne prétends pas de déplacer les miniſtres actuels; je me retirerai dès que V. M. le jugera à propos et que l'état ſera hors de danger d'après les plans, que je tracerai et dont V. M. ſera contente et les trouvera ſeul praticables.

Digitized by Google

Au Comte de Herzberg

à Berlin.

Il fût un tems, où vous rempliſſiez un devoir en me ſoumettant votre opinion ſur les affaires, que je confiois à votre zéle. Aujourd'hui que votre carriere diplomatique eſt finie, je vous euſſe tenu compte de la diſcrétion qui m'eut épargné des conſeils, dont je ne fais cas qu'autant que je les demande. Laiſſez aux miniſtres, que ma confiance prépoſe aux interêts autrefois commis à vos ſoins, celui de recevoir mes ordres et de les exécuter. Je ſais apprécier le patriotiſme et j'aime à croire qu'il a ſeul inſpiré vos offres. Il ſeroit poſſible cependant, que l'amour - propre en eut pris les formes à vos yeux, et vous eut abuſé ſur vos véritables motifs, et je ſerois charmé, que cette idée vous met aſſez en garde contre vous même, pour vous renfermer dans le cercle de vos devoirs actuels et me ſauver le déſagrément, de vous en répéter ſans ceſſe le

Digitized by Google

conſeil. Sur ce je prie Dieu, qu'il vous ait en ſa ſainte et digne garde.

Du camp d'Oppenheim le 20 Juillet 1794.

Fréderic Guillaume.

Nicht wahr, es bewegt — 1807 dieſe Briefe zu leſen?

Es leidet keinen Zweifel, das unermeßliche Kriegs-Elend welches ſeit 1792 Europa verheert, hat ſeinen Urſprung an dem Punkte, wo Friedrich Wilhelm II im Vertrauen zu Herzberg wankte, und den verfinſtrungsſüchtigen Räthen folgte, die im Beginnen der Franzöſiſchen Staatsumwälzung, nichts als den Sturz aller Throne ſahn. Denn dieſer Schritt führte die Pillnitzer Annäherungen, und den Angriff auf Frankreich herbei, der nun wieder andre Mächte zur Theilnahme reitzte, die Flammen des Jakobinismus entzündete u. ſ. w.

Wie aber wenn der Monarch noch dem Grafen Gehör geliehen hätte? Jetzt zeigt ſich erſt wie richtig der Takt dieſes Diplomatikers war, und wie prophetiſch er in die Zukunft zu blicken vermogte, wenn ſchon nicht mit Beſtim-

mung der Nebenumſtände, was nicht im Gebiete menſchlicher Gewalt liegt. Aber der nemliche Mann, der einſt wohlbedächtig ausgeſprochen hatte: Preußen muß alle funfzehn Jahre einen Krieg beſtehn, (wobei er die Zweckmäßigkeit deſſelben vorausſetzte) hatte, da er die Gefahren eines unzweckmäßig begonnenen, hereinbrechen ſah, doch noch einen Ausweg in der Theorie, die Preußens alte Bedeutſamkeit ſichern, die furchtbaren Alternativen, deren Keim jedem unbefangenen Blicke dalag, abhalten, und die Nachbaren noch ziemlich ausgleichen und befriedigen konnte.

Der Miniſter wurde viel getadelt über dieſe Briefe, welche, erkannt, Europa ein unabſehbar Elend erſparen konnten. Man ſetzte ſeinen prophetiſchen Gaben die Thatſache entgegen: Daß Frankreich ohne auf die Herſtellung Polens zu bringen, Frieden geſchloßen habe. Doch nach der Schlacht von Jena, traf da nicht ein, was Herzberg voraus ſah?

Man nannte es ſtolzen Egoismus, wenn der Graf meinte: des mémoires aſſer forts en raison verfaſſen zu können, pour engager les deux cours de Londres et de Vienne à

reconnoitre la republique française. O damals ſtand auch die Meinung vom Berliner Hofe, und von ihm dem Grafen, anders in Europa, und Pitt hatte ſein Syſtem noch nicht erprobt; die Oppoſition wäre bei ſolchen Schritten des feſten Landes gewiß ſehr mächtig geworden. Ueberhaupt waren die Britten von 1794 andre Leute, wie die von 1807.

Und der Ton dieſer Briefe. Kömmt er nicht der edelmüthigen Verwegenheit eines Poſa nahe?

Erſtes Kapitel.

Joſephe.

Es iſt eine uralte Bemerkung, daß ſich das Weib im Ganzen früher erzieht, wie der Mann. Die Gründe ſind nicht weit aufzuſuchen. Der engere häusliche Kreis, die einfacheren Beſchäftigungen, geben zeitiger zum Nachdenken Raum.

Joſephe hatte von Kindheit auf manches

Digitized by Google

geſehen, was ſie zum Nachdenken über häusliches Glück, und Beſtimmung des zarteren Geſchlechts aufforderte. Ihr Vater war ein gutherziger angenehmer Mann geweſen, aber eine gewiſſe prunkende Eitelkeit, von der Mutter in jenen unbedachtſamen Jahren unterſtützt, hatte ſeinen Ruin bereitet. Die Landkavaliere ſeiner Gegend ſuchten ſich wechſelſeitig im Aufwand zu übertreffen, Hainthal wollte nun nicht zurück, vielmehr obenan ſtehn. Die Plane wodurch er ſeinen Vermögenszuſtand heben wollte, waren nur oberflächlich durchdacht, und viele davon dem Zufall anheimgeſtellt. Sie verſagten den Erfolg, und mit des Mannes frühem Tode, wo die Wittwe nicht mehr die vielbegonnenen Geſchäfte überſehen konnte, auch der Gläubiger Vertrauen nicht beſaß, war der Bankerott da. Seine zahlloſen Demüthigungen hatte Joſephe geſehn, und die Vorwürfe gehört, welche die Mutter ſich ſelbſt machte, nicht durch Erinnerungen an den Verſtorbenen, und Beſchränken im Haushalt, das Unheil abgewendet zu haben.

Sie wurde auch Zeugin der Schritte die ihre Mutter einer neuen Verheirathung entge-

Digitized by Google

gen that. Bei aller kindlichen Ehrfurcht konnte ſie nur mißbilligend darüber urtheilen, wenn ſie gleich die Wahl zwiſchen mehreren Uebeln der Zukunft, dabei begriff.

Ihr Stiefvater hatte nun Gehorſam, Achtung, Vertrauen von ihr zu fordern. Sie wollte das alles geben, aber es ward ihr unendlich ſchwer.

Dieſer Hauptmann Well war ein widriges verzerrtes Original, das ungemein viel von einem Schacherjuden an ſich trug. So auffallend mancher Leſer den Ausſpruch finden wird, ſo iſt er doch ſo unrichtig nicht, und die Erſcheinung war im preußiſchen Heere gar nicht ſelten. Sie wurde aber durch die mangelhaften Einrichtungen begründet.

Die Einkünfte des Offiziers der unteren Grade, waren nicht nur unter dem Stand, (dem man doch ſo delikate Ehrbegriffe auferlegte) nicht nur verhältnißmäßig weit unbedeutender als die des Muskletiers, ſondern es ließen ſich auch die dringendſten Lebensbedürfniſſe nicht damit beſtreiten. Die Folgen für den Unbegüterten konnten nicht anders als übel ſeyn. Manchen ſonſt braven Mann drückten überhäufte

Schulden zu Boden. Andre geriethen auf ſehr nachtheilige Abwege. Sie trieben das Spiel als Erwerbzweig, oder machten ins Geheim den Liebesritter um Lohn. Einige ſuchten mittelſt einer ſtrengen Wirthſchaft die in verächtliche Filzigkeit entartete, durchzukommen. Dazu gehörte das Wachenbeziehn für vermögende Offiziere, eine Tagelöhnerei, die den Dienſt und den Mann offenbar herabſetzte. Dann ſannen ſie darauf, ihre Kleidungsſtücke nach Möglichkeit zu ſchonen, und machten ſich mit dem Ausbrennen alter Treſſen u. ſ. w. bekannt, um ja das Aeußerſte zu gewinnen. Da war denn der Judenſinn da, welcher mit dem heiligen Portepee ſeltſam kontraſtirte. Gelangte die letztere Klaſſe zu der lange erſehnten, lange nach jedem auszumittelnden Ertrag, berechneten Kompagnie, ſo war des Knickerns an dem Monturweſen der Soldaten, kein Ende. Alles zweckte darauf hin, ein Kapital bei Seite zu legen, um mit dieſem und einer Penſion, zu welcher die Dienſtlänge Anſprüche gab, ſich einſt in Ruhe ſetzen zu können. Steckten ſie dies Ziel allenfalls weiter hinaus, ſo that es der Geitz, von dem es heißen kann: l'appetit

Digitized by Google

vient en mangeant. Der Krieg war ihnen ein Schrecken, weil es da keinen Sold der Beurlaubten mehr einzuſtreichen gab, und ſie zogen eben ſo unluſtig ins Feld, als die Subalternen froh, weil dieſen die Hoffnung früher empor zu ſteigen, winkte. Einer oder der andere diente auch nur ſo lange noch fort, als der goldne Frieden beſtand, und gab ſeine Invaliditát in dem Augenblicke an, wo der Befehl ſich marſchfertig zu halten, mit Ueberzeugung vorauszuſehn war. Wer das Heer kennt, wiederlege.

Hätte man nun keine Kinder, ſondern Männer zu Offizieren gemacht, Männer welche eine zweckmäßige Erziehung zu ihrem Beruf vorbereitete, ihnen ein anſtändig Auskommen verliehn, was von dem Zuviel der Kompagnie-Inhaber ſich bequem beſtreiten ließ, dieſe in Kriegs- und Friedenszeit gleich bezahlt, und die Bekleidung der Soldaten wie in Oeſterreich, durch ein Hauptkommiſſariat fertigen laſſen, ſo würde das alles wohlthätig für den Geiſt ſämmtlicher Offiziere geweſen ſeyn. Aber man ließ die älteren Mißbräuche ſtehen, während ſelbſt das ältere Gute verloren ging.

Digitized by Google

Die Regierung welche ſäumend verfuhr, hier und anderwärts, hat zuletzt die drückenden Reſultate nur zu bitter empfunden. Aber die Saite wurde ſchon berührt: man kann die Regierung nicht allein anklagen. Alle die Generale, die wichtigen Männer im Kriegskollegium, im Generalſtabe, im Gefolge des Königs, warum ſahn ſie denn nicht? warum trugen ſie nicht den Rath des Beſſeren beſcheiden vor? Friedrich Wilhelm III hatte gewiß Empfänglichkeit dafür. Hätten ſich nur viele und bedeutende Stimmen, wie dort die des Grafen Herzberg im Gebiet der Politik, hier in den Angelegenheiten der Kriegskunſt, erhoben. Und konnte es denn bei den Beiſpielen aus Nordamerika, aus Frankreich her, entgehn, daß das Lenken der Gemüther einen wichtigen, wo nicht den wichtigſten, Theil der Kriegskunſt begreift?

Doch wieder zu unſerm Hauptmann. Er hatte nicht nur als Fähnrich und Lieutenant Lohnwachen gethan, und Treſſen ausgebrennt, ſondern die Gewinnſucht noch weiter getrieben. Offiziere die nicht ohne Vermögen, aber üble Wirthe waren, beſuchte er fleißig auf den Wa-

chen,

chen, ließ ſichs dort ſchmecken, und erbot ſich in Geldverlegenheiten mit Rath. „Ich will ihnen von einem Juden, auf Ihre Uhr, Ihre neue Schärfe, ein Sümmchen ſchaffen,“ hieß es dann wohl. „Der Kerl nimmt zwar teufliſche Zinſen, aber es bleibt dafür auch ſtreng verſchwiegen.“ Die jungen Leute hatten denn ein Effekt hingegeben, und es entweder zur umgelaufenen Friſt eingelöſet, oder ſich zu einer höheren Verſchreibung gezwungen geſehn, oft auch den Gegenſtand mit geringem Ueberſchuß fahren laßen. Da nun aber Weil den Wuchrer niemals nannte, ſo war endlich der Verdacht rege geworden, er ſchöſſe das Geld ſelbſt her, und ſtriche die Zinſen ein. Man konnte es nicht beweiſen, doch bewirkte der Argwohn einer ſolchen Unwürdigkeit ſchon, daß ſich alles von ihm zurückzog. Als er ſpäterhin eines Stabsoffiziers Kompagnie befehligte, wollte verlauten, er habe von Landbeurlauten auf Umwegen, die der Feldwebel einſchlug, Geſchenke an Viktualien genommen. Es gelangte etwas davon zum Ohr der hohen Befehlshaber, die jedoch das Gehäßige einer Unterſuchung ſcheuten, und dafür beſchloſſen,

Digitized by Google

wenn die Reihe zur Kompagnie ihn träfe, ihn ſtill zu entfernen. — Der erſte Theil berichtete ſchon, wie die Heirath mit des Generals Tochter, ihn, wie man zu ſagen pflegt, aus der Affäre zog.

Weil ward nun auch ein Ehemann darnach. Ihm konnt's nicht entgehn, daß er die Kompagnie eigentlich durch ſeine Frau erhalten habe, aber das Gefühl der Dankbarkeit lag nicht urſprünglich in ſeiner rohen Seele, und es ſich mit einem moraliſchen Grundſatze aufzulegen, daran war noch weniger zu denken. An Nachgiebigkeit in den Lebensplan der Gattin mangelte es zwar nicht, er wurde ſogar geleitet, doch das war nur ein Reſultat der Furcht vor dem General, oder der Hoffnung, dieſer könne ihm weiter durch ſeinen Einfluß nützlich ſeyn.

Er mußte mit in Geſellſchaft, mußte Geſellſchaft bei ſich geben, doch brachte er wenigſtens die engſte Knauſerei für die letzteren Fälle in Vorſchlag. Mit Unwillen gab er die Summen her, welche die Kleidung ſeiner Frau, und ſeiner Stieftochter forderte, er ſeufzte über die Lehrer, die zum Unterricht dieſer angeſtellt

Digitized by Google

wurden. Nur die Abſicht, in den Grafen R — i einen Eidam anzulokken, unterſtüzte er gern, und drückte ſich dabei ganz platt aus: dann ſind wir ſie los. Zu einem vertrauten Bekannten, von ähnlichen Schlag, pflegte er zu ſagen: iſt mein Schwiegervater einmal todt, ſoll mir das Weib ſchon zur Raiſon.

Frau von Weil litt manches von ſeinem Widerſtande, von ſeiner Charackterunähnlichkeit, doch wußte ſie es vor der Welt zu verbergen.

Joſephen aber konnte die wahre Beſchaffenheit der Lage ihrer Mutter nicht entgehn, und früher als ſonſt in den nemlichen Jahren, mußte bei ihr Nachdenken über Verhältniße des Weibes erwachen. Die Ahnungen der Liebe, die ſie in der Bruſt trug, waren hoch idealiſch, ein natürlich feiner Sinn, und mehrere hold darſtellende Bücher hatten das erzeugt; diejenige Liebe aber, welche ſie im wirklichen Leben zu beobachten Gelegenheit fand, wich nur zu ſehr von jenen Bildern ab. Dort ein Ehemann, der zwar Zuneigung blicken ließ, aber über ſeine leichtſinnigen Verſchwendungen, doch das Wohl der Familie

aus den Augen ließ, hier ein Gatte der über all das kalte egoiſtiſche Herz offenbarte.

Da ſie Helm ſah, Helm ihr mit Liebe nahte, ſpäterhin dieſer Liebe innige Wahrheit durch ſein ſtrenges Betragen ſo beſiegelte, ſchöpfte ſie zwar für ſich die ſeligſten Hoffnungen eines Glücks, das ſelbſt ihre kühnſten Entwürfe überſtieg — ein ſo ſchöner, ſo zartfühlender, der Liebe ſo rein hingegebner Mann, — aber eben weil die Hoffnung, eines ſolchen Mannes Gattin zu werden, ſo über das gemeine Leben erhöht war — fürchtete ſie wieder vor der Erfüllung. Die Verhältniße lagen noch ſo zweifelhaft da. Der Graf konnte doch vielleicht noch zurückkehren, und dann oder bei einer ähnlichen Gelegenheit, konnte ſie von ihrer Mutter, die ganz Konſequenz war, nur Zwang erwarten. Welche Maasregel blieb ihr? Sie mußte ſich gefaßt halten, dann den reitzenden Traum ſogleich aufzugeben.

Zwiſchen einem ſchmeichelhaften Vielleicht, und den geheimen inneren Weiſſagungen des Schrecklichen, war ihr Leben getheilt. In ihrer Einſamkeit — eine Liebende iſt immer einſam, wenn der Zuſammenhang mit dem Ge-

liebten unterbrochen wird — beſchäftigte ſie nun ein doppeltes Streben. Einmal, in dem Falle, daß ihre Wünſche umarmt würden, ſolches Gatten würdige Gattin zu heißen und Anderſeits, wenn das Schickſal mit trennender Hand dazwiſchen träte, — mit Kraft zum Entſagen gerüſtet zu ſeyn.

Dort wandte ſie alle Zeit, die ihr gehörte, und die noch anderen Beſchäftigungen abzugewinnen war, auf, um ihre ſchon erlangten Fertigkeiten in den ſchönen Künſten mehr auszubilden, und das Gebiet ihrer Kenntniſſe zu erweitern; wobei ſie aber einen richtigen Takt hatte, und das mit Recht verſpottete Bild einer eigentlichen Femme ſavante floh. Hier ſtählte ſie ihren Charakter durch ernſtes Prüfen der Irrgewinde des Lebens, welche gar nicht beſtimmt zu ſeyn ſcheinen, das Glück der menſchlichen Natur zu begründen, ſondern — dies war die Sprache ihrer Religion — ſie vielleicht durch Kampf gegen Elend, zu Ertragung eines ſeligen Lebens zu ſtärken.

Wir haben oben geſehen, daß Joſephens Körperbau hoch und kräftig war. Den phyſiſchen Einfluß auf unſre Gefühle wird niemand

leügnen. Jene cimbriſchen Weiber, die ihre Kinder und ſich ſelbſt mordeten, um nicht der Römer Beute zu werden, hatten ſicher nicht die Geſtalt weichlicher Empfindlerinnen.

Es mag aber deshalb nicht in Abrede ſeyn, daß Joſephe, wenn ſie mit Helm in engeren Verbindungen geblieben wäre, (mindeſtens durch einen phantaſtiſchen Briefwechſel,) auch Eindrücke des Gemüths empfangen hätte, welche das Urtheil unterwerfen. Sie hätte dann vielleicht auf romanhafte Ausflüchte geſonnen, wo ſie jetzt angemeſſene Entſchlüße nahm. Doch abgeſchieden wuchs mit der leidenſchaftlichen Gewalt auch eine ſtarkwollende Vernunft heran. Alles das liegt in der Natur der Sache.

Digitized by Google

Zweites Kapitel.

Blick nach Feldheim.

Der Feldprediger war nun Landprediger. Die Ruhe ſeines jetzigen Aufenthaltes that ihm innig wohl. Seine nicht beſonders ſchöne, auch ſonſt wenig bedeutende Frau, hatte die Tugend der Wirthlichkeit, und bei ſeinen bisweilen abſtrakten Arbeiten war es ihm lieb, nicht oft durch ſie geſtört zu werden. Er hatte ihr auch gleich beim Anfang der Ehe verkündigt, der Morgen werde immer ſeiner Studierſtube gehören, da gedächte er allein zu ſeyn, und wünſche ſich nur durch beſondre Veranlaßungen unterbrochen zu ſehn. Die Gattin des Gelehrten müſſe ſich in dieſe Einrichtung fügen. Zu den beſonderen Veranlaßungen ſollte indeß auch manche ſchöne Frühe gezählt ſeyn, der man die Feier eines vereinten Spaziergangs ſchuldig wäre.

Das Vernehmen mit dem Major war erwünſcht. Ein für allemal brachte man den Sontag, von Endigung des Gottesdienſtes an, zuſammen hin, beſuchte ſich aber wechſelſeitig

auch manchen Tag der Woche. Mit den Nachbaren wurde Gaſtlichkeit gepflegt, beſonders mit dem Amtsrath Stern.

Was der Prediger meiſtens vermißte, war die Leichtigkeit, mit der er in *** das Neue leſen konnte, ohne es grade zu erkaufen. Er dachte deßhalb darauf, unter dem Landadel der Gegend, und den Beamten, einen Journal- und Zeitungs-Zirkel einzurichten, der auch bald zu Stande kam.

Sein Amt führte er nicht gleich mit Glück. Beim Regimente hatte er einen Ton der Predigten anſtimmen zu müſſen geglaubt, der hier fortgeſetzt, nicht an der rechten Stelle war. So überſieht auch ſelbſt ein geſcheuter Mann, oft einen Hauptumſtand. Er traute dem Landmanne mehr Empfänglichkeit für Sprache der Vernunft zu, als dieſer wircklich beſaß, und wurde verketzert. Der Major, welcher bisweilen den Schulzen oder einen andern der Bauern, gelegentlich gefragt hatte, wie ſie mit dem neuen Prediger zufrieden wären? und dem kopfſchüttelnd, und ausſtellend geantwortet worden war, erinnerte. Da galt es nun ein gewiſſes verdrießliches Zurückſchreiten, auch eben nicht

geeignet, der Gemeine Vertrauen zu gewinnen, da das Wankende mißfiel. Dies Verhältniß miſchte denn Wermuth in ſeinen ſonſt frohen Zuſtand. Welchem Leben mangelte aber wohl ſolche Beimiſchung? In der That wäre das Loos eines Landpredigers zu beneiden, wenn er nicht entweder gegen ſeine Ueberzeugungen reden, (was doch die Selbſtachtung nicht billigen kann) oder, wenn er die Roheit zu ſich hinauf zu heben gedenkt, entweder mit den Conſiſtorien, oder mit der Heerde ſelbſt, in Hader gerathen müßte.

Unſern wackern Mann traf aber noch ein anderes Mißgeſchick an ſeiner neuen Stelle. Er hatte von jeher den materiellen Menſchen auch zum Gegenſtand ſeiner Aufmerkſamkeit gemacht, und die ſo rein vernünftig, ſo mathematiſch einfach ausgeſprochenen Lehren des großen Brown (ohne Zweifel eines eminenten Wohlthäters des Menſchengeſchlechts) mit Wärme umfaßt. Es war ein kleines für ſeine Lernbegierde, ſein Gedächtniß geweſen, die Sätze des ſchottiſchen Arztes ſich vollkommen zuzueignen. Das war ihm aber auch genug. Das Heer der Schriftſteller, welche wieder über das

Syſtem ſich verbreiteten, hatte er unbeachtet gelaßen, weil ihn das zu weit zu führen ſchien. Seine eigne Maſchine befand ſich ziemlich in der Regel, trat ihn aber eine Unpäßlichkeit an, ſo verfuhr er nach Brows Winken, und das hatte jedesmal nach ſeinen Erwartungen geglückt.

Da er nun zu Feldheim lebte, dachte er den Bewohnern des Dorfs, durch ſeine Einſichten in die Arzneikunſt nützlich zu werden und munterte alles auf, in Krankheitsfällen ſich an ihn zu wenden. Das geſchah denn auch. Er fand, daß ſolche Uebel gewöhnlich in einer durch zu unnahrhafte Speiſen, und übermäßige Anſtrengung erzeugten Schwäche, ihren Sitz hätten, und war von der Nothwendigkeit eines Reitzes für die Lebenskräfte überzeugt. Der nächſte, wohlfeilſte, einfachſte war ein geiſtig Getränk. Ob er ſich ſchon einen kleinen Vorrath von Opiaten und anderen offiziellnen Stärkungen hielt, wollte er dieſe doch nur Fällen dringender Noth aufſparen, und rieth den Bauern bisweilen Brandtwein.

Nun ſoffen dieſen die Bauern von Herzen gern, im geſunden Zuſtande, ſoffen ihn auch

Digitized by Google

um ſo lieber, da er ihnen oft von der Kanzel verboten, oder als nachtheilig geſchildert war, aber da ihn nun der neue Prediger empfahl, in Krankheiten empfahl — (welch abermahliger Kontraſt mit dem vorigen Seelenhirten) nun nahm erſt das Läſtern, und Verſchreien überhand. Unglücklicherweiſe ſtarb auch ein Weib, die den Verordnungen gefolgt hatte. Wahrſcheinlich wäre ſie auch unter der Behandlung des geſchickteſten Heilkünſtlers in Europa nicht geneſen, da ihre Uhr abgelaufen ſchien. Nun aber war des Gutsherrn ganze Autorität nöthig, einen Tumult in der Geburt zu erſticken.

Letztrer trat zu dem Tiefgekränkten herein. Mein lieber Herr Prediger, rief er, ſie ſind ſo gelehrt, und doch iſt ihnen Nikolas Klimms unterirdiſche Reiſe nicht bekannt.

Prediger. Wie ſo, mein Herr Major?

Major. Der Mann meint wohl weiter nichts, wie die Oberwelt, denk ich.

Prediger. Aber —

Major. Ich weiß nicht wers in Reime gebracht hat, doch aus meiner frühen Jugend noch, erinnere ich mich der Worte:

Die Ritterſchaft beſtehet hier,
Aus Straußen und aus Pfauen,
Das Oechslein und das andre Thier,
Läßt ſich als Bürger ſchauen,
Das Schaaf, der Hamſter, und das Schwein,
Sind Bauern oder könntens ſeyn,
Die ſich dem Lehramt weihen,
Sind trockne Papagayen.

Glauben ſie mir, da ich nach Feldheim kam, hatt' ich auch mancherlei Gutes mit dem Volke vor. Ich ſah aber bald, daß es damit nicht fort wollte. Die Wohlthat, wurde als eine Schuldigkeit ertrotzt, die Nachſicht erzeugte Faulheit. Ich dachte an Nikolas Klimm, und kehrte bei Zeiten um. Nein, ſprach ich zu meiner verſtorbnen Frau, ſoll die Feldarbeit nicht mit dem Reſpekt untergehn, ſo müßen wir die traulichen Ergießungen verbannen, und an Strauß und Pfau denken. Ich hob alſo den Kopf nach Gebühr in die Höhe, und ſie mußte ſich nach Erfordern brüſten. Da gings.

Prediger. Traurig!

Major. Wollten ſie ſich auch entſchließen, zu ſeyn, was das Lied beſagt, wie gut würden ſie mit den Thieren ſtehen. —

Digitized by Google

Prediger. Das muthen ſie mir im Scherze zu.

Major. Mancher Scherz hat einen verborgnen Ernſt.

Prediger. Ach ganz unwahr iſt jener beiſſende Witz nicht.

Major. Das wollt ich meinen.

Prediger. — Es giebt aber eine Mittelſtraße.

Major Recht, an ſo was ſoll der ſcherzhafte Ernſt auch erinnern.

Prediger. Der Herr Major ſchlägt ſie ſelbſt auch ein. Das Taglohn der Arbeiter wird nach Verhältniß der Theurung erhöht.

Major. Aber an der Arbeit nichts nachgelaſſen.

Prediger. Wohl, ich werde zu folgen ſuchen.

Major. Hoffen ſie aber auch nicht, daß ſie ſich auf der Mittelſtraße ganz wohl befinden werden. Es wird etwa nur die Hälfte der Anfeindungen geben.

Prediger. Vielleicht aber doch die Freude an halbes Gedeihen des Guten. — —

Von jetzt an gab der Prediger dem un-

Digitized by Google

mündigen, bewölkten, harten Sinn der Bauern mehr nach, ließ die Sinnlichkeit in ſeinen Predigten mehr das Wort führen, behandelte die Kranken mit einer Art von Charlatansmiene, bediente ſich oft nur einer zweckmäßige Diät und eines Glaſes Wein, das der Major reichen ließ. Da aber der Leute Glaube Arznei forderte, ſo wurden allenfalls Pillen aus Mehl und Waſſer geknetet, mit einem unſchädlichen Goldſchaum überzogen, und fanden denn bei den Geneſenen hohen Ruhm. Doch konnte ſich der Prediger nicht enthalten, in ſolchen Fällen die Schachtel mit der Inſchrift zu verſehn: Mundus vult decipi, ergo decipiatur.

Drittes Kapitel.

Fortſetzung.

Aber das veranlaßte ſpäterhin einen lächerlichen Auftritt. Der Schulz kam zu Markt in das benachbarte Städchen. Hier wohnte ein Chirurgus von welchem ſonſt in Krank-

Digitized by Google

heitsfällen Rath eingeholt worden war, und der nicht wenig zürnte, daß der Prediger zu Feldheim ins Handwerk pfuſchte. Er fand ſich in einem Bierſchank mit dem Schulzen zuſammen. Dieſer pries die vom Prediger erhaltnen Pillen, welche er bei ſich hatte, um bei noch nicht ganz gewichener Unpäßlichkeit ihren Gebrauch auch auf der Reiſe fortzuſetzen. Da der Bader die Schachtel ſah, verlangte er ſie in die Hand zu nehmen. Von der Inſchrift verſtand er die Wörter Mundus, vult, und ergo vollkommen, aber für das Uebrige mußte er ein Lexikon zu Rathe ziehen. Ihn verdroß jedoch der Gang nach Hauſe nicht. Wie ſtampfte aber der Schulz mit den Füßen als Jener zurückkam, und frohlockend ſchrie: das heißt: weil ihr Eſel betrogen ſeyn wollt, ſo betrügt man euch. — Die noch anweſenden Bauern aus Feldheim hätten gern den Schulzen ausgelacht, aber ſie hatten meiſtens auch dergleichen Schachteln aufzuweiſen, und ihr Zorn wurde mit entflammt.

Wer weiß was darin iſt, rief der Schulz, und warf die Arznei in eine Ecke. Der Chirurges griff ſie auf, Unterſuchungen damit an-

zuſtellen, die ihm die Erklärung abdrangen: es ſei gar keine Medizin.

Kaum waren indeſſen die Bauern wieder ins Dorf zurückgekehrt, als ſie auf den Edelhof ſtürmten. Der Major rief entgegen. Kerls ſeid ihr toll? Was giebts?

Alles ſchrie durcheinander: Der Paſtor hat uns zum Narren gehabt, angeführt, betrogen —

Major. Erſt die Hütte ab, ins Teufels Namen, ihr grobe Schlingel!

Die Bauern entblößten das Haupt.

Major. Nun ſpricht Einer nach dem Andern. Der Kuhhirt erſt. Was that euch der Prediger?

Kuhhirt. Meine Frau iſt acht Tage krank geweſen wie ein Hund. Da hat ſie Fliederthee getrunken, es hat aber nichts geholfen. Und da iſt der Paſtor gekommen, der hat ihr Pillen gegeben —

Major. Sonſt nichts?

Kuhhirt. Suppen hat er ihr auch geſchickt, und einen Pot Wein.

Major. Sie ward beſſer?

Kuh-

Digitized by Google

Kuhhirt. Ja das wohl, aber es ſoll keine ordentliche Medizin ſeyn.

Major. Sprecht ihr Martin!

Martin. Wie ich die Kopfſchmerzen hatte, und das Speien, machte er mirs auch ſo. Die Medizin taugt nicht.

Schulz. Und ich hab ſie auch gebraucht. Und habe gedacht, ſie hülfe mir. Der Balbier in der Stadt ſagt aber, es wäre nichts wie Mehl, und auf der Schachtel ſtände, wir wären dumme Eſel.

Major. Alſo kurirt ſeid ihr?

Martin. Ja.

Kuhhirt. Das wohl aber —

Schulz. Was hilft denn das, wenn wir doch keine ordentliche Medizin gekriegt haben.

Major. Und ihr wollt noch ſtreiten daß ihr dumme Eſel ſeid. Weg vom Hof, oder euch ſoll das heilige — —

Er wandte gewöhnlich ſolche Kraftſprache an, und behauptete bei deutſchen Bauern oder deutſchen gemeinen Soldaten käme man weiter damit, als wenn aller Schmuck einleuchtender Vernunftgründe angewendet würde. Vielleicht

Digitized by Google

hatte er leider für die erſten zwanzig Jahre noch Recht, und als Ausnahmen von der Regel mögten einige Gegenden am Rhein, und in Thüringen gelten.

Vom Anfang ſeines Aufenthals zu Feldheim, hatte übrigens der Prediger geſucht, eine Verſöhnung zwiſchen dem Major und ſeinen Neffen einzuleiten, jenen aber weit erbitterter gefunden, als er es geglaubt hatte. Für das was der Prediger zu Helms Lobe anführte, hatte Reinwehr wenig Sinn. Ihm ſchien Gelehrſamkeit für den Soldaten nicht paſſend. Dagegen zählte er die vormaligen Ausſchweifungen des jungen Menſchen, jedesmal wenn von ihm die Rede war, auf, ſetzte freilich manchen mildernden Ausſpruch über Jugendſchwäche, und Reitz der Verführung zu, dennoch aber wollte der Unmuth nicht aus dem Ton der Rede ſchwinden.

Deshalb hatte der Prediger es immer noch nicht über ſich gewinnen können, das was

Frau von Weil ihm aufgetragen hatte, anzuregen. Er fürchtete des Majors Aufwallung mit Recht. Zudem kannte er Helm innig genug, um zu wiſſen, daß die Ausſtattung des Oheims, ihm bei aller Leidenſchaft nicht willkommen ſeyn würde. Daß er vielmehr ſein höchſtes Verdienſt, ſein höchſtes Glück darin ſetze, durch eignes Streben das Ziel zu umarmen. Dahin winkten auch alle Briefe deſſelben.

Viertes Kapitel.

In *** verändert ſich viel.

Helm blieb ſeinen Entſchlüſſen ſo redlich treu, wie im vorigen Jahre. Der Sommer und Winter verſtrichen abermals unter eiſernem Fleiß, eiſerner Abhärtung. Die Munterkeit, und das behende Kraftgefühl, welche ihm letztere gab, erzeugten ihm ſehr frohe und glückliche Empfindungen, doch mit den Fortſchritten der Wiſſenſchaft, ſo groß ſie wirklich waren,

blieb er unzufriedner als je. Immer verſtrichen ihm die der Uebung gewidmeten Stunden zu ſchnell, immer hatte er gehofft, in dem Zeitraume mehr fördern zu können. Dieſer Geiz ſcharrte um deſtomehr ein.

Gegen des Jahres Ende war er mit den Klaſſikern der ſogenannten militairiſchen Wiſſenſchaften bis auf die Höhe hin, welche die Kriegskunſt unter Friedrich II gewonnen hatte, ſo vertraut als es die Theorie etwa ſeyn kann. D. h. ſein Gedächtniß hatte ſich die allgemeinen Regeln ſo zugeeignet, daß er ſich ſelbſt ſo leicht keine vergebliche Frage that, und war er irgendwo ungewiß, ſo ruhte er nicht, bis er dem Wiſſensdurſt Befriedigung erzwungen hatte.

Auch kam die beſchloſſene kleine Reiſe znr Ausführung. Er richtete ſie nach Gegenden von einiger Merkwürdigkeit, beſuchte die Feſtungen der Nähe, nnd nahm ihre Werke auf. Dies gab Gelegenheit einen Briefwechſel mit mehreren Ingenieur- und Artillerie-Offizieren anzuknüpfen, der nicht von geringem Nutzen war. Der handwerksmäßige Blick ſolcher Männer ſah mit Ruhe, wo Helm von ſeiner

Digitized by Google

Einbildungskraft, die ſich überall anſchmiegte, nicht ſelten irre geführt ward. Helm theilte ihnen mehrere erfinderiſchen Ideen (denn dieſe wurden ſchon immer häufiger) über Befeſtigung, Geſchütz u. ſ. w. mit, und die ſorgſame Kritik der Herren, diente zur Berichtigung manches überſehenen Umſtandes. Doch entdeckte er auch bald ihren Reichthum an Vorurtheilen, und kämpfte dagegen an. Seine meiſten Waffen lieferte ihm die Geſchichte, die Gegner liehen ſie mehr von ihrer Erfahrung. Es kam ſogar ein regſamer Streitgeiſt über Helm, der aber in den Tagen der Jugend wohl geeignet iſt, manche Schlacken des Geiſtes auszuſtoßen.

Joſephe hätte wahrlich dürfen eiferſüchtig ſein, über die gefährliche Nebenbuhlerin Wiſſenſchaft, die ſie ſich ſelbſt zur Seite geſtellt hatte.

Gegen den Ablauf dieſes Jahres trat ein ſehr unerwortetes Ereigniß ein. Der General verlor ſein Regiment. Gegen ſeinen Wunſch mußte er ſich in den Ruheſtand zurückziehn, und mit einer eben nicht anſehnlichen Penſion leben. (Schade, daß er keine Kommandantenſtelle erhielt!)

Digitized by Google

Das änderte in *** vieles ab. Der General wählte einen entfernten kleinen Ort zu ſeinem Aufenthalt. Wie er nun abgereiſt war, oder eigentlicher ſchon von dem Tage an, da der Befehl ankam, welcher ſein bisheriges Verhältniß aufhob, ſtellte ſich der Hauptmann Weil in ſeiner wahren Geſtalt dar. Die Maske fiel, da ſie ihm nicht mehr nützlich ſchien. Er kündigte ſeiner Gattin an, daß das koſtſpielige geſellſchaftliche Leben enden müſſe, und er die genaueſte Haushaltung einführen werde, um von den Kompagnie = Einkünften bei Seite zu legen. Ihre und Joſephens Beſchäftigung ſei nun, ſich mit dem kleinen Montirungsweſen der Soldaten bekannt zu machen, Leinwand vortheilhaft einzukaufen, und die viele Muße mit Zuſchneiden u. ſ. w. auszufüllen.

Natürlich behagte das Frau von Weil nicht. Doch hätte ſie ſich wohl noch darin gefügt, wenn nicht anderweitig des Mannes Umgang ſo lieblos geweſen wäre. Denn alle Verſtellung von Ehedem fiel jetzt weg. Ihr Zartgefühl duldete einige Zeit, dann mußten aber harte Dinge zur Sprache kommen. Man gab

Digitized by Google

ſich gegenſeitig Vorwürfe zu hören, und die Ehe wurde unerträglich.

Es wurde bereits erzählt, daß Frau von Weil eine Verheirathung Joſephens mit Helm eben nicht als verwerflich angeſehen hatte, wiewohl unter den Bedingungen, daß vor der Hand keine vortheilhaftere Ausſicht ſich darſtellte, der junge Offizier außer ſeinem jetzigen Rang zu befördern ſei, oder der Oheim hinzuträte.

Jener polniſche Graf hatte immer noch umſonſt auf ſeine Rükkehr hoffen laßen. Für Helm war noch nichts zu thun geweſen, und dieſer hatte ſich auch neuerdings nicht mit großem ſichtbaren Eifer gezeigt. Vom Prediger aus Feldheim langte keine Nachricht über die mit dem Major geflognen Unterhandlungen an. Ja, des letzten Billets wegen, welches ſie ihrer Tochter, unbeantwortet zu laßen rieth, vermuthete ſie faſt Erkalten der Leidenſchaft, und meinte nun, nichts ſei wahrſcheinlicher, als daß der junge Mann den Gedanken aufgeben werde, da ihr Vater entfernt ſei.

Einige Tage nach der Abreiſe des letzteren

war das Jahr wieder um. Helm ſchrieb abermals an Joſephe, aber der Brief war jenem von vorigem Jahre überaus ähnlich. Sehr zarte entfernte Ehrerbietung, kein deutlicher Antrag, abermaliges Hinausſchieben.

Frau von Weil war zufrieden, daß der Brief erſchien, und war es wieder nicht. Einen Schwiegerſohn hätte ſie jetzt lieber in ihrer Nähe gehabt, als jemals, um als Vermittler zwiſchen ſie und den widrigen Gatten zu treten. Aber wie weit lag das mit Helm hinaus.

Sie fand dienlich an den Prediger zu Feldheim zu ſchreiben. Ohne Zweifel erinnern Sie ſich, hieß es, daß ich Ihnen bei Ihrer Abreiſe einige Aufträge gab. Ich habe keinen Bericht erhalten, und bitte noch darum. Es iſt natürlich, daß mir der Tochter Wohl am Herzen liegt. Könnte es auf dieſem Wege gegründet werden, ſo wäre mir es lieb, ſehr lieb. Verſagt aber der Oheim ſeinen Beiſtand, oder hat es den Geſichtspunkt des jungen Herrn verſchoben, wenn mein Vater jetzt nicht mehr in der Lage iſt, ihm nützen zu können, ſo wünſche ich auch, daß das gleich ins

Klare kömmt. Die romanhafte Spannung, in welcher meine Tochter erhalten wird, kann mir nicht anders wie mißfallen u. ſ. w."

Wir haben ſchon geſehen, wie der Prediger troß der Herzensgüte des Majors noch keine Zufriedenheit mit dem Neffen hatt bewirken können. Um ſo weniger wurde dieſe Saite berührt.

Der neuen Aufforderung konnte er aber nicht widerſtehn. Er betrachtete dabei, daß jener Stolz ſeines jungen Freundes, ſich zuvor durch eignes Verdienſt empor zu ſchwingen, zwar überaus ſchön ſei, aber bei dem ruhigen Frieden, und der Abweſenheit des Generals, welcher ein Familienintereſſe dabei hatte, für ihn gelegentlich wirkſam zu ſeyn, ſein Ziel doch ſehr weit hinaus rücken, und die entzückenden Jahre der Jugend verſtreichen laßen könnte. Des Mannes Charakter war auch ruhiger und weniger ſchwungvoll, als der des Herrn von Helm.

Die Unterhandlung mit dem Major begann alſo von fern. Ja von fern, denn bis zur Nähe gelangte es damit nicht. Der alte Reinwehr barg mitten unter den guten Eigen-

Digitized by Google

ſchaften, die ihn achtungswerth machten, eine ſeltne Unverſöhnlichkeit mit dem der ihn ein- mal beleidigt hatte. Nichts war ihm im gan- zen Laufe des Lebens empfindlicher geweſen, als jene Kabale (anders nannte er es nie) ſeines Chefs. Wenn er ſich ſchon ſpäterhin im ge- räuſchloſen Landleben ſehr wohl befand, ſo ver- zieh er doch nicht. Und als der General auf Penſion geſetzt ward, äußerte Reinwehr ſeine Schadenfreude unverhohlen und laut. Dieſe Schwachheit iſt nur auf die Rechnung eines tiefgefühlten und auf Eigenwerth begründeten Ehrgeitzes zu ſtellen.

Als daher nur des Predigers erſte Winke fielen, von einem zu vermuthenden (ſo behut- ſam nahete er) Liebesverſtändniß zwiſchen Helm und Fräulein Hainthal, ſprang der Major zorn- ſchäumend auf, und erklärte: wenn ſein Vetter einen ſolchen Gedanken hegte, ſo könnte er ſicher ſeyn, nie, nie ihn zu beerben. Er verbat ſich zu- gleich alle weitere Unterhaltung über den Punkt.

Fünftes Kapitel.

Fortſetzung.

Helm empfing ein Schreiben vom Predi=ger, welches ihm dringend empfahl, nach Feld=heim zu kommen, und die volle Ausſöhuung mit dem Oheim mit Eifer nachzuſuchen. Rein=wehrs Aeußerungen über eine Leidenſchaft des jungen Mannes, die er zu Joſephen nähren mögte, wurden nicht geheimnißvoll behandelt, doch folgten Rath und Winke nach. Der Prediger meinte, die Grundlage im Charakter jenes Biedermannes ſei zu edel, um nicht die Ausſicht zu öffnen, ein etwas rachſüchtiges Ge=fühl werde Bitten und Gründen weichen.

Helm antwortete aber mit vielem Stolz. Joſephens Beſitz, ſagte er, iſt mein Ziel, mein hohes einziges Ziel, aber ich würde ſeine heili=ge Reinheit entweihen, wenn irdend etwas an=deres wie meine eigne Strebekraft mich dahin führte. Ich zerſtörte mir ſelbſt das höchſte Glück, wenn ich noch irgend Jemand Antheil daran einräumte, darum muß ich bitten, geben Sie jede Sorge um mich auf. Oder wollen

Digitized by Google

Sie etwas thun, ſo waffnen Sie des Oheims Zorn, daß er meine Enterbung beſchließt. Es würde mich eben ſo froh machen, wie der Umſtand, daß Joſephens Großvater das Regiment verlor. Dann habe ich nur von mir, von mir zu hoffen, und muß thätiger ſeyn; wie der fechtende Römer die tapfre Streitkraft verdoppelte, wenn der Legionadler in den Feind geworfen ward.

Daß überhaupt Helms Stimmung gegen den Major ſeit einiger Zeit wieder kälter geworden war, hatte folgenden Grund. Letztrer antwortete nämlich auf diejenigen Briefe Helms, die er ihm denn doch aus Ehrerbietung ſchrieb, etwas kühl, und auf die Meldungen von ſeinem gegenwärtigen Treiben und Thun, wurde nicht viel gegeben. Der Alte lebte in der alten Zeit, ſie zeigte ſich ihm in ihrer (heroiſchen) Schöne, das Neue konnte ſeinen Beifall nicht gewinnen. Ob er Recht hatte? Nun, nach Fontenelle hat bekanntlich Jeder Recht.

Helm verfolgte ſeine Bahn. Bis jetzt hatte er ſich wie wir wiſſen, mit den ältern Lehren der Kriegskunſt bekannt gemacht, nunmehr warf

er ſich mit gleichem Forſchergeiſt auf die Geſchichte der neuen Zeit, und ſuchte ſich die Begebenheiten der franzöſiſchen Revolutionskriege zu deuten. Freilich ſtanden ſie mit den Theorien, die ihn bis dahin von ihrer Trefflichkeit überredeten, in gewaltigem Widerſpruch. Die empfahlen, ja bedungen unerläßig die emſigſte Vorübung des Soldaten aller Grade, feſte Ordnungen, regelvolles Bewegen auf geometriſchen Linien, und beſonnene Pünktlichkeit. Die Kunſt war ſo vielumfaſſend dargeſtellt, daß man an den Glauben hängen mußte, nur ein ihr ausſchließlich gewidmetes und langes Leben könne endlich den Heerführer ausbilden, den gewiſſermaaßen der Nimbus einer geheimnißvollen Größe umzog. Frankreich hatte dagegen ungeübte Truppen aufgeſtellt, an ihre Spitze waren oft jugendliche Generale getreten, deren voriger Beruf entgegengeſetzt war, und dennoch hatten die Siege, welche ſie über alte wohldreſſirte Krieger und Feldherrn von bewährtem Ruhm erfochten, der Welt Staunen aufgelegt. Was er über dieſe Räthſel von preußiſchen Offizieren ausſprechen hörte, befriedigte ihn nicht. Da wurde gewöhnlich die

Digitized by Google

Schuld auf die Feinde Frankreichs geſchoben, man ſetzte Beſtechungen voraus, und endete gewöhnlich mit der Ueberzeugung, der preußiſchen Armee müſſe es ein Spiel ſeyn, dergleichen Kriegsneulinge über den Haufen zu werfen, wobei man denn viel von Pirmaſens und Kaiſerslautern ſprach. Das ſtolze Gefühl in ſolchen Behauptungen ehrte er hoch, theilte es auch mit hohen Vergnügen, doch ſein Wahrheitsſinn fand dabei keine Genugthuung.

Jetzt las er erſt die Schriften der Herren von Bährenhorſt und von Bülow. Gleich Schuppen fiel es ihm vom Auge, ſo manche Ahnung die ihn hier und da durchflogen hatte, ſchien ihm erfüllt. Unendlich viel, was er bis dahin geprieſen hatte, mußte er als Irrthum erkennen. Er konnte nicht begreifen, wie doch das alles den weiſeſten Männern im Vaterlande entgangen ſei, ja er wunderte ſich über ſich, nicht ſelbſt die Urtheile ausgeſprochen zu haben, deren Konſequenz ſo nahe lag.

Aber der bittre Spott in den ſonſt ſo lehrreichen Schriften verwundete ſeinen Patriotismus. Er glaubte alle jene Berichtigungen und Entdeckungen ließen ſich mit Mäßigkeit aus-

Digitized by Google

ſprechen. Auch müſſe das Vorurtheil welches immer eine ehrwürdige Seite behalte, nur mit ſorgſamer Schonung berührt werden. Manches kam ihm auch wie ungerechter Tadel vor.

Erfahrungen leiteten ihn freilich noch nicht, und die Geſchichtsſchreiber ſind ſelten wahr genug, um jene überflüßig zu machen. Noch hatte er ſogar keine fremde Truppen in der Nähe geſehn. Deshalb nahm er den Reſt ſeines Vermögens, bat ſich einen Urlaub von zwei Monaten aus, und trat eine Reiſe nach dem Elſaß an, die unterwegs möglichſt beſchleunigt werden ſollte, um troz der kargzugemeßenen Zeit ſo viel als möglich zu beobachten.

Sechstes Kapitel.

Helms Reiſe.

Nachdem er den gewünſchten Urlaub erhalten hatte, auch durch die Vermittelung eines Freundes die nöthigen Päſſe, ging er zum

Hauptmann Weil, und ließ ſich den Damen melden. Hier war man ungemein überraſcht, daß der einſiedleriſche junge Mann eintrat, Joſephe am meiſten, wie man denken kann. Bei ihr konnte es Erſchrecken genannt werden.

Frau von Weil vermuthete, er werde eine freundliche Botſchaft vom Oheim erhalten haben, und käme um ſich zu erklären. Der Prediger hatte ihr geſchrieben, ihm ſei es nicht gelungen, ihre Wünſche bei dem Alten ins Werk zu richten, von den Bemühungen des jungen Mannes hoffe er dagegen viel.

Man ließ ihn vor, und er ſtammelte mit einiger Verlegenheit, er ſtehe im Begriff eine Reiſe zu machen, und bäte um die Ehre ſich beurlauben zu dürfen. Frau von Weil meinte, ihm würden einige Minuten des Alleinſeins mit Joſephen wohlthätig und erleichternd werden, ſie machte ſich alſo ein Gewerbe, und verließ das Zimmer.

Ein unnennbar zagendes und ſeliges Gefühl kam über unſern jungen Offizier, da er ſich allein dem Mädchen gegen über ſah, die ihm alles, alles war. Die Einſamkeit der Liebenden übt einen Zauber, an den kein andrer

Schwung,

Schwung, von welcher Kunſt, von welcher andrer Schönheit er ſich auch erhebt, reicht.

Helm ſagte ihr mit großer Verlegenheit, er werde um manches zu ſehen, wovon er nur den Begriff hätte, den Beſchreibungen gäben, verſchiedene Städte und Länder beſuchen. Zwar ſei an keine große Tour durch England, Frankreich und Italien zu denken, auch bände ihn Eil, doch würde ihm wohl manche Merkwürdigkeit der Natur und Kunſt zu Geſicht kommen. Er bäte ſie um die großmüthige Erlaubniß, ihr über Gegenſtände, die Intereſſe für ſie haben könnten, Einiges ſchreiben zu dürfen. Sie geſtand ihm die Erlaubniß mit großer Liebenswürdigkeit zu, und indem ſich das Geſpräch erweiterte, fand Helm mit ſüßer Bewunderung, daß Joſephe durch Lektüre ſehr vertraut mit dem geworden war, was er, ſie intereſſirende Gegenſtände, nannte. Sie bat ſich, nachdem er den Weg, den er zu nehmen gedachte, bezeichnet hatte, beſonders von den Rheingegenden, und von Dresden her, Briefe aus. Sie ſagte: beſchreiben ſie mir die Naturſchönheiten, und ihre Gefühle, bei ihrem Anblick, auch die Gemälde und andre Kunſt-

werke, — wenn ich nicht über die Herrlichkeiten vergeſſen werde.

Helm rief: Vergeſſen! Wenn ich mit einem Peyrouſe die Welt umflöge — und ſetzte erwärmter hinzu, was jedem Liebenden unter den Umſtänden beifällt. Joſephe ſuchte ſich ihrer Verlegenheit am Klavier zu entziehn. Sie ſang mit bebender Stimme einige ſeelenvolle Lieder, die Helm begleitete. Die Muſik iſt ein uralter Dollmetſcher der Liebenden, aber wenn ſie die Empfindungen verbergen ſoll, betrügt ſie, indem ſie nur lebendiger durch ſie hervorgerufen werden. Das geſchah auch hier, und die Mutter blieb lange genug entfernt, daß die Sprache der Herzen ziemlich Worte erhielt. Helm ſprach mit Wehmuth von der nahen Trennung. Joſephe verhehlte nicht, daß das ziemlich parador ſcheine, indem er ja zu * * * ſo entfernt lebe. Seine Erklärnng hieß: ſich ihrer würdig zu machen, werde der ſeltſame Lebensplan befolgt. Dann warf er ſeine Blicke in ſchönere Zeiten der Hoffnung. Die Zärtlichkeit nahm in der That Ueberhand, und es war recht gut, daß die Mutter nun wieder herein trat, die denn die näheren Berichte über

Digitized by Google

Helms Reiſe mit einigem Froſt empfing. Endlich nahm Helm, den Himmel in der Bruſt, Abſchied.

Der Plan dieſes Werks geſtattet nicht, über die Reiſe ſelbſt ausführlich zu ſeyn. Helm gieng durch Heſſen, um die als treue Kopien der Preuſſen gerühmten Soldaten dort zu ſehn. In der That wimmelte es auf dem Paradeplatz zu Kaſſel, genug von buntem militairiſchen Prunk. Ein Kapitain, mit dem Helm Bekanntſchaft anknüpfte, machte die wichtige Bemerkung: die Heſſen unterſchieden ſich von den Preuſſen darin, daß ſie noch Locken trügen, was doch unſtreitig ein ſehr anmuthiger militäriſcher Zierrath ſei. Unſer Landesherr, ſetzte er hinzu, iſt bekanntlich Chef eines preuſſiſchen Regiments. Wenn er nach der Garniſon deſſelben reiſet, es zu beſehn, ſo wird für den Morgen das Haar nur durchgekämmt, doch gleich nach der Parade, die Locke wieder nach heſſiſcher Ordnung friſirt!

In Strasburg ſah er zum Erſtenmal franzöſiſche Krieger. Das Herz pochte ihm bei dem Andenken an ihre Heldenthaten, doch konnte der Preuſſe, von Jugend auf, an den

Digitized by Google

äußeren militairiſchen Glanz gewöhnt, ſich erſt in die Vernachläßigungen von Uniform, Stellung nach der Größe u. ſ. w. nicht finden. Er meinte wenigſtens, das franzöſiſche Heer müßte, durch eine preußiſch genaue Beachtung aller, auch der kleinſten Rückſichten noch weit vollkommener werden. Um den Geiſt der Truppen näher kennen zu lernen, wurde Bekanntſchaft aller Art aufgeſucht. Die Annäherungen an Männer, welche den merkwürdigſten Kriegsbegebenheiten der neueren Zeit beigewohnt hatten, konnte nicht anders, als in jedem Betracht lehrreich ſeyn.

Nun ging Karl dnrch das Würtembergſche nach Baiern. Von da nach Böhmen. Endlich nach Sachſen. Auf dieſe Weiſe hatte er in kurzer Zeit die Armeen ſechs großer Herren, in ihren Eigenthümlichkeiten, flüchtig beobachtet. Daß er an Schlachtfeldern und Feſtungen nicht umſonſt vorüberging, verſteht ſich.

Mit einem durch die verſchiedenartigſten Bemerkungen angefüllten Portefeuille, kehrte er endlich heim. O wie reich an Hoffnungen! Und wie wurden ſie nicht getäuſcht! Dieſe Reiſe an ſich war vielleicht das letzte frohe

Digitized by Google

Glück was dem Armen wurde. Bald nahte das Schickſal feindlich.

Neben der Lehrbegier als Soldat, die ihn zu dieſer Ausflucht ſpornte, ſuchte und fand allerdings ſein Geiſt anderweitige Nahrung, ſein Herz Genüſſe. O wie feſſelte ihn die ſchöne Natur bei Manheim, bei Heidelberg, im ſächſiſchen Erzgebirge. Die Kunſtſammlungen in verſchiednen großen Städten, beſonders in Dresden fanden einen zart vorbereiteten Sinn, und gewiſſermaßen ward die Liebenswürdigkeit ſeines Gemüthes hier der Vollendung nahe gebracht. Wenn es nur die Gränzen des Werks erlaubten, ſo würden wir gern ſeine Gefühlsart näher ſchildern.

Was dabei ſeine Glückſeligkeit auf den lichteſten Gipfel hob, war, daß er alles mit Joſephen zu ſehen glaubte. Denn nichts, nichts, von allem Erhabnen und Schönen was ihr nicht in den wärmſten innigſten Schilderungen, worin der immer wahre Dichtergeiſt der Liebe athmete, in die Heimath geſandt wurde. Sie empfing mit jeder Poſt große Aufſätze, antwortete oft und in Briefen, deren zarte

Fülle weiblicher Hoheit, ſein Innres göttlich durchdrang.

Siebentes Kapitel.

Was Karl bei ſeiner Heimkehr vorfand.

Mehrere Veränderungen waren während der Abweſenheit von drei Monaten (denn einen Monat Urlaub bat er von München aus, ſich noch nach) zu *** vorgegangen. Die wichtigſte, die ihn mit großen Schrecken füllte, ließ ihn Joſephen nicht mehr dort finden. Es hatte nemlich das Weilſche Ehepaar, im Uebermaaß der Zwietracht, ſeine Verbindung aufgehoben.

Der Mann war nach der Scheidung gehalten, der Gattin ein Jahrgeld zu zahlen, welches freilich unbeträchtlich genug war. Sie hatte Gründe, weder in *** zu bleiben, noch zum Vater zu gehn, und wählte Berlin zu ihren Aufenthalt. Man hatte mit der Reiſe ſo geeilt, daß Helm ſie nicht mehr antraf. Zwei

Digitized by Google

Briefe waren für ihn zurückgeblieben. Einer von Joſephen, rührend und kurz, ein andrer von der Mutter, ernſt und ausführlich. Sie erklärte unter andern: „Ihre ſonderbaren Aufmerkſamkeiten für meine Tochter müſſen eine andre Wendung nehmen. Ernſte Zuneigung handelt.“

Er wollte das jetzt auch. Es war der ernſteſte Vorſatz. Seine Beſcheidenheit, die in dem Hinblick auf die Unendlichkeit aller Wiſſenſchaft, ſich nur noch vergrößert hatte, ſetzte ihn doch über das Gefühl nicht weg, ein vor Tauſend Anderen fähiger und unterrichteter Kopf zu ſeyn. Froh umgaukelten ihn die Erwartungen.

Allerdings warf es ihn ſchrecklich zu Boden als er zu *** ankam, und erfuhr, Joſephe ſei entfernt. Er hatte noch bei ſeinem Aufenthalte zu Dresden einen Brief von ihr erhalten, in welchem nichts von der ganzen Scheidungsangelegenheit der Mutter gemeldet ward. Wirklich ſchwebte der liebende Geiſt des jungen Paares immer in hohen Regionen, (er muß es auch eigentlich) auf die läſtige Gemeinheit blickte er nur, unſanft erinnert, herab.

Nachdem ſich Helm einigermaaßen von ſeiner Beſtürzung geſammelt hatte, ſchrieb er an Joſephen, und an ihre Mutter. Der erſte Brief enthielt freilich nur — Poeſie des Grams, der andre aber (die Scheidung dieſer Frau, und die dadurch immer bewirkte, einſame und eingeſchränkte Lage, erinnerten an die gemeine Welt) erklärte ſein Benehmen, ſeinen Stolz nur ſich ſelbſt das äußere Glück verdanken zu wollen, und ſeine frohen Ausſichten. —

Auch war unterdeß dem Regimente ein neuer Chef, ernannt worden, und angekommen. Es war ein Mann jünger an Jahren, als der vorige, und geſchniegelter an Sitten. Er warf ſich mit Feinheit in die Bruſt. Reichlich würzte er die Rede mit franzöſiſchen Wörtern, ſagte mit Leichtigkeit Verbindliches, und war voll Dienſteifer. Militäriſche Wiſſenſchaften waren ſein drittes Wort, und er traf in der That beim Regimente viel verbeſſerte Unterrichtanſtalten. Sein Anzug war feſt und glänzend, er ſchien auch jünger als er wirklich war.

Dieſer Mann imponirte, und Helm meinte, er werde unfehlbar den Grundſtein zu ſei-

Digitized by Google

nem Glücke legen. Die Folge wird zeigen, wie er es that.

Helm, der über die Heere die er geſehn, wie man wohl vorausſetzen wird, auch das unterrichtendſte geleſen, und ihre Geſchichte ſich bekannt gemacht hatte, arbeitete nun eine Parallele zwiſchen ihnen und dem preußiſchen aus.

Es ward ein ſehr wichtiges Werk, bei welchem zu bedauern iſt, daß es ſich nicht durch den Druck bekannt machte. (Wie wohl andrerſeits Gutes und Wahres genug in Büchern erſchien, und nicht die mindeſte Beachtung höheren Orts fand.) Helm ſuchte darinn alle Fortſchritte in den verſchiednen Theilen der Kriegskunſt auf, die von den Fremden ſeit funfzig Jahren gemacht waren. Erſt hob er die aus, welche dem Vaterlande ohne Verletzung der alten Formen, nützen konnten, hielt ſeine Befremdung nicht zurück, daß man Anderen einen ſo einleuchtenden Vorzug laſſen konnte, und empfahl aufs dringendſte, mit dem Nachſtreben, und baldigem Zuvorthun, zu eilen. Andre, die freilich gegen das hier beſtehende ſtritten, ſuchte er zu modifiziren, bis ſie auch

anpaßten. Er zeigte auch, daß das preußiſche Heer, ſeit dem ſiebenjährigen Kriege einen nur äußerſt kurzen Weg zur Vervollkomnung zurückgelegt habe.

Philoſophiſcher Geiſt, Menſchenkunde und tiefblickende Würdigung der Geſchichte ſtatteten das Werk aus. Ein Vierteljahr der anhaltendſten Emſigkeit brachte er damit zu. Nachdem er ſelbſt, (man kennt ſein ſtrenges Eigenrichterthum) nichts mehr daran zu tadeln fand, ließ er es ſauber abſchreiben, und ſendete es ſeinem General zu. Der Brief welcher das Werk begleitete, war ziemlich weitläuftig, nahm den Ton des Reſpekts nach Gebühr an, drückte aber Vorausſetzungen des Urtheils und der Kenntniſſe des Chefs aus, von welchen dieſer ziemlich entfernt war; und redete doch auch ſehr kühn und mit einer Art Vertrauen, wie ſie etwa unter zwei Denkern, die ſich ihre Entdeckungen mittheilen, üblich iſt.

Ein Meiſter, der nach Jahren endlich das Kunſtwerk vollendet hat, woran ſeine Einbildungskraft mit väterlicher Wärme hing, und welches die leitende Vernunft raſtlos vervollkomnete, kann nicht froher ſeyn, als Helm. Wie

Digitized by Google

einen ſolchen durchglühte ihn nicht allein der Schöpferſtolz, ſondern auch der Gedanke an den zu erſtrebenden Lohn. Unſer junge Offizier verhehlte ſich den Glauben nicht, der General würde ihn, nachdem er ihm ſo bekannt geworden ſei, als den Mann betrachten, von deſſen Verbeſſerungsplanen das Heer entſchiednen Nutzen ſchöpfen könne, und die Verbeſſerungsplane ſelbſt mit allem Eifer dem Monarchen empfehlen. Wie kann es anders ſeyn, meinte er, ſchon die zweckmäßigere Einrichtung der Junkerſchule, liegt ihm ſo am Herzen, was wird er nicht erſt fühlen, wo die Rede von der ganzen Armee iſt.

Es vergingen einige Wochen, keine Antwort langte an. Das iſt ein gutes Zeichen, dachte Helm, er ſtudirt das Manuſkript in allen Theilen genau. Er freute ſich um ſo mehr auf den Brief, welchen er vom General empfangen würde, denn es war zu vermuthen, er würde in die Sache dringend, ausführlich, und vielleicht durch Gegenargumente intereſſant ſeyn. Der junge Offizier las um ſo eifriger alles was zum Gegenſtande ſeines Manuſkripts ge-

Digitized by Google

hörte, nun allenfalls mit dem Gebieter einen rüſtig gelehrten Streit zu beſtehn.

Was ihn um ſo mehr auf einen ſolchen Brief hoffen ließ, war folgender Vorfall. Einer ſeiner Kameraden, der älteſte Adjudant des Regiments, von welchem ſchon oben die Rede war, kam kurz nach der Ankunft des Generals zu Helm.

Er trug ein Papier bei ſich, mit einigen Entwürfen zu Manövern. Sie waren ungefähr von dem Schlage, daß ein guter Korporal ſie eben ſo verfaßt hätte. Helm ward gebeten, ſie ein wenig nachzuſehn, was denn geſchah. Letzerer fertigte auch einige kleine Zeichnungen daran. Hierauf ſchickte der Adjudant dem General die Arbeit zu, und erhielt ein höchſt verbindliches Dank- und Belobungsſchreiben. Helms Erwartung ſpannte ſich bei dieſem lebhaften Würdigen.

Allein er wartete mehrere Monate umſonſt auf Antwort. Und zu ſeinem großen Befremden ſchmälte beim Exercziren der General mit ihm häufig, und das auf eine viel bittrere Weiſe, als der vorige bei ſolcher Gelegenheit. Einmal geſchahs, daß der Zug unſres

Freundes beim Schwenken den Zwiſchenraum um einige Fuß verloren hatte. Es lag eigentlich an dem vorderen Offizier, denn Helm war jetzt auch im kleinen Dienſt höchſt pünktlich. *) Nun kam aber der Chef heran geſprengt, und rief mit ſchneidendem Lachen: über ganze Armeen will man reden, und verſteht keinen Zug zu führen!

Wohl erſchrack Helm tief. Er wollte dies betragen nicht deuten, wie es in ſeiner Ahnung lag, denn von der Auſſenſeite des Generals verführt, hegte er von ihm hohe Be-

*) Friedrich II hielt auch mit Strenge auf den kleinen Dienſt, und zwar aus dem wohlerwogenen Grunde, daß aus der Maſſe des Kleinen das Große verſammelt ſein muß. Helm war auch mit ſeinen Ueberlegungen dahin gekommen, und ob er ſchon manches im preußiſchen kleinen Dienſt überflüßig und zwecklos fand, ſo vollzog er es dennoch genau, um ſein Verhältniß gebührend wahrzunehmen. — Es giebt bekanntlich aber eine Art Helden, die die Ehrfurcht für das Detail darum ſo weit treibt, damit ihr Mangel an Kenntniß des Großen verſteckt werde.

griffe. So gekränkt er ſich auch fühlte, ſo fand er doch Entſchuldigungen für den General im Dienſteifer.

Nachdem drei Monate verſtrichen waren, (die ihm lang genug dünkten, denn ſeine Rechnung aufs Emporſteigen war kurz hinausgeſtellt) beſchloß er, durch ein zweites Einſenden verſchiedner Manuſkripte, den Chef zu erinnern. Er hatte während deſſen mehrere ausgearbeitet. Das eine enthielt Angriffs- und Vertheidigungsplane für den Staat, in den verſchiednen Fällen, wo ſich ein Krieg mit dieſer oder jener Macht denken ließ. Die älteren und neueren Kriegsſyſteme waren dabei zu Rathe gezogen, wie eine Menge von Umſtänden, an die ſonſt der Soldat ſelten denkt, und die doch ſo großen Einfluß auf das Geſchick haben.

Der Chef antwortete abermals nicht. Helm welcher Ungeduld fühlte, ſandte ſchon nach einem Monate eine neue Arbeit ein. Sie betraf verſchiedne Vorſchläge, zur Verbeſſerung der Mechanik beim Heere. Erfindungsgeiſt uud Sachkunde legten ſich deutlich darin an den Tag. Es wurden hier die Erſparniſſe ganzer Millionen einleuchtend angezeigt, daneben zweck-

Digitized by Google

mäßige Vereinfachungen, Mittel leichter und bequemer ins Feld zu ziehn, u. ſ. w.

Nun langte endlich eine Antwort an. Froh ſchlug Helm den Brief auseinander. Hier folgt er:

Hochwohlgeborner Herr!

Hochzuehrender Herr Lieutenant!

Ob ich es ſchon gern ſehe, daß ein junger Offizier ſich applicirt, ſo muß ich doch Ew. Hochwohlgebornen bitten, mich künftig mit dergleichen Zuſchickungen zu verſchonen, indem meine Geſchäfte zu überhäuft ſind, um jugendliche Exercitia leſen zu können. Uebrigens recommandire denenſelben Gaudi und Tielke beßtens, verharre auch mit Hochachtung u. ſ. w.

Achtes Kapitel.

Fortſetzung.

Wo ſind die Farben, um des armen Jungen Zuſtand lebendig zu ſchildern? Das hieß

alſo die Frucht mehr als dreijähriger, ſo anhaltender eifrigen Anſtrengungen, von einem Genie unterſtützt, das ſo wohl berechtigt war, ſich ſelbſt zu erkennen. Wie durchbohrte dieſer Brief! Es giebt ein Ehrgefühl des Kopfes, wie des Gefühls und Willens. Jenes (in deutſchen Heeren keine häufige Erſcheinung) will die eignen Ideen geachtet, geprüft wiſſen, und Helm erblickte alſo die tiefſte Beleidigung in jedem Worte dieſes kläglichen Briefes. Indem noch die zu Boden geſtürzte Hoffnung ſeiner Liebe dazukam, war es ihm unmöglich ſich gleich bis zur Verachtung zu ſammeln, er fühlte vielmehr alle Luſt, den General zu ermorden.

Ein gutes Schickſal mußte es lenken, daß grade der Amtsrath Stern, ſein Vormund, ſich in *** befand, um das Verhältniß mit ihm aufzuheben, da er volljährig geworden war. Dem Manne wurde nichts verhehlt. Er that alles um jeden Ausbruch der Leidenſchaft bei dem jungen Offizier niederzuſchlagen. Der Weg, den er dazu wählte, war höchſt beſonnen. Ohne nemlich einen Auftrag dazu empfangen zu haben, ging er zum General, und erbat ſeinem

nem Mündel einen Reiſeurlaub von etlichen Wochen, nöthige Angelegenheiten und Eile vorſchützend. Der Chef willigte ein, und da ihm auch eben nicht daran gelegen war, den Lieutenant bei ſich zu ſehn, ſo hieß es: er kann gleich reiſen, braucht ſich nicht erſt bei mir zu melden.

In einer Art Betäubung zeigte Helm dem Obriſten und den anderem Staabsoffizieren, ſeinen Urlaub an, und warf ſich in den Wagen.

Es ging nach Feldheim. Zum Erſtenmal ſchlug ein tiefes Unglück ſeine Kralle in des jungen Mannes Leben; die Kraft die ſo viel Hoffnung erſchaffen, ſo viel Freuden in den Buſen aufnehmen konnte, mußte nun auch den Zorn der Schickſalsmächte deſto inniger empfinden.

Indeß waren freilich nicht alle ſchönen Ausſichten verloren gegangen. Er hatte ſich an ſeinen Chef gewandt, weil ihm der zunächſt durch Empfehlungen nützlich ſeyn konnte, und er mit anderen Generalen, vermögend ihn in Protektion zu nehmen, nicht bekannt war. Eine Bewerbung beim General-Inſpekteur, bei Männern im Kriegskollegium, im Generalſta-

be u. ſ. w. blieb ihm noch immer, und nachdem die Zerſtreuung der Reiſe ſeinen Muth wieder ein wenig geſammelt hatte, entwarf er denn einen neuen Plan, und ſuchte ſich über die Zeit, die bei dem früheren, ihm ohne Ertrag hinſchwand, dadurch zu tröſten, daß er während derſelben, ſich wieder neuer und wichtiger Fortſchritte, in Kenntniß und Einſicht bewußt war.

Nein, ermannte er den Sinn, es wird nicht an weiſen Männern, nicht an Patrioten fehlen, deren Blick für die Wahrheiten die ich vortrage, für die einleuchtenden großen Vortheile, die ich dem Vaterlande entdecke, geſchärft ſei. Der Staat wird alles durch ſie kennen lernen, es zur Ausübung bringen, und dem Urheber einen Platz anweiſen, auf welchem er ferner nützen kann.

Vom Oheim hörte er aber wenig Worte des Troſtes. Dieſer Alte hatte keinen oder wenigen Sinn für Helms Anſichten, ſo ein geſcheuter Mann es ſonſt war. Auch die mit den beßten Gründen unterſtützte Beredſamkeit wirkte nicht auf ihn, ein Umſtand deſſen Sonderbarkeit durch ſeine hohe Ehrfurcht

Digitized by Google

für die alte Verfaſſung des Heeres erkärt wird.

Die Zuſammenkunft mit dem Prediger ſchafte Karln dagegen viel Genugthuung. Dieſer Mann ſtaunte, über den unglaublich großen Weg, den ſein vormaliger Zögling im Gebiete des Denkens und Wiſſens zurückgelegt hatte. Er fühlte meiſtens, daß er nunmehr unter ihm ſtand, was der genialen Kombinationsgabe des Helm zuzuſchreiben war, doch empfand er darüber Freude, keinen Neid. Sein ruhig lebensphiloſophiſcher Sinn, konnte dagegen des Freundes wilden Ungeſtüm mäßigen. Er drang in ihn, ſeinen Unmuth zu entfernen, billigte von ganzer Seele den Entſchluß, anderweitig zu beginnen, und munterte zu neuen Hoffnungen auf.

Allerdings kam das Geſpräch bald auf Joſephen. Helm geſtand ihm, daß er mehrere Briefe von Frau von Hainthal empfange, worinnen von Vernachläßigung ſeines Plans die Rede ſei, ein Vorwurf der ihm dem Buſen grauſam durchbore, bei einem ſo lebendigen Feuer. Um deſtomehr, erwiederte der Prediger, ſuchen Sie den Oheim zu gewinnen,

und geben ihren hochherzigen Eigenſinn auf. Es iſt dem wackern Manne ein leichtes, ihren Einen Wunſch zu krönen, ſie dürfen hernach um ſo ruhiger abwarten, bis der Zweite in Erfüllung kömmt.

Nein, nein, rief Helm, darüber beſtehn meine Entſchlüſſe, und wanken nicht. Man erreicht den fernen Thurm unfehlbar, ſagt Göthe, wenn man nur nicht abläßt, und ich muß mir Joſephen ſelbſt erringen!

Die ſchöne Natur in Feldheim vermogte übrigens ſeine Schwermuth nicht aufzuheitern. Ihn marterte die Empfindnng eines Schiffers, den nach langer Reiſe, ein Sturm, im Angeſicht des Hafens, zurückſchleudert. Zwar hing er keinem müſſigen Gram nach, er handelte; doch mehr unter ängſtlichen Beſorgniſſen, als freundlichen Ahnungen. Er hatte Abſchriften ſeiner Memoiren von *** mitgenommen, und ſchickte ſie von Feldheim aus, dem Inſpekteur ſämtlich zu.

Ueberaus quälend ward es ihm, nach Berlin an Frau von Hainthal ſchreiben zu müſſen. Er empfing immer öfter von dieſer vorſorgenden Mutter Briefe, und hatte dann

ihre Erwartungen gewiegt. Jetzt war es ihr doch nicht zu verhehlen, daß der erſte Plan geſcheitert ſei. Die Anzeige koſtete ihm unendlich viele Ueberwindung, allein er ſuchte ſie ſo viel als möglich zu verſüßen.

Frau von Hainthal die hierbei ungeduldig ward, ſchrieb an den Major. Allerdings fiel ihr der Schritt nicht leicht, doch das zur That eilende in ihrem Charakter, und Liebe zu Joſephen drangen durch. Das Schreiben war wohlwollend und klar. „Ihr Neffe, Herr Major, liebt ſeit mehreren Jahren meine Tochter. An der Redlichkeit ſeiner Zuneigung iſt nicht zn zweifeln, das Mädchen ſchlägt den Geliebten, die Mutter den Eidam nicht aus. Nur die Verhältniſſe ſind entgegen. Würde Sie der Anblick des Glückes eines Liebenden der Ihnen ſo nahe ſteht, nicht erfreun? Und wie wenig würde es Ihnen koſten, ihn ſich zu bereiten.“,

Reinwehr wüthete. Wir ſahen ſchon, wie er über den Punkt dachte. Bitter und ſatyriſch ſchrieb er zurück: „er hätte ganz und gar nichts dagegen, wenn ſein Neffe ſich mit der liebenswürdigen Tochter einer ſo liebens-

würdigen Mutter vermählen wollte, nur würde er ganz und gar nichts dafür thun.

„Das gefiele mir" rief er dem Prediger entgegen, der ihn eben zu beſuchen kam, „wenn das Weib doch noch über mich triumphirte! Wunder daß ſie nicht hinzuſetzt, ich ſoll ſie noch heirathen, ſo entſtände eine Quadrupelallianz.

Jener ergriff die Gelegenheit, ſich mit ſanfter Beredſamkeit für den Freund einzulegen, doch mit ſo ſchlechtem Glücke als jemals.

Helm ging nun zurück in die Garniſon.

Neuntes Kapitel.

Weitrer Erfolg des ſchönen Strebens.

Ueberaus unglücklich befand ſich unſer junge Freund nunmehr in dem Verhältniſſe zum General. Die Vernunftgründe die er aufbot, den Haß wider den Mann zu tilgen, verfehlten zwar nicht in ſo fern ihren Zweck, daß ſie

Digitized by Google

die lauten Ausbrüche der Leidenſchaft zurück⸗hielten, aber es gab einen bittern Kampf, den jede Gegenwart des Chefs erneute. Ein ho⸗her Vorgeſetzter hat über der Untergebnen Ge⸗müth viele Gewalt. Er kann ſie mit Härte behandeln, oft mit Ungerechtigkeit, und ein freundlich Wort, ein Scherz gewinnt ſie doch wieder. Nicht ſo in dem Fall, wovon hier die Rede iſt. Die Kränkung, welche Helm empfunden hatte, ging nicht vom Verhältniſſe, ſondern vom Menſchen aus. Und nicht nur, daß ſie alle Hoffnungen zu Boden warf, ſie ſprach verächtliche Geringſchätzung wider das Urtheil, die Ideen, das Wiſſen eines Jüng⸗lings aus, der einen nicht gemeinen Stolz fühlte.

Der Inſpekteur ließ keineswegs lange auf Antwort harren. Mit umgehender Poſt hatte ſie Helm noch zu Feldheim empfangen. Sie hieß:

Hochwohlgeborner

Hochzuehrender Herr Lieutenant!

Ew. Hochwohlgebornen ſage ich den ver⸗bundenſten Dank, für die mir mitgetheilten

Digitized by Google

Aufſätze, welche ich mit Vergnügen leſen werde, und verharre u. ſ. w.

Es verſteht ſich, daß Helm hierauf gute Erwartungen ſtützte. Mit jedem Poſttage ſah er dem Briefe entgegen, welcher ſich nun über die geleſenen Memoiren verbreiten würde. Doch er hoffte umſonſt. Nimmer erblickte er von dieſem General noch eine Zeile.

Keine Zeit weiter zu verlieren, wurden die nemlichen Manuſkripte (wiewohl immer noch verbeſſert, und mit wichtigen Zuſätzen verſehen,) an einen bedeutenden Mann im Ober-Kriegskollegium geſandt. Die Antwort, welche gleichfals mit umlaufender Poſt erſchien, war der des Inſpekteurs an Magerkeit vollkommen ähnlich. Helm erfuhr ſpäterhin durch jemand der dabei geſtanden hatte, als der Held des Kriegskollegiums ſeinen Brief empfing; letztrer habe, da er die dem Werke beigefügten Zeichnungen erblickt, ausgerufen: Es weiß die Schw — n — th, alles ſchickt Plane, ſie müſſen wohl denken, wir hätten nicht ſchon genug.

Nun kam ein Officier des General-Stabs an die Reihe, der den Ruf eines ſehr unterrichteten Offiziers hatte. Dieſer antwortete

ſpåter. Er hatte jedoch geleſen, da die Antwort eintraf. In einem eleganten, faſt åſthetiſchen Styl, legte er eine Kritik der Aufſåtze an, lobte, ſetzte in Zweifel, tadelte, alles mit artigem blumenreichen Ausdruck, und verbindlichen Wendungen. — Das war es aber auch alles.

Helm war mindeſtens froh, jemand gefunden zu haben, der Rede ſtand. Er ſchrieb gleich wieder, vertheidigte ſich beſcheiden gegen die Einwürfe (welche beilåufig geſagt, ſeicht waren) und bat nun den Briefſteller, ſein Anſehn zu verwenden, daß, wo möglich, die Vorſchlåge zur Ausführung gebracht würden. Hierauf ſchrieb jener Offizier in einen Ton zurück, der die größte Befremdung verrieth. Faſt behandelte er Helms Glauben, man werde dergleichen in die Wirklichkeit übergehen laſſen, höhniſch. Dann nannte er einige Gemeinplåtze, von dem ganz anders auf dem Papiere, der nothwendigen Vorſicht nicht an das zu rühren, was durch die Erfahrung ſo vieler Jahre bewåhrt ſei u. ſ. w.

Wo möglich wurde Helm bei dieſem Briefe noch beſtürzter, wie bei jenem von ſeinem Chef. Denn eine neue ſehr lebendige Hoff-

Digitized by Google

nung ſchwand wieder. Er glaubte erſt, einen Mann gefunden zu haben, bei welchem Inte⸗reſſe für die Sache aufgeregt ſei, und nun fand ſichs, daß er nur mit einer Eitelkeit zu thun gehabt hatte, die ſich auf dem Tummel⸗platze der Theorie gefiel.

Er überwand indeſſen den Widerwillen ge⸗gen die Kühle, gegen die Vorurtheile des Man⸗nes, und ſchrieb nochmals. Er ließ die Spra⸗che der Vernunft gegen die unhaltbaren Sätze reden, doch mit nöthiger Beſcheidenheit. Frei⸗müthig äußerte er dabei den Wunſch, ſich in ei⸗ne Lage verſetzt zu ſehn, in welcher er mehr als in ſeiner gegenwärtigen beſchränkten, lei⸗ſten könne, und bat offen, ihm ſein Vorwort zu leihn, damit er in den Generalſtab verſetzt würde.

Mit ſehr artigem Froſt hieß es darauf: man danke dem Herrn von Helm verbindlich für die Ehre eines ſolchen Vertrauens, bedaure aber um ſo mehr ſich durchaus unvermögend zu ſehen, ihm zu begegnen. In ſolchem Fall müſſe ſich Helm an bedeutendere Männer wen⸗den, z. B. an N. N. Uebrigens mangle ihm die Muße, noch länger wiſſenſchaftliche Strei⸗

tigkeiten zu unterhalten, was aber die Hochachtung um nichts vermindere, mit welcher u. ſ. w.

An den N. N. wendete ſich der arme Junge freilich auch, da gabs aber einen der Briefe, die Dutzendbriefe heißen könnten, denn es iſt immer die nemliche Form.

Man wird den Zuſtand unſers Freundes begreifen. Von allen Seiten zurückgewieſen, nicht einmal eine ernſte Aufmunterung zum neuen Studium, vielweniger ein Lohn für das alte. Er wurde irr an den Umſtänden.

Ich fühle, rief er vor ſich, wie wenig ich bisher noch that, aber ich darf doch auch mit Ueberzeugung behaupten, daß ich auf meinen erreichten Standpunkt, eben nicht viele meines Gleichen, neben mir erblicke. Sollte denn das gar keinen Werth haben? Ich dem Vaterlande durchaus nichts mehr ſein, als jeder, eine Zahl? Hätte der Onkel recht, und ſtände das von Friedrich errichtete Gebäude in ſo vollkommener, der Zeit trotzenden Ehrwürdigkeit da, daß kein Zuſatz nöthig wäre? Iſt es über jeden Zweifel erhoben, daß wir beim nächſten

Digitized by Google

Kriege, die Szenen von Molwitz, Sorr, Prag, Roßbach, Leuthen werden erneut ſehn?

Sein Urtheil widerſprach der letzten Frage durchaus, aber der heilig glühende Patriotismus, der ſich das Bild Friedrichs, und der Schlachten jener Schleſiſchen Kriege, immer poetiſch darſtellte, verführte ihn zum Glauben. So ſtand er ungewiß da.

Mit Freuden hätte er allen Eigennutz reſignirt, wäre auf ſeiner unbedeutenden Stelle geblieben, bis die Anzjennetät (deren hohen Werth er wohl kannte) ihm eine wirkſamere angewieſen hätte; auch das Verhältniß zu Joſephen, würde durch ſeinen Alltagsdrang nach Einkünften, dieſen Entſchluß nicht verrückt haben (indem der Liebe wäre auferlegt worden, in Regionen der Hoffnung auszuharren, bis das Ziel zu umarmen ſei) aber ein andrer Umſtand erſchütterte alle ſeine Geduld, entweihte ſeinen ſchönen Ehrgeitz, ließ ſogar die treue Liebe zum Vaterlande bisweilen wanken. Er ſahe nemlich ſo mancheu ſeiner Bekannten außer der Reihe befördert, manchem alten wakkern Krieger voran geſtellt; ihn ſelbſt traf das Loos zweimal Einſchub durch Individuen zu

leiden, und eine genaue Erkundigung ließ ihn ſonderbare Nachrichten über dieſe Männchen einziehn.

Die meiſten hatten ihre Fortüne in geſellſchaftlichen Zirkeln gegründet. Da waren ſie den Damen bekannt geworden, (beſonders den älteren) deren lüſterne Blicke vom Lombertiſch nach ihrer Jugendlichkeit trafen, und die denn in der frohgelaunten Phantaſie, den mitſpielenden alten Offizieren ſie empfahlen. Geſchmeidigkeit gegen General und Oberſt arbeitete dann weiter. Auf der Parade wurde nun Dienſteifer, durch raſches Laufen, oder Reiten, auf Befehlshabers Wink, gezeigt. Den kleinen Dienſt konnte man wohl bald auswendig wiſſen, da er auch ohne alle Mühe, durch die ewigen Wiederholungen, bald anklebt. Jetzt kams nur noch darauf an, dem General, oder dem Inſpekteur, oder einem einflußreichen Gönner weiß zu machen, man beſitze militäriſche Kenntniſſe. Das fing man verſchiedentlich an. Einige nahmen Lehrer, die aber ihre Marke meiſtens unbeſchäftigt empfingen, da der junge Herr keine Fete verſäumen wollte. Oder man tapezirte ſeine Zimmerwände mit militäriſchen

Zeichnungen, arbeitete auch wohl, mit Hülfe eines geſchickten Bombardiers dergleichen ſelbſt aus, und reichte demüthig ein. Hin und wieder ſtöberte man in Lehrbüchern, um einige oberflächliche Begriffe, und ein Paar Kunſtausdrücke zu gewinnen, die man am rechten Orte zu hören gab.

Selten wohnte ein anderes, wie das Talent der kleinlichen Intrigue in den Herren. (Dagegen iſt das Talent des Nützlichen ſelten zur Intrigue gewandt). *) Reichlich wirkte der Nepotismus mit. Der Monarch voll Herzensgüte und Zutrauen, glaubte den Empfehlun-

*) Ein Offizier, welcher eine Ausnahme machte, und im Gefühl des Talents und der Wiſſenſchaft, zu ſteigen ſuchen wollte, bewieß ſich ſo ſchlau, daß er die Ausarbeitungen, welche er einem gewiſſen General übergab, nur höchſt mittelmäßig einrichtete, (damit ſie dem Maaßſtab deſſelben anpaßten,) auch einen groben Fehler ſtehen ließ, den Sr. Excellenz mit Selbſtgefühl verbeſſern konnten. Das gelang. Hätte ſich der Offizier aber gezeigt wie er war, der General, weit davon entfernt ihn zu verſtehn, würde ihn noch vielweniger empfohlen haben.

gen, das Unbedeutende gelangte an den bedeutenden Platz, und der Saame des Mißvergnügens wurde bei den Zurückgeſetzten reichlich ausgeſtreut.

Alles das ſah Helm, und mußte ſich doch in Geduld fügen. Er würde andre Dienſte geſucht haben, dies gab aber ſeine Vaterlandsliebe nicht zu. Nur der Satz, (der Satz des unerwiesnen Glaubens) bei allen Säumniſſen und eingeſchlichnen Mißbräuchen, werde doch ein geheimes Etwas im preußiſchen Heere liegen, das den alten ſchönen Ruhm erhielt, brachte etwas Heiterkeit in ſeinen peinvollen Zuſtand.

Wohl bedurfte er eines Stabs, ſich auf ſeinem ſo unmuthigen Pfade daran zu ſtützen. Ach er litt viel! Das Verhältniß mit den Kameraden war überaus drückend geworden. In jener Zeit, da er ſich den wildeſten Ausſchweifungen hingab, zählte er nur frohe billigende Jugendfreunde; da er ſeiner ernſtlichen Bildung ſich hingab, hieß er ein Sonderling, alles zog ſich von ihm zurück. Sonſt entſchuldigten ihn die Obern, nun waren ſie bitter.

Er erfuhr unglaublichen Verdruß. Bis-

weilen ſprach er auf der Parade von den Feldzügen der Franzoſen, und zollte Bewunderung wo ſie gebührte. Da erhob man denn entweder einen jämmerlich durchgeführten Streit, oder ließ Karln wohl, ein ſatyriſches Lächeln auf ihn werfend, ſtehn. Traunberg, der denn doch das alte Verhältniß nicht ganz vergeſſen hatte, kam einigemal zu ihm, und rief warnend: Herr Bruder ich bitte dich um Gotteswillen, rühme die Franzoſen nicht, du heiß't im ganzen Regiment ein Jakobiner!

Einmal redete er von der öſterreichiſchen Armee, und merkte an, daß er auf ſeiner Reiſe, bei den flüchtigen Blicken der Beobachtung die ihm möglich geweſen wären, viele vortrefliche Einrichtungen, und manchen ſehr unterrichteten Offizier angetroffen habe! Alles lachte. Die Koſtbeutels mit ihrem grauen Kaput, rief Einer. Sie haben nicht einmal Schärpe und Ringkragen, ein andrer. Die meiſten ſind Schuſter- und Schneiderſöhne, ein Dritter. Helm ward ungeduldig. Meine Herren, erwiederte er, die geſunde Vernunft ergiebt, daß man auch ohne

glän-

glänzende Dekorationen und Ahnen, ein höchſt achtbarer Mann ſeyn kann. Daß bei uns auf die prunkende Auszeichnung gehalten wird, ſtammt aus einer Zeit, wo man mehr wie jetzt ſinnlich war.

Man mußte auch mit des Staates gerin- ger innerer Kraft koerzitiv haushalten, und ſo auch die kleinlichen Gemüther für ſich gewin- nen. Aus dem richtigen Geſichtspunkt ange- ſehn, verdient dies Verfahren alles Lob. Al- lein beſäßen wir ſonſt nichts Großes und Gu- tes, den unerſchütterlichen Sinn für Ehre, die ſorgſame Diſziplin u. ſ. w. ſo würden uns doch die Litzen und Puſcheln keine Schlachten gewinnen. Ich meine auch, jeder Patriot müſ- ſe um ſo mehr nach wahrem Verdienſte ſtre- ben, da bei ſeinem Mangel, den wir freilich nicht hoffen wollen, die Demüthigung namen- los wäre, ſich einſt von irgend einem Feind, der mit bequemen Ueberröcken einherzöge, und Bürgerſöhne unter ſeine Offiziere zählte, überwunden zu ſehn. „Herr Lieutenant, ſchrie ein Major der dabei ſtand, ich verbitte mir, daß ſie in meiner Gegenwart ſolch unnütz Zeug ſprechen, oder ſich gar über des Königs

Dienſt mokiren!“ — Aber Herr Oberſtwacht= meiſter, welche Mißdeutung! — „Ich habe es ſchon oft gehört daß ſie unanſtändige Diskur= ſe führen, und laſſen ſie es nicht, ſoll ihnen der Teufel auf den Kopf fahren!“ — Herr Oberſtwachtmeiſter, wenn mich nicht die Sub= ordination zurückhielte — „Wie Herr Lieutenant, ſie unterſtehen ſich noch“ — Meine Bemerkun= gen waren Patriotismus. Ich will den ſehen, der mich in dieſer Empfindung übertrift. — „Wiſſen ſie, daß ich ſie nach der Wache ſchik= ken kann!“ — Es wäre mindeſtens neu, Va= terlandsliebe mit Arreſt zu büßen. *) — „Im= mer noch räſonniren? Herr Adjudant! den Lieu= tenant Helm gleich nach der Hauptwache gebracht!“

Der Major ſchäumte vor Grimm. Helm machte ihm ein ruhiges Kompliment, und folg= te dem Adjudanten. Jener war nun zum General gelaufen, und hatte alles mit Zorn und Uebertreibung angebracht. Darauf erſchien

---

*) Der junge Menſch war noch ſehr unerfahren Als ob es neu ſei über Patriotismus verfolgt zu wer= den! Der Patriot ſei nur ein Denker.

Digitized by Google

bald der zweite Adjudant, und beſtellte des Generals Befehl, daß Helm kein Bette beſitzen ſollte. Sagen ſie dem Herrn General, erwiederte dieſer, das ſchärft nicht, da ich immer ohne Bett ſchlafe. Der Adjudant dachte unkameradiſch genug, es zu hinterbringen. Nun wüthete der General noch mehr, und ſprach von Kriegsrecht halten, und an den König melden.

Helm konnte bei ſeinem Bewuſtſein alles erwarten. Inzwiſchen geſchah weiter nichts. Mogte der General doch keinen Muth haben, die Sache weiter zu Sprache zu bringen, oder worin es lag, genug unſer Freund kam nach einem ſechswöchentlichen ſehr ſtrengen Haft los, und mußte vom General, da er ſich meldete, anhören: Herr Lieutenant, wenn ihnen denn andre Dienſte ſo gefallen, ſo dürfen ſie ja nur den Abſchied nehmen, und dahin gehn. „Er antwortete: „Herr General, Mißhandlungen könnten mich freilich zwingen, den Dienſt zu verlaſſen, aber zu glauben, ich wäre fähig zum Ausländer zu gehn, das verbitt' ich mir auch von ihnen." Der General that als hörte er dieſe Worte nicht, und entließ ihn.

Digitized by Google

Viel empfindlicher verwundete unſern Freund folgender Auftritt. Die Offiziere ſprachen von Bülow. Wenige hatten ihn geleſen, keiner verſtanden. Man krittelte die Lehrſätze oberflächlich und ſeicht, da aber die Satyre Bülows zur Sprache kam, und behauptet ward, er mache ſich über das Heer luſtig, da ertönten kräftige Schimpfworte. Helm urtheilte nun auch. Es bringt mich faſt zur Verzweiflung, hub er an, daß dieſer neue Folard ſeinen muthwilligen Satyr nicht zu bändigen vermag. Welchen unendlichen Nutzen könnte er nicht dem Vaterlande ſtiften! Seine Klarheit, ſeine Evidenz entzücken mich!

Die Offiziere murmelten Unwillen. Einer bemerkte kopfſchüttelnd, man werde doch ſolchen Kerl nicht vertheidigen wollen, der ſich unterſtünde die Armee zu läſtern.

Wohl uns, rief Helm lachend, wenn das Publikum dabei nicht einſt an jenes: appeller un chat, un chat, denkt. Und der Genialität, dürfte man auch ſagen, kann man ſchon nachſehn, was an Tauſend Anderen zu rügen wäre. Doch warum wägt man die tadelnswürdige Form mit dem Guten nicht auf? Oder

warum ahndet man jene nicht, wie es die Geſetze nur forbern mögen, ergreift aber die Wahrheit? Ach dieſe Wahrheit, die Beute einer mit großen Fähigkeiten angelegten Kombination über die neueſten Geſchichtserſcheinungen, ſoll ſie denn eine verlorne Beute ſeyn? Unſer Staat heißt ein militäriſcher. Soll er nicht die Fortſchreitungen der Kunſt nützen? Iſt ſein Charakter nicht, weiter zu gehn? Wollen wir ſchon auf den Lorbeern der Väter ſchlummern? Was wäre aus Rom geworden, wenn es ſich einen Stillſtand geſtattet hätte? Es hielt den Geiſt der Väter, den ſtrebenden feſt, nicht aber ihren mechaniſchen Standpunkt. Sonſt würden ein Porſenna, ein Pyrrhus, ein Mithridat, bald den neuen Kriegsſtaat vernichtet haben.

Ein Kapitän warf mit vielem Stolze hin: man könnte wohl manches Neue annehmen, das gut wäre, aber da müßte es von wichtigen Männern herrühren.

Helm lächelte, und gab zur Antwort: Wenn nun aber den wichtigen Männern grade nichts einfällt — das Genie iſt Einfall — ſo muß — Ein andrer Offizier fiel ein: Und was wäre denn auch von ihm anzunehmen?

doch nicht etwa die kurzen Jacken und weiten Hoſen, die ſeine Soldaten tragen ſollen? Das würde für einen Preuſſen ſchön ausſehn! Plotonfeuer, Richtung, Tritthalten, meint er, ſollen wegfallen. Es heißt: im Kartätſchenfeuer wärs doch nicht praktikabel.

Noch ein andrer rief: bei ihm muß es wohl unterm dritten Knoſloch nicht richtig ſein, daß er denkt, es wäre nicht ganz egal, ob wir in der Bataille oder auf dem Paradeplatz manövriren! ha ha ha!

Und ſolch altes Weib will über uns ſchreiben, ha ha ha! verſetzte noch einer. *)

Helm, den dieſe Wendung des Geſprächs, in einiges Nachdenken hatte verſinken laſſen, wobei er auf die beſonderen Ausdrücke nicht acht gab, bemerkte: freilich ſagt auch Bährenhorſt, der Zeuge des ſiebenjährigen Krieges, daß in der Hitze des Kampfs, die Ordnung gewöhnlich zerrüttet worden ſei. Unſre Alten, mögen es wohl

*) Bei Jena warf ſich der eine dieſer Helden aufs Pferd, und eilte nach Magdeburg, der andre ſah auf eben dem Wege einen feindlichen Trupp, ritt hin, und ließ ſich gefangen nehmen.

Digitized by Google

nicht geſtehn, die Hiſtoriker lügen, der Menſch bleibt Menſch, und allerdings muß man deshalb einer Fechtart Aufmerkſamkeit ſchenken, die zugleich auf das Gemüth berechnet iſt. Von Poltronnerie braucht hierbei gar nicht die Rede zu ſein, aber der Soldat vom beßten Willen, der ſich auch kühn den feindlichen Batterien entgegeu ſtürzt, wird, wo der Tod ihn aus Tauſend Röhren begrüßt, immer ein andrer ſeyn, wie der auf dem Exerzierplatz. Ich würde daher, wann ich zu gebieten hätte, hauptſächlich die einfachen Bewegungen üben, wie man ſie ſich etwa, durch die Natur des Schlachtgetümmels verwandelt, einbilden kann.

Die Offiziere zogen hier ſämtlich höhniſche Geſichter, blickten einander bedeutend an, und murmelten hie und da.

Helm, deſſen Ernſt heute eben eine Beimiſchung von Jovialität hatte, fuhr fort: Und wir Offiziere ſelbſt? Ah Reſpekt! da thut der Zauber der Ehre alles! Die Vorausſetzung iſt Pflicht. Nur würd' ich rathen, den Zauber heiliger zn erhalten.

Wie? — wie? fuhr alles auf.

Helm ließ ſich nicht unterbrechen. — Denn

läßt ſich der Zauber nicht *entweiht* nennen, wenn die Wahrheit des Verdienſtes nicht *rein* ausgemittelt iſt? Wie ſoll ich denn mit dem herrlichen kräftigen Selbſtgefühl eines republikaniſchen Bürgers daſtehn, wenn mein Verhältniß nicht geachtet wird, und ein kürzre Zeit dienender lockrer Zeiſig, der nur die erbärmlichen Künſte eines feinen Anzugs, und feinen Geſellſchaftstons ſtudirt hat, mir vorangeſetzt wird. Es muß ja den Muth niederſchlagen, und Heuchelei, das dem braven Charakter ſo tödtliche Laſter, erzeugen. Man will die Wirkung, vernachläßigt aber die Urſachen! So wird der Mann ſich nicht über die gewöhnliche Menſchheit erheben. So ſchwindet das Große in des Staates Anlage, ohne Rettung dahin.

Ein Offizier nach dem andern entfernte ſich unwillig von unſerm Helden. Er bemerkte es nicht, denn er war in Gedanken verſunken. Nach der Parade kam aber der älteſte Staatskapitän, ein muntrer ſchlichter guter Kerl, zu ihm. Er fiel um ſeinen Hals. Helm, rief er, liebſter Helm, was haben ſie gethan! Ich bin Ihnen außerordentlich gut, ſchätze ihre ſchö-

nen Kenntniſſe, (ich wollte ich hätte auch was gelernt, mir fehlte nur die Gelegenheit) aber ſie machen ſich nichts als Feinde. Was Teufel haben ſie alles geſagt. Alles gährt, alles tobt. Ich habe es nicht mit angehört, aber es heißt: ſie hatten behauptet, unſre Offiziere würden im Felde keine Kourage haben.

Welche Auslegung um des Himmels Willen! rief Helm.

Sie meinen es wohl nicht ſo, fuhr jener fort, ich verſtehe ſie auch recht gut, ſie ſprachen neulich ſchon von Einſchub, wobei man das höhere Verdienſt des Vordermanns, nicht mit der Brille ſehen kann. Ich möchte auch des Teufels werden, wenn mir der N. N. vors Geſicht kömmt, der die Kompagnie welche mir zukam, erhielt, aber lieber Helm, es geht mit ihnen zu weit. Behalten ſie doch für ſich, was ſie wiſſen, und noch mehr was ſie denken. Kennen ſie denn die Fabel vom Tanzbären nicht, wo es heißt:

Sei nicht geſchickt, man wird dich wenig haſſen,
Weil dir dann jeder ähnlich iſt.

Doch je geſchickter du vor vielen andern biſt
Je mehr nimm dich in Acht, dich vralend ſehn zu laſſen.

Und dazu auch zu urtheilen. Ich bitte ſie, thun ſie etwas, damit die Spannung endigt. Denn, ich ſag es ungern, ſag es aber aus wahrer Freundſchaft, die Sache wird ſchlim.

Helm. Mein Gott, was ich ſagte, war Patriotismus.

Kapitän. Ei was! Man fordert den Patriotismus auf Glauben. Wer hat ſie denn berufen, die Maasregeln die das Vaterland nimmt, zu beurtheilen! Und denn, ſo wider alles decorum zu ſündigen. Solche Saite zu berühren!

Indem trat Traunberg auch herein. Lieber Bruder, rief er, das Geſicht glühend, ich war immer dein Freund, aber ich kann dir jetzt keiner andern Rath geben, als nimm den Abſchied.

Helm. Den Abſchied? Wer will mich dazu zwingen?

Traunberg. Das Corps Offiziere. Man ſpricht davon, keine Dienſte mehr mit dir thun zu wollen.

Helm erblaßte. Das fürchterlich durchbohrende Wort, brachte den kräftigen Helm einer Ohnmacht nahe.

Es iſt ein Donnerwort für den Mann von Zartſinn der Ehre! Den Dienſt, den Dienſt mit ihm verweigern.

Nachdem Helm etwas zu ſich gekommen war, rief er aus: Bei Gott! es iſt aber ſchön, von unſerm Offizierkorps! Ich muß es ſelbſt ſagen.

Traunberg. Wir können das nicht leiden.

Der Kapitän. Helm, lieber Helm, ſich ſo zu vergeſſen —

Helm. Daß ich auf einem preuſſiſchen Paradeplatze philoſophirte —

Der Kapitän. Ei —

Helm. Sollte wirklich das Gefühl des preuſſiſchen Offiziers durch allen Widerſtand der Dinge bringen? Größer, hehrer, poetiſcher ſein, als —

Der Kapitän. Das iſt mir zu hoch. Sinnen ſie aber nach, wie ſie das Corps verſöhnen, Genugthuung geben.

Helm. Da man ſo zart fühlt, fühl ich

Digitized by Google

mein Unrecht. Ich will abbitten. Wem das nicht gnügt, dem ſteh ich weiterhin zu Befehl.

Der Kapitän. Bravo! Folgen ſie mir!

Sie gingen mit einander weg. Die meiſten Offiziere waren noch auf der Hauptwache verſammelt. Helm trat herein. Meine Herren, ſprach er, ich bitte um Verzeihung. Wem das nicht genügt, dem ſteht mein Degen, ſtehn meine Piſtolen zu Befehl. Er habe die Güte und melde ſich.

Die Offiziere waren freundlich. Einige ſagten: ah das iſt genug! Dieſe Erklärung hebt das Vergangne auf.

Aber, fuhr Helm nun hitziger auf, wenn ſie durch meine Abbitte Genugthuung erhielten, ſo fordre ich ſie nun auch für mich. Ich höre, man hat davon geſprochen, mit mir keine Dienſte zu thun. Den H — der den Gedanken in Anregung brachte, fordre ich auf herauszutreten, und (hier hob er die Hand auf) meinen Dank in Empfang zu nehmen.

Man fuhr in einander. Unwille, Betretenheit lag auf allen Geſichtern. Hier und da ein Fluch zwiſchen den Zähnen. Doch trat Niemand vor. Helm hatte ſich ſchon Ehedem

Digitized by Google

als Schläger geachtet gemacht. Seit mehreren Jahren war jetzt freilich bei ihm nicht mehr die Rede von einem Duell geweſen, doch auch im Regimente bekannt, daß er zur Uebung täglich mit einem Franzoſen focht, eine gewaltige Leibeskraft beſaß, und ſich daneben mit Erfolg auf das Piſtolenſchießen gelegt hatte. Derjenige welcher gemeint war, ſchwebte in einer gewaltigen Verlegenheit, denn es war grade ein Kerl ohne Kourage. Er entging Helms in die Runde prüfenden Blicken nicht. Sein plötzliches Bleichwerden verrieth — den älteſten Adjudanten.

Nach einer Minute von Spannung, warf Helm leicht hin: Oder verhörte ich mich? hat man geſcherzt? Ich weiß meine luſtigen Herrn Kameraden thun das bisweilen —

Mit Würde trat der gute Kapitän dazwiſchen. Freilich iſts nur Scherz geweſen. Auch im Scherz eine Uebereilung. Wir können ſie gegen ſo einen braven Offizier, als unſer Kamerad iſt, ohne allen Anſtand bekennen. So hat auch er Satisfaktion. Ich ſpreche im Namen aller, und wer etwas dawider hat, halte ſich an mich. Kommen ſie Helm, wir wol-

Digitized by Google

len einer Bouteille Champagner den Hals brechen! —

So endete zwar die gehäßige Geſchichte, doch ließ ſie tief im Herzen unſeres Freundes einen Stachel zurück. Und drüben wahrlich keine wahre Verſöhnung, wie man wohl denken mag.

Frau von Hainthal hatte ihm während der Zeit von Berlin geſchrieben: ſie ſähe das Verhältniß zwiſchen ihm und Joſephen als aufgehoben an.

Und was konnte der Arme entgegnen?

Aber von Joſephen empfing er einen Brief, der ihn über die quälenden Nekkereien des niederen Lebens emporhob. Hier folgt er:

Ich höre, mein guter Karl, daß das Leben feindlich auf dich eindringt, doch was vermag das Leben über die Liebe. Ich hoffe dich nicht tröſten zu dürfen. Ich fürchte nicht, du wirſt um mich Sorge tragen. Unſre Liebe war ja immer Trennung, aber dieſe erzog ſie ſo heilig, ſo ſtark, daß auch das gewaltige Schickſal nichts über ſie vermag. Daß mein Bild in deinem Herzen lebt — leben wird, leben muß — ſoll ich bei dieſem Glücke noch ein

Digitized by Google

höheres erflehen? Iſt mein tiefes inniges Bewuſstſein, daß es mir nimmer geraubt werden kann, nicht ſelig genug? — Aber, Karl, du auf den Bahnen der Ehre, der thätigen männlichen Wirkſamkeit, du darfſt der ſchönen Liebe nicht den Raum geben, den das einfache häusliche Mädchen ihr giebt. Mißdeute nicht, daß ich dir verzeihen kann, dir mein Verzeihen ankündige, wenn du beſchließeſt, dich von der Liebe wegzuwenden.

Zehntes Kapitel.

Kriegsrüſtung 1805.

Er antwortete:

Ich glaube deinen Brief nicht zu verſtehen. Doch dringe ich in keine Erläuterung, denn das Geheimnißvolle an der Geliebten berührt mein Herz mit unendlichem Zauber. Sie ſagen von Romulus, eine Göttin oder Nimphe, habe ihm Rath und Weisheit geſpendet, zu ſeinen Schöpfungen. Die Mythe iſt hoch

Digitized by Google

und zart. Ich meine aber, Herſilia war eine Geliebte, und der Stifter Roms barg Götterſinn genug, ſie in einem Tempel zu verehren.

Der Krieg von dem es lange verlautet hat, ſcheint ausbrechen zu wollen. Schon empfing mein Regiment den Befehl, marſchfertig zu ſeyn. Wohl mir, ich werde endlich ein Feld finden, alle Kraft die ich in mir fühle, mit Aufſchwung der Freiheit zu entwickeln. Ich werde hoffen dürfen, deiner würdiger zu werden.

Ach es liegt doch ein Himmel in der Vorſtellung, vor die Geliebte zu treten, den idealen Heroenkranz im Haar — ich muß davon ſchweigen, es reißt mich zu ungeſtüm hin.

Zage nicht! Wäre Herrmann gefallen, hätte Thusnelda nicht weinen dürfen, aus Furcht der Schatten würde zürnend von Wallhalla niederblicken.

Lächelſt du über den Flug der Rede? Wohlan beſcheidene Proſa, entgeiſtre den Sekondlieutenant! Wir rücken alſo ins Feld. Ein treflicher Sinn lebt in unſeren Offizieren. Sie hoffen, daß ihnen die Ehre vorbehalten ſei, die Nation, welche Europa mit ihrem Ruhm füll-

te,

te, zu überwinden. Ich hoffe das auch mit altem Brennenmuth, und habe, die Politik ſchwatze was ſie will, immer gewünſcht, gegen Franzoſen zu fechten. Freilich, wenn die Vernunft prüft, ſind wir nicht gerüſtet, mit dieſen anzubinden, die Vernunft hat leider überall zu tadeln; doch ich baue auf Thaten von Ehedem, die einſt die Vernunft auch Lügen ſtraften. Friedrichs Geiſt, wunderbar durch die Zeit gerettet, wird, nun — — ja ja, ich glaube, und flehe, daß alle meine Beſorgniſſe, all mein Stückwerk von Wiſſen, unwürdig ſind.

Komme ich wieder — dieſer Gedanke erhebt den Fittig der Poeſie unwiderſtehlich — aber ich will ihn dennoch unterbrechen, faſt überfällt mich etwas, das ich trübe Ahnung nennen möchte.

Fall ich, dann denke:

Wort gehalten wird in jenen Räumen,
Jedem ſchönen gläubigen Gefühl,
Wage du zu irren und zu träumen,
Hoher Sinn liegt oft im kind'ſchen Spiel.

Der Kriegsruf ertönte alſo. Nur als General-Adjudant konnte Helm daran denken, ſeine Kenntniſſe anzuwenden. Er warf ſein Auge auf den Chef. Den faſt tödlichen Haß, welchen er gegen dieſen Mann empfand, wollte er überwinden, und ſich ihm, um die Stelle bittend, nahn. Aber er hörte an dem Morgen wo der Entſchluß ins Werk gerichtet werden ſollte, ſchon, ſie ſei vergeben. Der älteſte Regimentsadjudant, von dem ſchon oft die Rede gieng — man erinnert ſich wie — hatte ſie weg.

Helm erfuhr die Neuigkeit durch den Kapitän, welcher bei jenem Vorfall thätig war. Was gilts, ſprach der Mann, Herr von Helm hat ſich geſpitzt. Ja, das gefiele mir auch, wenn ich General wäre, einen Adjudanten zu haben, der mich überſähe! Oft geſchieht es wohl, aber da ſind ſie beſcheiden, und cachiren ſich.

Ein neuer Plan ſtieg bei Helm auf. Mit Unternehmungsgeiſt ergriff er ihn. Er eilte an den Schreibetiſch und ein berühmter General im Heere, von welchem unſer Freund den Begriff hegte, den die Meldung des hohen Rufs

Digitized by Google

Tauſenden gab, erhielt von ihm dieſen Brief:

P. P.

Ew. Excellenz wage ich, mich zum General-Adjudanten anzubieten.

Es iſt Niemand vorhanden, der mich empfehlen könnte, ich muß es ſelbſt thun, doch wird dafür jedes Wort der Empfehlung wahr ſein. Ich beſchreibe mich genau, hafte mit meinem Ehrenworte für das, was ich ſage, Ew. Excellenz mögen dann auf meine Brauchbarkeit ſchließen.

Ich zähle fünf und zwanzig Jahr, bin ſehr geſund und ſtark, und habe ſeit mehreren Jahren des Friedens, mich ſo abhärtend auf den Krieg vorbereitet, daß keine ſeiner Strapatzen mir neu ſeyn kann, und ich im Entſagen und Ertragen, mit den kräftigſten gemeinen Soldaten wetteifere.

Störende Leidenſchaften, Trunk, Spiel und was ſonſt die Thätigkeit eines Offiziers gefährdet, kenne ich nicht mehr.

Was mein Wiſſen belangt, ſo kann es Viel und Wenig heißen. Viel in Vergleich mit dem großen Haufen meiner Kameraden, (ich fürchte bei dieſer Behauptung keine Unbe-

Digitized by Google

ſcheidenheit) Wenig in Betracht der Kunſt ſelbſt.

Wo Sie mich bei Ihrer Korreſpondenz brauchen wollen, in deutſcher, franzöſiſcher, auch ſo viel es nöthig ſein dürfte, in der polniſchen Sprache, da wird mir es leicht fallen, Ihre Zufriedenheit zu gewinnen.

Bei den mancherlei Berechnungen womit Sie mich beſchäftigen könnten, hoffe ich zu beſtehn, auch wohl mittelſt mathemathiſcher Grundſätze alles Kalkuls, die Ueberſicht zu vereinfachen.

Ich ſchöpfte aus aſtronomiſchen Hülfsquellen, und wandte die Theorie des Waſſerzuges an, um die allgemeine Erdbeſchreibung Deutſchlands, und der angränzenden Länder, in eine militairiſche umzugeſtalten. Mindeſtens von der Eider bis zur Lombardei, von Warſchau bis Paris bin ich auf keiner Quadratmeile fremd, und zeichne jede, den Hauptgegenſtänden der Natur und Kunſt nach, aus dem Gedächtniß hin. Dies iſt die Beute eines raſtloſen Studiums, der beßten Spezialkarten, und des anderweitigen Forſchens. Hieraus folgt, daß ich nach Maasgabe des mehr oder

weniger durchſchnittnen Terräns, binnen einer — zwei — oder drei Stunden an Ort und Stelle, im Stande bin, die geographiſche Zeichnung, in einen ſo ausführlichen Situationsplan zu verwandeln, daß auch die Rückſichten die der Weg einer einzelnen Patroll erfordert, nicht vergeſſen ſeyn dürften. Grundſätze, Einbildungskraft, und mechaniſche Uebung brachten mich hierin ſo weit, daß ich mich mit Selbſtvertrauen der Prüfung unterwerfe.

Mit dieſer Terränkunde hängen alle übrige militairiſche Wiſſenſchaften zuſammen, und wenn ich mit einiger Zuverſicht von jener rede, ſo ergiebt ſich auch, daß dieſe nicht verſäumt wurden. Wie leicht ſind ſie auch ſämtlich, gegen die Schwierigkeit, die Natur in den unendlichen Geſtaltungen ihrer Erdfläche kennen zu lernen. Es verſteht ſich daher, daß ich nicht den mindeſten Werth darauf lege, einem Vegez, oder Folard, oder Saldern, oder einem Vauban und Montalembert u. ſ. w. in ihren Syſtemen gefolgt zu ſeyn. Bei mathematiſcher Grundlage wird das Spielwerk. Wo daher der Ingenieur, oder auch der Artilleriſt mangeln, da bin ich immer bereit, an ih-

Digitized by Google

re Stelle zu treten; ſo wird es auch nur Ihres Winkes bedürfen, um Diſpoſitionen zu Märſchen, Lagernehmungen, taktiſchen Evolutionen u. ſ. w. nach der bekannten Regel zu entwerfen. Ich geſtehe dieſe bekannte Regel nicht beſonders hoch zu ſchätzen, da die neueſte Erfahrung ihr ſo häufig widerſprach; ahne auch weit mehr in der Kriegswiſſenſchaft, als das ich von der Vortrefflichkeit des Vorhandnen mich überzeugen könnte. Ich wünſche jedoch mich hierin zu betrügen.

Meine Ahnungen, meine Vorſchläge und Erfindungen ſind in den Memoiren niedergelegt, die ich gehorſamſt beilege. Noch errang ich ihre Würdigung nicht. Vielleicht rechtfertigt der Krieg meine Anſichten, und das Vaterland nützt die Erſtrebungen eines fleißigen Patrioten, der allerdings erſt hofft, im praktiſchen Wirkungskreiſe ſeine Kenntniße berichtigen und erweitern zu können.

Was ich indeſſen von der Unvollkommenheit ſage, in welcher mir manches Theoretiſche erſcheint, beſeitigt im mindeſten die kühne Erwartung nicht, die ich vom Geiſt der Armee hege. Die

Allmacht der Ehre wird Preuſſens alten Ruhm aufs neue heiligen. Es wird den vorigen Flug zur Gröſſe, zur Unſterblichkeit, glorreich wieder beginnen. Glücklich wer um dieſen Preis dem Vaterlande das Leben weihen darf.

Uebrigens u. ſ. w.

Es iſt dem Leſer ſchon bekannt, wie unglücklich Helm im Fach der Korrespondenz war. Wer diesmal wieder keine Antwort erhielt, war er. Es mußte befremden, da doch die vornehmen Männer ſonſt ſehr freigebig damit ſind. Was koſtet es denn auch? Einen Wink an den Sekretär; und ob man hernach in der Unterſchreibe-Friſt den Namen einmal mehr oder weniger zeichnet, kömmt das wohl in Betracht? Gleichwohl erhielt Helm keine Antwort, und wir müſſen uns mit der Vermuthung begnügen, Sr. Excellenz haben nicht für gut gefunden, dem Sekretär ſeinen Brief ſehn zu laſſen.

Das Regiment brach nach Sachſen auf. Helm mußte demüthig ſeinen Zug führen, und

diejenige, ohne Zweifel vernünftige Philoſophie zu ſeinem Troſt herbeirufen, die uns lehrt, auch den geringen Platz, auf den wir ſtehn, durch Wahrnehmung der Pflichten zu ehren.

Helm übte Reſignation, es iſt bereits angedeutet worden, daß nach ſeinem Urtheile über den Rang nach Alter, es ihm nicht ſchwer werden konnte. Nur wenn er bei der Verſammlung des Heeres, nun ſo manchen Müskadin, oder auch manchen knechtiſchen ſchmeichleriſchen jüngeren Pedanten, oder Nepoten, hin und her auch einen Parvenu der Freimaurerei ſahe, die wichtige Rollen ſpielten, aber durch ſchaale Räſonnements auf Halbwiſſerei und Seichtköpfigkeit ſchließen ließen, da wurde es ihm ſchwer.

Bei dem allen aber gab es Ausnahmen. Helm hatte früh auch manche ſchätzbare Bekanntſchaft im Heere gemacht, und fand deren neue. Er freute ſich von Herzen, wenn er auf ſo einen natürlich hellen Kopf ſtieß, dem es auch darum zu thun geweſen war, ſich zu unterrichten. Beſonders bei den Ingenieuren und der Artillerie (allein auch bei anderen Truppenarten) fand er manches ziemlich ent-

Digitized by Google

wickelte Talent. Man hatte Wiſſenſchaft, ſuchte Grundſätze auf, und hatte rationelle Schwungkraft.

Nur — die Regel war faſt allgemein — ſobald es auf die Beurtheilung derjenigen Art von Kriegskunſt ankam, welche die Franzoſen üben, ſo trat das Vorurtheil in ziemlicher Stattlichkeit auf. Man ließ da gewöhnlich den Feldherren nur in der Strategie (Kriegskunſt aus der Ferne) Gerechtigkeit widerfahren, und lächelte bei der Taktik, und den übrigen Formen. Es ſchien, die blinkenden ſchnurgleichen preußiſchen Reihen, hätten ihre Phantaſie beſtochen. Eine franzöſiſche Tirailleurlinie war nur ein Gegenſtand ihrer Spötterei. Feſt wohnte in ihnen die Ueberzeugung, ein preußiſches Battaillon werde da gleich alles mit dem Bajonett zerſtieben; oder ein Dragonerregiment einige Tauſend jener leichten Infanteriſten ſcherzend zu Boden reiten. Von der franzöſiſchen Kavallerie hegten ſie herabwürdigende Begriffe, und ein neues Roßbach konnte ihnen im erſten Kampfe gar nicht fehlen.

Der Glaube als ſolcher war gut, (der Glaube ſoll ſtärker ſeyn als alle Vernunft)

Digitized by Google

nur hätte man ſpäterhin im Charakter der Gläubigen handeln ſollen.

Eines Morgens während des Marſches, wo viele Regimenter zuſammengetroffen waren, befand ſich Helm bei ſeinem Zuge, und der Zufall wollte, daß der Chef nicht weit davon ritt. Siehe da, jener berühmte General kömmt die Linie herunter getrabt, geſellt ſich zu dem Chef, und knüpft mit demſelben eine laute Unterredung an, von welcher unſerm Freunde kein Wort entging.

Der berühmte General. Apropos, Herr General, ſie haben einen Lieutenant Helm im Regiment.

Der Chef. Zu Befehl Ihr Excellenz, es iſt ein naſeweiſer Patron.

Der berühmte General. Das kann ich mir denken. Stellen ſie ſich vor, ſchreibt der Menſch da ſans façon an mich und will General-Adjudant bei mir werden. Hat der Teufel ſolche Zudringlichkeit geſehn. Ich werde wohl ſelbſt einen zu finden wiſſen. Und einen Sammelſurius, eine Vanité, was er nicht alles verſtünde, in meinen Leben iſt mir ſo was nicht vorgenommen. Und das Ende hab

ich nicht recht verſtanden, es iſt ſo kauderwelſch wie der ganze Brief, aber es kömmt beinahe ſo heraus, als wenn der junge Herr ſich herausnähme, die Armee zu kritiſiren. So ſchlag doch das Donner und Wetter drein! Eine artige Wirthſchaft würd es geben, wenn die Subalternen klüger ſeyn wollten, wie die Generale.

Der Chef. Ah Ihr Excellenz, ich werde ihn gleich nach der Wache ſchicken. Es iſt um die Schw — th zu kriegen, mit den jungen Leuten. Militäriſche Wiſſenſchaften ſind ſehr gut, das verſteht ſich. Ich halte ſehr darauf, habe meine Regimentsbibliothek, aber nur nützliche Werke darinn. Da leſen ſie aber anderes Zeug, was ihnen den Kopf verrückt. Philoſophiſche Schnurpfeifereien, und weiß der Teufel. —

Der berühmte General. Da liegt eben der Hund begraben! Nun, nach der Wache bitt ich, ſchicken ſie ihn nur nicht, aber erinnern ſie ihn, daß er vorerſt recht wohl thue, ſich um ſein Ploton zu bekümmern, und um weiter nichts. Ich empfehle mich gehorſamſt, Herr General!

Digitized by Google

Der Chef. Unterthäniger Knecht, Ihr Excellenz!

Nun kam der Chef zu Helm herangeſprengt. Eine Avanzirſucht, rief er, iſt in der Armee eingeriſſen, eine wahre Avanzirſucht, aber grade die, welche mit Gewalt außer der Tour ſteigen wollen, müſſen ihren Willen nicht haben. Durchaus nicht! — hier galloppirte er wieder davon.

Aus dem Kriege 1805 ward bekanntlich nichts. Alles ſprach Unzufriedenheit aus. Mit welchen Empfindungen Helm wieder nach der Garniſon ging, darüber iſt es nicht nöthig etwas zu ſagen.

Seinem alten Freunde, dem Prediger zu Feldheim, ſchrieb er noch aus der Cantonnirung.

Beiläufig kann hier bemerkt werden, daß die Gattin des Predigers mit Joſephen in Briefwechſel ſtand.

Eilftes Kapitel.

Proſa — Proſa.

Einige Wochen lebte Helm nun wieder zu *** Jede Ausſicht ſeines heiligen Ehrgeizes war weggebrochen, jeder Fittig ſeines ſo kräftigen Geiſtes würde gelähmt geweſen ſein, wäre ihm nicht die Liebe geblieben.

Ihre himmliſche Aegide ſchützte ihn noch vor dem ſchlaffen Zuſammenſinken.

Doch es war beſchloſſen, er ſollte noch tiefer hinab, noch tiefer. Nahe an den Saum des dunkelſten Abgrundes, wo aller Genius untergeht. Er empfing einen Brief. Die Aufſchrift war Joſephens Hand. Traurig geſtimmt durchflogen ihn düſtre Ahnungen. Hier iſt der Brief:

Mein mir immer werther
Herr von Helm!

Erſchrecken Sie nicht über die Sprache dieſes Briefes! Das Geſchick will, daß die,

Digitized by Google

welche bisher unter uns beſtand, geändert werde.

Ich enthalte mich aller Umſchweife, und eile zu dem Bericht, daß wider unſre Erwartung, der Graf R — i angekommen iſt, und förmlich um meine Hand geworben hat. Sie kennen meine Mutter, errathen ſie mithin.

Errathen Sie aber auch Joſephen, wie ſie daſteht zwiſchen Liebe und Pflicht? Ihren Kampf ohne Zweifel, doch auch ihren Entſchluß? Werden Sie ihn — alles zuſammenfaſſend, was hier Vermuthung und Ausſpruch leiten kann — errathen, verzeihen?

Feſt, mein guter Karl, wir gebieten nicht dem Leben, das Leben beherrſcht uns! Die Anſprüche der Vernunft werden geltender im Laufe der Zeit.

Sie geſtanden mir, durch unſre Liebe höher geſtellt, veredelt zu ſeyn, das nemliche Bekenntniß lege ich freudig ab. Dürfen wir klagen, wenn das Schickſal ihr keine Glückſeligkeit mehr zumeſſen will, da ſie ſchon ſo viel empfing. Nicht wahr, verlieren können wir das Gute und Schöne nimmer.

So trennen wir uns denn muthig von

Digitized by Google

der freundlichen Geberin. Inniger Dank töne ihr nach, für die zurückgebliebnen Gaben.

Feierlich ſpreche ich ſie los, von jedem zarten Bande. Auch Sie müſſen mir die volle Freiheit zurück geben. Keine Freundſchaft, nein, die Umſtände bedingen Gleichgültigkeit. Um meiner Ruhe willen, keinen, keinen Brief mehr, (ich beſitze den Muth ihn ſogleich den Flammen zu übergeben) um der Ihrigen willen, jede Erinnerung getilgt. Die Gräfin R — i iſt künftig kein Gegenſtand Ihrer Aufmerkſamkeit mehr.

Mit den Empfindungen allgemeiner Hochachtung.

Ihre ergebenſte Dienerin.
Joſephe von Hainthal.

N. S. Was mich in Beziehung auf den Herrn von Helm noch lebhaft erfreuen könnte, wäre die Nachricht — auch er hätte ſich verheirathet.

Karl hätte nur vierzig Jahre zählen dürfen, und eine ſehr vernünftige Beruhigung über dieſen Brief würde Statt gefunden ha-

Digitized by Google

ben. Er hätte dem Mädchen das äußere Glück mit Freuden gegönnt, welches ihr ſelbſt zu bereiten, doch die Geſtirne ihm einmal nicht lächeln wollten. Er hätte dabei über die zwei Seiten des Eheſtandes, mit eines la Bruyere oder Knigge Menſchenkenntniß philoſophirt u. ſ. w.

Wir erfahren aber nicht, daß von dem allen jetzt die Rede war. Nur iſt bekannt, daß Helms Aufwärter in der nächſten Nacht, durch ein Getöſe ungewöhnlicher Art aufmerkſam gemacht wurde. Er eilt nach ſeines Herrn Zimmer, findet ihn im Kampf mit einem heftigen Fieber, und muß nach Aerzten laufen. Das Bewuſtſeyn iſt verſchwunden, ein Delirium welches binnen neun Tagen wenig unterbrochen wurde, folgt nach.

Die Krankheitsform wurde als eine Hyperſthenie der bedenklichſten Art erkannt. Da bei dem körperlichen Zuſtande unſeres Freundes ſolche Unordnung der Lebenskräfte nicht ohne eine ganz beſondre Urſache zu erklären war, ſo müſſen wir annehmen, der Brief habe ſeine phyſiſche Natur überwältigt. Daß während ſeiner Irrreden die Namen Joſephe und R — i

vor-

Digitized by Google

vorzüglich hörbar wurden, beſtätigt dieſe Meinung.

Die Heilkunde fand wiederhohlte Aderläſſe nöthig. Noch andre kraftraubende Mittel wurden angewandt, um die Gewalt der Krankheit zu brechen. Sie ſelbſt, eine furchtbare Ueberſpannung, mußte ohnehin nach ihrem Entweichen einen bedeutenden Grad von Erſchlaffung zurücklaſſen. Man begreift, daß unter ſolchen Umſtänden ein rekonvaleszirter Herkules oder Simſon, eine Zeitlang an Fleiſch und Geiſt, ziemlich matt umher wandeln muß.

Nach ſechs Wochen begann Helm am Stock zu gehn.

Zwölftes Kapitel.

Fortſetzung.

Er hinkte zuerſt nur im Zimmer umher. Da er am Schreibepult kramte, fand er jenen Brief, unter Papieren vergraben, wieder.

Wie an einen Traum, hatte er an denſelben zurückgedacht. Jetzt erinnerte es ihn an die Wirklichkeit.

Er ſetzte ſich, ihn zu leſen. Unglaublich verändert fiel ſein Betragen dabei aus. Einen Monolog hielt er darauf, den ſelbſt ſeine Groß⸗mutter, hätte ſie gelebt, nicht würde verdammt haben.

„So hab ich denn auch die letzte ſchöne Ausſicht verloren? — Ei nun, Hoffnung und Wirklichkeit ſind verſchieden. Jene hält dieſer ſelten Wort. — Daß alles eitel ſei — folg⸗lich die Liebe auch — mußte ſchon jener König erklären. — Doch eine Liebe wie die mei⸗nige! — Ach, wahrſcheinlich hält jeder dafür, nur er wiſſe ätheriſch zu fühlen. Wir gehor⸗chen alle dem nemlichen Geſetz. — Nur die Eiferſucht quält mich. Verdammter R — i! Er ſoll ſie beſitzen, Gott, beſitzt ſie vermuthlich ſchon! Das iſt freilich um raſend zu werden, und da ich ihn ein Paar Piſtolen habe merken laſſen, muß ich ſchon zur That ſchreiten. Aber da ſtör ich des Mädchens Glück, das elende Geld iſt doch einmahl Glück. Und was ändert es, wenn er ſie ſchon beſitzt! Beſitzt,

Digitized by Google

was heißt das? Wie ſpricht Poſa? „Was geht es König Philipp an, wenn ſeine Verklärung im Eskurial, den Maler der vor ihr ſteht, mit Ewigkeit entzündet? Gehört die ſüße Harmonie, die in dem Saitenſpiele ſchlummert, ſeinem Käufer, der es mit todtem Ohr bewacht? Er hat das Recht an ſich gekauft, in Trümmer es zu ſchlagen, doch nicht die Kunſt dem Silberton zu rufen, und in des Liedes Wonne hinzuſchmelzen.“ — Wie? — Gewiß ich thue am beßten, wenn ich mich zu beruhigen ſuche.“

Welche Sprache! Wie ruhig mußte er ſein, um Beruhigung beſchließen zu können! wie bewies er den Satz: die Seele liegt im Blute.

Nach vier Wochen trat er ſein Dienſtverhältniß wieder an. Die Kameraden, welche ihn zeither oft beſucht, und ihm den Sinn zerſtreut hatten, fanden einen ganz anderen Menſchen. Alle Sonderlingſchaft ſchien verſchwunden. Er wohnte in der Stadt, ſchlief im Bette. Wahrſcheinlich bekömmt Preuſſen jetzt nimmer Krieg, dachte er, wozu die Grille. Seine Bücher ekelten ihn an. Die Abſchriften der

Projekte lagen beſtäubt im Winkel. Er kam aufs Kaffeehaus, und ſpielte ein kleines Lomber. So hatten ihn die Offiziere gern, und alles wurde wieder freundlich.

Als die Kräfte nach und nach zurückkehrten, nagte der Wurm ſchärfer, wenn er an Joſephen dachte. Da ward es aber wohlthätig, daß Traunberg ihm vorſchlug, mit ihm ein Quartier zu bewohnen. So nahten die Gefahren der Einſamkeit ſelten.

Wider Vermuthen kam der Amtsrath Stern nach *** Er bat den vormaligen Mündel, bei ihm im Gaſthofe zu ſpeiſen. Das Eſſen war auf die Stube gebracht worden. Hier entſtand folgendes Geſpräch:

Amtsrath. Herr von Helm, ſie ahnen gewiß nicht, was mich nach *** führt.

Helm. Wie könnte ich das auch.

Amtsrath. Wir Alten haben ihnen etwas in Vorſchlag zu bringen. Wenn es nur nach ihrem Geſchmack ſein wird. Doch ich hoffe ja —

Helm. Nach meinem Geſchmack! ha ha ha ha. Ich muß mich ordentlich beſinnen, ob ich irgend einen Geſchmack hege. Sie glau-

Digitized by Google

ben nicht, wie gleichgültig ich für alles — für alles bin.

Amtsrath. Doch nicht für ihr Glück.

Helm. Mein Glück, ha ha ha ha! — Aber reden ſie.

Amtsrath. Wie ſie zu Feldheim waren, ſtatteten ſie doch in Geſellſchaft des Majors, dem Baron Steinring auf ſeinem Gute eine Viſite ab. Wurden dort gebeten. Der Major lud ihn auch wieder ein.

Helm. O ja, ich entſinne mich —

Amtsrath. Der reiche alte Mann ſtarb bald nachher. Die Wittwe — eine hübſche artige Frau in den beßten Jahren — hat ihn beerbt.

Helm. Meinetwegen!

Amtsrats. Beſinnen ſie ſich auf die Dame?

Helm. Halb und halb. Sie trug auf jeden Finger einen Brillanten. Ich fand das ziemlich geſchmacklos.

Amtsrath. Wenn's doch einmal Brillanten zu tragen gilt, ſo müſſen es die Reichen thun, die Armen vermögens nicht. Laſſen wir das. — Wiſſen ſie aber wohl, daß die Baro-

neſſe ſich zeither beim Onkel häufig nach ihnen erkundigt hat?

Helm. Der Mühe hätte ſie ſich überheben können.

Amtsrath. So häufig, daß der Major, deſſen Freimüthigkeit ſie kennen, ihr neulich gradezu geſagt hat: meine gnädige Frau, ſie ſind wohl gar in meinen Neveu verliebt?

Helm. Welche ſonderbare Einfälle hat doch der Onkel.

Amtsrath. Und ſtellen ſie ſich vor, die Baroneſſe hat dem Major, mit dem brillantirten Finger, auf den Mund geklopft und fi donc gerufen.

Helm. Recht! Er betrug ſich indezent.

Amtsrath. Demungeachtet iſt er weiter gegangen, und hat erklärt: ſie haben einen guten Geſchmack, Baroneſſe, das muß ich bekennen, allein der junge Menſch iſt zartſinnig wie eine Jungfrau. Ruchtbar darf mir nicht werden, daß eine Dame in ihn verliebt iſt, oder ich ſtehe für ſeinen unbeſcholtnen Ruf ein, und ſie muß ihn heirathen —

Helm unterbrach hier den Amtsrath ziemlich entrüſtet und wortreich. Er fand es ganz

Digitized by Google

beſonders, daß ſich der Oheim herausnehmen wolle, auf ſolche Art über ihn zu ſcherzen. Wenn das etwa gar auf Anſpinnung eines Ernſtes hinauslaufen ſollte, ſo irre man ſehr. Er werde ſich nimmer von einem Weibe auf der Bärenhaut füttern laſſen. Die Begriffe die er von jeher, über Liebe und Ehe genährt hätte, wären zu heilig, um ſchnöde entweiht zu werden. Ueberdem ſei es beſchloſſen, nie mehr an eine Heirath zu denken —

Der Amtsrath fiel ein: ah ſie wollen als Hageſtolz ſterben, das iſt was anders. O da ſchweig ich gleich. Ich geſtehe, wir meinten erſt, es wäre ſpaßhaft, wenn Herr von Helm jetzt auf Urlaub käme, und der Spaß fortgeſetzt würde, bis er Hunderttauſend Thalern kommandirte. Wir meinten, es gäbe eine Philoſophie, nach welcher das beſſer ſei wie ſelbſt Hundert Tauſend Mann, um wie viel mehr einem Ploton. Wir meinten, eine flüchtige vorübergewichne Jugendleidenſchaft, könne wohl nicht hinderlich ſein. Wer hätte die nicht einſt gefühlt, und ſie durch Zeit oder Vernunft überwunden. Wir meinten, mit dem Stolze, einer reichen Frau, durchaus eben ſo viel Vermögen

Digitized by Google

auf die Waage legen zu wollen, hätte es da nichts zu ſagen, wo der Mann zum Selbſtgefühle berechtigt iſt. Wir meinten, Herr von Helm würde berückſichten, daß er jetzt ohne Vermögen, ja ſogar, nach eignem Geſtändniß, etwas verſchuldet iſt, und was wir nicht alles meinten. Aber, da ich nun höre, Sie haben ihre Entſchlüſſe genommen, punktum! kein Wort mehr davon!

Jetzt ließ der Amtsrath das Geſpräch nicht mehr dahin, wenn ſelbſt Helm, um ſich zu rechtfertigen, es zu wenden ſuchte. Er redete nur über fremde Dinge, und entfernte ſich ſo bald als möglich.

Dann ſuchte er ſich aber den Lieutnant Traunberg auf, vertraute dem alles, und bat ihn, auf den Freund zu wirken. Hierauf reiſte der Amtsrath wieder ab.

Traunberg hatte nicht nöthig, erſt auf Umſchweiſe zu ſinnen, Helm hub ſelbſt noch den Abend an: Denke, was man alles mit mir vor hat. Eine Heirath nach Geld, eine ſogenannte Glücksparthie —

Traunberg. Die ſollte mir angeboten werden.

Digitized by Google

Helm. Ich hoffe, du würdeſt ſie zurückweiſen, wie ſichs gebührt.

Traunberg. Den Teufel auch!

Helm. Tellheim, das ſchöne Ideal eines preuſſiſchen Offiziers, merkt ſehr richtig an, die Natur beſtimmte das ſtärkere Geſchlecht zur Stütze des ſchwächeren.

Traunberg. Tellheim ſpielt Komödie. Und ſtützt denn allein das Geld? Doch auch wohl —

Helm. Schweigen wir davon! Hier darf nur das Selbſtgefühl reden.

Traunberg. Nun zum Henker, das Selbſtgefühl will, daß man ſich nicht zu niedrig taxire. Ich ſtände gar nicht an, mich Hunderttauſend Thaler werth zu halten. Und du, viel hübſcher als ich, gelehrt und allen Teufel —

Helm lachte und brach das Geſpräch ab.

Der Amtsrath bemerkte vorher, daß Helm verſchuldet ſei. Er ſagte die Wahrheit. Denn obgleich die koſtſpieligen jugendlichen Ausſchweifungen, wie wir wiſſen, längſt eingeſtellt waren, ſo hatte dagegen der Ankauf vieler Bücher, mathematiſcher Inſtrumente, eines

Digitized by Google

kleinen chemiſchen Apparats, die Reiſe u. ſ. w. den Reſt des Vermögens hingenommen. Späterhin war die Nothwendigkeit eingetreten, hie und da eine Summe aufzunehmen. Die Hoffnung bald empor zu ſteigen, hatte ihn ſogar über den Punkt etwas ſorglos gemacht. Nun waren aber manche Termine verlaufen, und die Gläubiger meldeten ſich.

Grade erſchien ein etwas ungeſtümer Iſraelit, den Tag nachher, als Stern in *** geweſen war. Helm konnte zu ſeinem tiefen Aerger nur vertröſten, und das noch dazu auf ungewiſſe Zeit. Damit ward jener aber nicht beruhigt, und drohte zum General zu gehn. Unſer Freund fürchtete das mit Recht. Es blieb alſo kein Mittel, als durch eine neue Verſchreibung anſehnlicher Zinſen, den Wuchrer hinzuhalten.

Hier konnte Traunberg immer vortrefflich eingreifen. Auch wenn der General auf der Parade unſerm Freunde etwas kränkendes geſagt hatte, (das unterblieb immer noch nicht) nahm er Gelegenheit, von jenem Plan reden. Es wohnte eine unverſtellte gute Natur in dieſem Offizier. Die erſte rohe Wildheit war vorüber

Digitized by Google

gegangen. Er konnte auch aus Mangel an Mitteln das vorige Leben nicht mehr fortſetzen. Obſchon unwiſſend, ſo gebrach es ihm doch nicht an geſundem Urtheil. Er hing aus Dankbarkeit wegen der alten Freundſchaft an Helm, und jetzt um ſo mehr, da ſich dieſer nicht mehr iſolirte. Neid hieß ihm fremd, deshalb drang er immer wieder, mit Gründen die ganz nahe lagen, ein.

Helm, den das Gutmüthige in der Abſicht rührte, vertraute ihm in einem Augenblick der Wallung, ſein ganzes Verhältniß zu Joſephen. Nun, rief Traunberg lachend aus, was willſt du denn noch, der Platonismus iſt immer zum Teufel. Biſt du zornig, daß ſie geheirathet hat, ſo heirathe ihr zum Poſſen auch. Bedauerſt du ſie, weil ſie heirathen mußte, ſo heirathe ihr zum Troſt auch. Sie bittet dich ja darum.

Ach ſie iſt eine Verrätherin, rief Helm. Kein Opfer der Nothwendigkeit, nein, ihr Wille handelte. Ihr Brief, der flache, alltägliche, offenbart alles. Gott, wenn ich ihn gegen die zarte himmliſche Sprache von Ehedem halte — — —

Digitized by Google

Ein Bote vom Onkel unterbrach die Unterredung. In dem mitgebrachten Schreiben, ward auf eine Reiſe nach Feldheim gedrungen. Traunberg feuerte an, und Helm — ſuchte ſich zu überreden, daß er ſich es ſchuldig ſei, auch die Landluft zu Herſtellung ſeiner immer noch nicht wiedergekehrten Kräfte anzuwenden.

Er bat um Urlaub und erhielt ihn. — Vom Wagen blickte er nach ſeinen Freund zurück. Ich ſchwanke nicht, rief er lachend.

Dreizehntes Kapitel.

Oheim und Neffe.

Welche Sprache zwiſchen den Major und unſern Freund geführt ward, läſſt ſich denken. Dort hieß es: Wenn ſie reich ſein wollen, ſind ſie auch nicht arm. Denn Feldheim gehört nach meinem Tode ihnen, und ſie können es dem Vermögen der Baronin entgegenſtellen. Wollen ſie aus Eigenſinn arm bleiben, empfangen ſie auch, wenn ich geſtorben bin, nichts.

Digitized by Google

Das Gefühl wußte wenig dagegen aufzubringen, und — es war auch immer noch durch die Folgen jenes heftigen Fiebers abgeſpannt. Außerdem, wenn nemlich jene Krankheit ſich nicht eingeſtellt hätte, glauben wir annehmen zu dürfen, Helm würde ſich, nach jenem letzten Briefe der Geliebten, eine Kugel durch den Kopf gejagt haben. Es war ein Gedanke, der bei den Preſſungen mancher Leiden ihm häufig aufgeſtiegen war. Auch betrachtete er den Selbſtmord gern, von ſeiner verführeriſchen idealen Seite.

Nun aber hat es der Leſer immer noch mit dem kraftgelähmten Helm zu thun. Zwar bekam der nach dem Fieber abgemagerte Körper allmählig ſeine Ründung wieder, aber noch nicht das Herz ſeinen alten Aufſchwung. Wer das unwahrſcheinlich findet, kennt die menſchliche Natur nicht.

Es gab nun geſellſchaftliche Veranſtaltungen, in welchen Helm und die Baronin ſich näherten. Letztre konnte man nicht mehr ſchön nennen (was ſie einſt wirklich geweſen war) aber immer noch intereſſant. Ein artiger Wuchs, eine feine Miene, ein belebtes Augen-

ſpiel, in welchem etwas auf Gutmüthigkeit, etwas auf Geiſt der Intrigue deutete. Sie zeigte frohe Launen, oft Witz, ſie ſprach viele richtige Bemerkungen über das gemeine Leben aus. Einige Eitelkeit, einige Prunkſucht, die an ihr ſichtbar wurden, entſtellten ſie keineswegs, man fühlte ſich vielmehr geneigt, das mit ihrer Erziehung und den Umſtänden unter welchen ſie gelebt hatte, hinreichend zu entſchuldigen.

Helm empfand keine Liebe, doch auch keine Abneigung. Daß er vermuthen durfte, ſie habe eine Leidenſchaft für ihn gefaßt, konnte ihn, aus einem ſehr natürlichen Grunde, nicht mit Zorn erfüllen.

Schon lachte er über ihre ſcherzhaften Einfälle, ließ bald darauf ihrem Verſtande Gerechtigkeit widerfahren, gefiel ſich auch in der feinen, artigen, kleinlichen Form des geſellſchaftlichen Lebens, wo von keinen hohen Gefühlen die Rede iſt, aber von ſogenanntem Amüſement.

So ging es während einiger Wochen fort. Die Perpendikuläre des Gemüths (mit dem Philoſophen Jean Louis zu reden) ſenkte ſich

Digitized by Google

unter einen immer größeren Neigungswinkel zur Horizontalität, die Begriffe der Gewöhnlichkeit fanden immer mehr Eingang.

Reinwehr feuerte immer mehr an, den Scherz durch Ernſt zu unterſtützen, und verpfändete ſein Wort, ein Billetchen in der Ordnung mit einem Herz- und Handantrag, würde ohne Grauſamkeit erwiedert werden. Noch hatte Karl Ausflüchte geſucht, aber bei einem Morgenſpaziergang durch den Wald, war der Alte eben mit ſeinen Anmahnungen durchgedrungen. Karl hatte eingewilligt, nur noch um einige Tage Aufſchub gebeten. Dabei hatte er erklärt, wenn er heirathe, gedenke er auch den Abſchied zu fordern, da ſein ſchlechtes Glück im Soldatenſtande nur zu entſchieden ſei. Des Majors Antwort hierauf war geweſen: ſo und nicht anders würde die Dame es auch wollen. (Im Grunde war mit dieſer ſchon nähere Abrede gepflogen worden, als es Helm ſelbſt vermuthete. Der Oheim hatte ſeinen Vetter blöde und verſchämt angegeben, eine den Weibern eben nicht unwillkommene Schilderung.)

Jetzt erſt iſt der Leſer an dem Punkte wieder angelangt, mit dem das Büchlein anhub.

Digitized by Google

Trift kritiſcher Tadel dieſe Manier, ſo muß es der Autor ſchon über ſich ergehn laſſen, giebts doch eine bewährte Trutzwaffe gegen den kunſtrichterlichen Angriff, — Geduld. Daß es etwas lange währte, bis der Zirkel ſich wieder ſchloß, räumt er ſelbſt ein.

Genug der Leſer wird, muß ſchon die Güte haben, ſich zu entſinnen, wie der Amtsrath und der Prediger von ihrer Reiſe nach Berlin heimgekehrt ſind, und man über das dortige Neue mancherlei Unterhaltung pflegt. Wie Helm den letzteren an die Hand nimmt, auf die Seite zieht, und frägt: Haben ſie ſie geſehn?

Denn da Helm zu *** anlangte, fand er den Prediger nicht, ſondern hörte, er ſei mit ſeinem ehemaligen Vormund nach der Hauptſtadt. Wir müſſen dabei nachholen, daß er ſogleich an jenen ſchrieb (die Adreſſe der Wohnung erfuhr er von ſeiner Gattin) und ihm dringend aufgab, ſich nach Joſephen zu erkundigen. Ob die Heirath bereits vollzogen ſei? Wie ſie mit dem Grafen lebe u. ſ. w. In *** hatte er darüber keine Erkundigungen einziehn können, denn Frau von

Well

Well ſtand dort mit Niemand mehr in Brief-wechſel, das Jahrgeld vom Hauptmann wurde durch Aſſignationen übermacht.

„Haben ſie ſie geſehn?“

Der Prediger war ſehr verlegen. Er ſchlug die Augen nieder, ſtockte und ſchwieg.

Amtsrath Stern, welcher beobachtet hatte was vorging, kam nach, trat zu den beiden, und hub an: Ich wette ſie fragen nach der Gräfin R — i. Wir trafen ſie nicht mehr in Berlin. Sie iſt ihrem Gemahl nach ſeinen Gütern gefolgt.

Helm taumelte leichenblas zurück.

Der Amtsrath rief: Aber ich berichte ihnen ja nichts neues. Sie durften vermuthen —

Helm fiel ein: Allerdings, allerdings, ich wünſchte aber nur dieſe Beſtätigung noch! Nun will ich morgen den galanten Bewerber machen. Mit dem Jawort, ſchreibe ich um meinen Abſchied. O ich will ein Landjunker ſein, wie ihn der gute Ton nur fordern kann. Bald Füchſe hetzen, wie jener Weſtern, bald Triſet ſpielen, wie ein invalider Kammerherr.

Er fing allerhand närriſches Zeug an,

riß ſich von den beiden los, lief im Garten umher, dann wieder nach dem Pavillon wo man geſpeiſt hatte, und wo noch volle Wein⸗flaſchen ſtanden, ſtürzte ein Glas nach dem an⸗dern hinunter, kurz betrug ſich wie ein Menſch um den man beſorgt ſein muß.

Der Prediger ſprach zum Amtsrath: Gott das geht zu weit. Ich kann dieſe Rolle nicht übernehmen. —

Amtsrath. So bleiben ſie davon weg, und laſſen mich allein handeln. Das Ziel iſt zu wohlthätig, als daß man bei der Mittel Wahl nicht manches überſehen dürfte.

Er ging nun dem jungen Offizier nach, und wandte alles an, ihn zu beruhigen. Auch die Gattin des Predigers erſchien: ſein ſie ein Mann, lieber guter Herr von Helm! rief ſie aus. — Helm tobte und lachte, verſchwand aber bald, und begab ſich auf ſein Zimmer.

Dieſe Rückkehr eines erſchütternden Ge⸗fühls warf ihn am folgenden Tage nieder. Ein neuer Fieberanfall ſchien zu drohn. Doch kam er nicht zum wirklichen Ausbruch. Alles drang mit Gründen ein, bereitete Zerſtreuung. Em⸗pfindlich war der Spott, welcher ſich einmiſch⸗

Digitized by Google

te. Helm mußte ſich Gewalt anthun. Mit der moraliſchen Gewalt erhob ſich auch der Körper wieder.

Er fand keine Ruhe in dem Kreis, bis er ſelbſt über ſeinen Rückfall von Sentimentalität (wie der Amtsrath ſich ausdrückte) lachte. Dann war er aber auch ganz ſo, wie die Herren es verlangen konnten.

Auf Morgen war ein Beſuch bei der Baronin abgeredet. Helm verſprach ſich comme il faut zu betragen, und beim Abſchiede ein Billet zurückzulaſſen, auch comme il faut. Man war ſehr zufrieden.

Den Abend dieſes Tages kam der Bote welcher von der nächſten Poſtſtation die Zeitungen und Briefe abzuhohlen pflegte. Er brachte auch einen an Helm mit. Dieſer las, und entfernte ſich.

In den Zeitungen, welche die Herren durchließen, ohne auf Karl Acht zu haben, fanden ſich bedenkliche Artikel. Der Major ſchüttelte den Kopf. Ei, ei, rief er, nur jetzt nicht Krieg. Hat man bei günſtiger Gelegenheit nicht zuſchlagen wollen, und —

Nun, fiel der Prediger ein, vermuthlich

gleicht der diplomatiſche Weg noch alles aus.

Der Amtsrath war entgegengeſetzter Meinung.

Es wurde noch einige Kannengießerei gepflogen, dann vermißte man Helm. Er hat ſich wohl zeitig niedergelegt, rief der Major, um Morgen friſch bei der Hand zu ſein. Alles ging darauf zur Ruhe.

Am andern Morgen um Fünf Uhr hielt der Wagen abgeredeter maaßen vor der Thür. Reinwehr war ſchon gekleidet, hatte die große Jagdpfeife angezündet, nahm Degen und Handſchuh, und rief: Jäger, allons hinauf zum Lieutenant! Er mögte doch kommen, wir wollen einſteigen.

Der Jäger kehrte bald zurück. Der Herr Lieutenant ſind nicht da.

Major. Ei nun wo ſteckt er denn? Etwa im Garten? Sucht!

Jäger. Das Frühſtück ſteht noch auf dem Tiſch, wie es ganz früh hinaufgetragen wurde. Den Koffer ſeh ich nicht. Im Bette hat, dem Anſcheine nach, niemand gelegen.

Major. Ei was Teufel, heißt denn das?

Digitized by Google

Er lief hinauf. Das Zimmer war leer. Getümmel der Befremdung im ganzen Hauſe. Der Amtsrath, eben aufgeſtanden, kam herzu. Man ſchickte zum Prediger, der auch bald in Morgenkleidern nach dem Edelhofe kam. Niemand wußte was er denken ſollte.

Nach einer Stunde ward das Räthſel gelöſet.

Ein Bauer brachte folgendes Billet:

Theurer Oheim!

Eben erhalte ich den Befehl, zum Regimente zu eilen, da die Armee ins Feld rücken ſoll. Es verſteht ſich, daß nunmehr nicht weiter vom Abſchiede die Rede ſein kann. Der Plan Ihrer Güte, darf auch nicht im Hintergrunde bleiben. Ich bin froh, daß es damit noch nicht weiter gedieh. So gehöre ich mir ſelbſt an. Da ich Einwendungen über den Punkt fürchtete, ſo habe ich mich in der Stille entfernt, und mich durch den Ueberbringer bei Nacht zur nächſten Station ſchaffen laſſen. Leben Sie wohl!

Helm.

Digitized by Google

Reinwehr ſtand wie verſteinert da. Er konnte nicht umhin es höchſt zu billigen, daß ſein Neffe dem Kriege freudig beiwohnen wollte. Anders ging es auch gar nicht an. Nur war er unzufrieden, daß deshalb das Verhältniß mit der Baronin, wie abgebrochen ſollte angeſehen ſein. Zu einem Beſuche hätte Helm doch noch Zeit, rief er aus. Ehe die Beurlaubten ſich alle in der Garniſon einfinden, wäre er längſt da geweſen. Bei dem Beſuche hätte ſich entſcheiden können, was ich ſo lange wünſche. Er wäre vielleicht als verlobter Bräutigam ins Feld gezogen. Vielleicht kömmt es wieder zu keinen Ernſt. Vielleicht währt der Krieg nicht lange. O über die jugendlichen Hitzköpfe! Ich beſorge dies Betragen wirft bei der Dame alles nm. —

Er hatte Recht. Die Baronin war unverſöhnlich, und bald hörte man von einem jungen Landkavalier der Gegend, der ſich mit gekröntem Erfolg um ihre Hand bewarb.

Digitized by Google

Vierzehntes Kapitel.

Feldzug 1806.

Mit den Tönen des Generalmarſches, der bei anbrechender Morgendämmerung durch die Straßen wirbelte, wachte Karls Heroismus, in aller alten Herrlichkeit wieder auf. Thaten glühte ſein begeiſtertes Gemüth entgegen. Keine Spur jener entnervenden Krankheit war noch in ſeinen Kräften fühlbar.

Es hatte noch einige Beförderungen gegeben, dadurch bekam er zwei Premierlieutenants hinter ſich, und den Befehl über eine Staabskompagnie. Er fragte die Soldaten, ob ſie in der Schlacht ihm willig folgen würden? Ein muntrer Zuruf war die allgemeine Antwort.

Das Heer zog nach Sachſen, und ſtellte ſich nördlich vom Thüringerwalde in mehreren Korps auf. Man durfte diesmal dem Ernſt entgegen ſehn, obwohl, wie in ſolchen Fällen immer, die Gerüchte widerſprechend waren, und ſogar auf die friedliche Beilegung des Streites gewettet ward.

Pracht, Stolz, Ueberzeugung, Jubel, alles

Digitized by Google

das iſt kaum in höherem Grade denkbar, wie man es bei dem preußiſchen jungen Adel antraf. Dieſer Adel war ehedem, bis auf wenige Ausnahmen, in beſchränkten Vermögensumſtänden, und gezwungen, auf den väterlichen Hufen einfach zu leben. Seit etwa dreißig Jahren aber, waren die Landgüter, durch Begünſtigungen des Hofes, Kreditſyſteme, und Getraidehandel ins Ausland, dreifach im Werthe geſtiegen. Schacher mancherlei Art, kam in Gang. Die Söhne dieſer nach und nach reich Gewordnen dienten vorzüglich bei der Reuterei. Sie verzehrten als Kornet oder Lieutenant in der Regel mehr, wie zehn franzöſiſche oder öſterreichſche Hauptleute. Gewöhnlich koſtete ihre Equipirung über tauſend Thaler. Sie ritten Pferde zu sechzig, achtzig, hundert Friedrichsdor. Die Offiziere der Infanterie, meiſtens aus unbegüterten Geſchlechtern, konnten jene freilich im Luxus nicht erreichen, und wurden deshalb auch ein wenig du haut en bas behandelt, doch thaten ſie mit Hülfe der Anleihen was möglich war, und mindeſtens nahmen die Vermögenden, wie die Adjudanten bei den Generalen, den Kavallerieton an.

Digitized by Google

Wenn nun dieſe groſzentheils ſchöne, geſellſchaftlich gebildete Jünglinge, aus den Kantonnirungen in der nächſten Stadt zuſammen kamen, und beim mouſſirenden Champagner über den Feind ſpöttelten, ſo fielen unſerm Karl oft unwillkührlich die ſchimmernden Parther ein, doch unterſagte er ſich den Vergleich, und ſuchte zu glauben: all den heroiſchen Stolz wird die That rechtfertigen!

Angelegentlich ſtrebte er den Operationsplan zu erfahren. Er wandte ſich an Männer von denen ſich Auskunft erwarten ließ.

Was er hörte, befriedigte den denkenden Kopf freilich auf keine Weiſe.

Er konnte nichts Klares in dem objektiven Zweck erblicken, das Schwankende in den Maasregeln ließ auf Uneinigkeit, und verwirrte Anſicht der Dinge, bei den oberen Rathpflegern, ſchließen. Unbegreiflich fand Helm die einleuchtenden Hauptfehler, das Zaudern vor den fränkiſchen Päſſen, die Vernachläßigung des linken Flügels, des Rückens, der Elbe. Mehr als einmal nahm er die Feder in die Hand, um Vorſtellungen aufzuſetzen; der ſchlechte Fort-

Digitized by Google

gang früherer Entſchlüſſe der Art, hielt ihn nur zurück.

Da aber die Nachricht vom Tode des Prinzen Louis Ferdinand einlief, und von der ganz unerwarteten Wendung, die der Anfang der Kriegsauftritte nahm, da urtheilte er, zufolge der bekannten ſtrategiſchen Methode des Feindes, die preuſſiſche Armee würde ohnfehlbar in eine gefährliche Lage gerathen. *) doch dach-

---

*) Ich kann mich nicht entbrechen, hier etwas anzuführen, das ein Kameraliſt geſagt hat. Man nenne mir viele Soldaten in deren Verſtande eine beſſere Idee aufgekeimt wäre. Aber ſchon lange wurde das Militär durch den Civilſtand an Kenntniß der Kriegskunſt beſchämt. Dies iſt ſchlimm genug, aber leider wahr. In einem Buche, deſſen leichtfertige Sprache und Perſönlichkeiten übrigens nicht zu vertheidigen ſind, ſteht das merkwürdige Fragement. S. Vertraute Briefe über die inneren Verhältniſſe u. ſ. w.
„Dadurch, daß Napoleon das rechte Saalufer am 13ten bis Naumburg und die Defileen bei Köſen beſetzt hatte, war die preußiſche Armee ſchon von der Elbe abgeſchnitten, und ohne Kanonenſchuß geſchlagen. Sie ſollte auf gar keine

te er an den Ausſpruch Grimoards: Schlach-
ten geben und nehmen Kronen; die Hoffnung
die nächſte werde ohnfehlbar gewonnen wer-
den, und alle theoretiſchen Fehler gut machen,
lebte ſeinem Patriotismus dennoch wieder auf.

Schlacht ſich mehr einlaſſen, ſondern ſchon
von dieſem Tage über die Unſtruth theils nach
Magdeburg ſich zurückziehen, theils ihren Weg
nach Heſſen nehmen, den Churfürſten zwingen,
Theil am Kriege zu nehmen; auf Frankfurt los-
gehen, um hier eine Diverſiou zu machen, wo-
durch die linke Flanke der Franzoſen umgangen
worden wäre; das verſtärkte Lecockſche Corps
mußte gegen Düſſeldorf vorrücken.

Das Eugenſche Corps mußte hinter der El-
be poſtirt und durch alle Depots, die zu haben
waren, verſtärkt werden.

Die oſtpreußiſchen Truppen mußten an die
Oder vorrücken und ſich bei Cüſtrin concentriren.
Die Armee bei Magdeburg mußte unter den Ka-
nonen der Feſtung ſich mit Munition feſtſetzen,
und vom Lande hinter ſich mit Brod durch Re-
quiſition verſehen, und beſonders deshalb Meck-
lenburg und Braunſchweig herangezogen werden.
Die heſſiſche Armee konnte dort auch Munition
erhalten.

Digitized by Google

Der Tag vor der furchtbaren Doppelſchlacht bei Jena und Auerſtädt, brachten Huſaren mehrere franzöſiſche Gefangene. Es waren junge Leute, von kleiner Leibesgeſtalt, hatten ihre grauen Ueberröcke umgeworfen. Sie

---

Wollte man ſchlechterdings bei Weimar ſchlagen, ſo mußte die ganze Armee Poſition auf dem Eckartsberge, im unglücklichen Fall aber obigen Rückzug nehmen, im glücklichen ihren Marſch an die Elbe forciren; denn weiter war nichts zu erreichen, nachdem die Franzoſen das linke Saalufer beſetzt hatten. Vor allen Dingen hätte man aber einen Pfuhl dem Eugenſchen Corps entgegenſchicken und dem Herzog befehlen laſſen ſollen, dieſem zu folgen, der dann Tag und Nacht marſchirt, und am 14ten dem Feinde bei Naumburg in den Rücken gekommen wäre.

Was geſchah dagegen? Nimm die Charte zur Hand: Am 14ten Oktober ſtand das Corps des Herzogs von Weimar bei Arnſtadt, Rüchel bei Weimar, Hohenloh zwiſchen der Jenaer Schenke und vierzehn Heiligen, die Hauptarmee bei Auerſtädt, das Würtembergſche Corps bei Halle; die Franzoſen waren im Beſitz des rechten und eines Theils des linken Saalufers

ſtellten ſich gegen die preuſſiſchen Grenadiere, die alles ſpiegelblank putzen mußten, gar unanſehnlich dar. Die Offiziere von Helms Regiment ſpöttelten nicht wenig, da die lachenden Huſaren ſie die Linie herunter führten. Ein General von großem Ruf ſchrie: hol mich der Teufel, durch drei Treffen ſolcher Jungens geh ich mit dem Bajonnet!

Dieſe Sicherheit entzückte unſern Freund. Er ſchöpfte um ſo mehr die freudigſten Hoff-

---

und der Schluchten, die auf die Höhe über Dornburg, die Schenke und Kötſchau, führen.

War das eine in Maſſe aufmarſchirte Armee, wie der Herzog ſie aufgeſtellt wiſſen wollte? Nein, es war ein verwirrter, ohne Zweck und Plan aufmarſchirter Haufen, deren Generale keine Ordres, deren Soldaten kein Brod, keine Fourage, kein Pulver hatten; deren oberſter Feldherr nicht wußte, ob er ſchliefe oder wachte.

Es war wohl eine Idee in dem Herzog, über die Unſtruth zu gehn und die Schlacht zu vermeiden, die Franzoſen ließen es aber nicht dahin kommen; ſie griffen zwey Corps an, und ſchlugen ſie, ehe ſie eine Diſpoſition gemacht, noch weniger ausgeführt hatten.

nungen, als ſehr angenehme Gerüchte umher lieſen. Die Unglücksfälle welche der Graf Tauenzien und der Prinz Louis erlitten hatten, ſchrieb man dort auf Rechnung der Uebermacht, hier auf ungeregelte Hitze, ſetzte aber hinzu, dafür ſei nun auch das Korps des Marſchall Soult eingeſchloſſen, und der Prinz Mürat für ſeine Perſon gefangen. Aus Mangel an guten Spionen, und der unvollkommenen Rekognoſcirungen halber, waren überhaupt alle Nachrichten über den Feind grundfalſch.

Wir werden, um allen Nachforſchungen zu begegnen, den Platz, wo Helms Regiment ſtand, nicht melden. Nur das was ihm in der angewiesnen Stellung ſelbſt widerfuhr, ſei erzählt.

Am dreizehnten marſchirte man bis zum Abend. Die Bewegung war rückwärts, (eine Folge der auf der linken Seite hereinbrechenden feindlichen) und der Umſtand erſchien eben nicht günſtig. Doch vermutheten, und verbreiteten die Offiziere, man wolle den Feind vorlocken, dann ihn aber wie einſt bei Roßbach bezahlen. Das richtete die gemeinen Soldaten, welche überhaupt den beßten Willen

Digitized by Google

zeigten, auf. Noch war alles voll Glauben: wir können nicht geſchlagen werden!

Die Nacht brach herein. Sie wurde unter dem Gewehre zugebracht. Die höheren Offiziere ordneten hier und dort an. Reuterei war in Bewegung. Kanonen wurden in verſchiednen Richtungen vorüber gefahren. Tauſend Wachtfeuer brannten. Alles das war geeignet, hochherzige Gefühle zu nähren.

Nur wenig Soldaten nickten auf dem Erdboden ein. Einige ſchmauchten ihre Pfeife ſtill hin, andre unterhielten ſich über die Schlacht, die Morgen unfehlbar erwartet wurde, andre ſangen, die Luſtigmacher boten ihren derben Witz auf. Die Franzoſen wollen wir ſchon in Trapp ſetzen, hieß es. Bisweilen unterbrach ein Kerl, der etwa in der öſterreichſchen Armee gedient, und den letztern Feldzügen derſelben beigewohnt hatte, den Sanguinismus, und erinnerte wohl: Nehmts euch halt in Acht, die Franzoſen ſind Schw — thskerls! Aber da wurde einem ſolchen, wie billig das Maul verboten, ihm erwiedert: ihr habt es nur nicht verſtanden, Roßbach, Pirmaſens, Kaiſerslautern u. ſ. w. u. ſ. w.

Digitized by Google

Das war alles ganz vortreflich, leider aber gehörte zu den vielen groben Verſehen, welche in dieſen Tagen vorfielen, auch das, nicht um Lebensmittel beſorgt geweſen zu ſein. So litt der Soldat drückenden Mangel, was die gute Stimmung wieder nicht unterſtützen konnte.

Helm beſchäftigte ſich mit den Soldaten der Kompagnie, und mit ſich ſelbſt. An jene wandte er ſich mit einfacher ermuthigender Rede. Ihr dürft nur ſiegen wollen, ſprach er, und ihr ſiegt gewiß. Das Getümmel mag ſo verwirrt werden, als es wolle, immer merkt auf den Befehl, denn ohne Ordnung kann nichts gelingen. Keiner unterſtehe ſich Feuer zu geben, ehe es geboten wird. Dann aber ziele jeder genau, wenn er ſehen kann; iſt aber der Pulverdampf zu dick, ſo nehmt eine bedächtige Richtung auf halbe Mannslänge. Erwägt, daß der niedergeſtreckte Feind, euch nicht mehr verletzen kann. Einige Bataillonsſalven in der Nähe, müſſen, wenn alles gut anlegt, die feindliche Linie gegenüber meiſtens niederſtrecken. Und wer auch noch nicht getroffen wurde, wird er vor einem Feuer ſtehen bleiben, das

ſeine

ſeine Kameraden in den Staub legte? Ihr genießt den Vortheil ſchneller zu laden, als der Feind, ſchießt dazu gut, und er muß nothwendig die meiſten Todten zählen. Wird zum Handgemenge kommandirt, dann dringt raſch ein! Eure Körperkraft iſt überlegen, eure Gewehre ſind ſchwerer, da beſteht kein Zweifel mehr, daß ihr überwinden müßt. Leicht ſchlagt ihr ſolche kleine Flinte weg, und bohrt ihrem Träger das Bajonnet in die Bruſt. Auch ein Kolbenſchlag wirft ſeinen Mann zu Boden. In der Bataille gilt der Scherz nicht. Schont den Gefangnen und Verwundeten, aber was im Kampfe mit dem Gewehr in der Hand euch gegenüber ſteht, das ſtreckt hin! Jeder müſſe wenigſtens einen Feind erlegt haben. Wo möglich mehrere. Daß ihr tapfere Männer ſeid, weiß ich, ihr liebt euern guten König, und des Vaterlandes Ehre. Eine Wunde iſt Ruhm, der Tod hier, der ſchönſte, welchen ihr ſterben könnt. Die Religion überzeugt uns, daß die Pflicht drüben belohnt wird. Ich fürchte nicht, daß einer unter euch ſeine Ehre vergeſſen könnte. Wiche aber wider Vermuthen ein feiger Schelm zurück, ſtoß ich ihm ſogleich den De-

Digitized by Google

gen durch den Leib, doch hat ein jeder das Recht mich zu morden, wie ich nur einen Moment meine Pflichten verſäume. —

Mit ſich ſelbſt war er bald fertig. Er fühlte zwar, daß unendlich viel Poeſie aus ſeinem Gemüth gewichen ſei, da Joſephe nicht mehr für ihn lebte, doch der Zauber in den Namen Vaterland und Ehre, ſprach dennoch allmächtig darin an. Die Prüfung, dem Tode ins Antlitz zu ſchauen, wohl zu beſtehn, dafür war er nicht im mindeſten beſorgt, ja es beugte ihn gewiſſermaaßen, daß nicht mehr Verdienſt dabei ſei, indem ihm das Leben ja wenig Freuden barg. Ernſter mahnte er ſich an Geiſtesgegenwart.

Gegen Morgen erhob ſich ein dicker Nebel. Helms Regiment ſetzte ſich in Marſch. Hie und da hörte man Schießen. Es klang ziemlich furchtbar, da ſich nicht unterſcheiden ließ, woher es kam. Als daher die Linie des Korps ſich ordnete, waren die Generale in ziemlicher Verlegenheit, und ſandten die Adjudanten umher, welche ſich im Nebel ſchwer zurecht fanden.

Der Feind war näher, wie jedermann es

glaubte. Die Kanonade begann. Die tödtlichen Bälle ſauſten durch die Luft, ſtäubten ins Erdreich. Der Nebel verzog ſich nach und nach, und die Blicke wurden freier.

Die Szene ward ernſthaft. Auf jedem Geſichte ließ ſich der Gedanke leſen, daß das Manövriren hier ganz etwas anderes ſei, wie auf den Gefilden von Templow, Pitzpuhl, Schalkau oder Graudenz. Helm blickte umher. Er erſchrack vor der weißen Farbe die jedes Antlitz trug, Folge der Ueberwachung, und ſehr natürlicher Gefühle. Die Furcht auch ſo blaß zu ſein, peinigte ihn, und in dieſer Furcht lagen Muth und Ehre.

Ein neues Schauſpiel wirkte übel auf die Gemeinen ein. Von der Reuterei nemlich, welche den Aufmarſch deckte, ward ein Theil unvermuthet angegriffen, und gerieth in Unordnung. Der Feind ſetzte ihr hitzig zu. Das Geſchrei, welches die franzöſiſchen Chaſſeurs beim Angriff zu erheben gewohnt ſind, das knakkernde Piſtolenfeuer, das Klirren der Schwerdter, das Getümmel der ſchnaubenden Roſſe, die zum Himmel empor wogende Staubſäule — alles das zog Ohr und Auge an, füllte den

Neuling mit glühender Theilnahme, ſpannte die höchſte Erwartung. Aber ach! die Staubſäule wälzte ſich rückwärts. Kaum traute jeder ſeinen Blicken. Wie hatte man auf die preußiſche Reuterei gezählt! Mit Schaudern ſah man dieſe Flucht!

Helm faßte ſich, und rief der Kompagnie zu: Es ward ſo befohlen, um den Feind anzulocken! Der Kommandeur des Battaillons hörte dieſe Worte, und wiederholte ſie dem Battaillon.

Mehrere Kanonkugeln ſchlugen ein. Der Eindruck war um ſo übler da die Linie eben ſtand. Dicht bei unſerm Freunde wurde einem Kerl das Bein weggeriſſen. Da lag er mit dem gräßlichen Stumpf. Ein Geſchrei des Entſetzens bei den Nebenleuten. Einen andern packte der Tod jähling. Durch die Mitte der Bruſt bahnte er ſich den Weg. Da der Leichnam mit den Waffen hinſtürzte, ſprang das Blut umher, Helms Uniform ward damit beſudelt, einige heiße Tropfen kamen ſelbſt auf ſeine Wange. Bei den andern Kompagnien ging es eben ſo ſcharf zu. Das Gerücht lief von der Mitte: es iſt ſchon ein Offizier todt! Der

Lieutenant N. N. Man rief nach Chirurgen für die Verwundeten. Keiner war da. Bringt doch die bleſſirten Kameraden zurück! ſchrieen manche. Dazu fanden ſich viele bereit, und verließen die Glieder. Wenig fehlte, daß dieſer Vorwand Unordnung, ja eine volle Auflöſung des Battaillons bewirkt hätte. Denn die Aufmerkſamkeit nach Befehl, ward immer fürchterlich zerſtreut. Bald gab es wieder einen Todten; bald durchſchnitt das Geſchrei eines Verſtümmelten die Luft, vom Wimmern des Mitleids begleitet; bald gerieth eine Kugel in die Gewehre, und ſchleuderte das zerbrochne Eiſen umher; bald fuhren mehrere Rotten auseinander, weil ſie aus der vor ihnen aufſprühenden Erde, auf einen neuen Ankömmling der Parze ſchloſſen.

Wohl müſſen es ſehr kampfverſuchte, mit der Todesgefahr vertraute Soldaten ſein, welche die Probe beſtehn, eine Kanonade müßig auszudauern. Wie viel leichter wird die Bruſt, wenn es vorwärts geht, die Getroffenen zurückbleiben, gebotne Thätigkeit die Aufmerkſamkeit an einen Gegenſtand feſſelt, und mit der Siegeshoffnung

auch das baldige Vorübergehn des Schreckens freundlich winkt.

Noch ein Umſtand brachte Beſtürzung und Verwirrung. Es fiel nemlich ein Soldat mit dem Ausruf: ach meine Frau! meine fünf Kinder! Er traf alle Beweibten, und man empfand, wie übel es ſei, deren viele zu zählen. Zwar hat ſie in der Zeitſchrift Mars ein Schriftſteller hochherzig vertheidigen wollen, und geſagt: die Spartaner bei Thermopilä waren alle verheirathet. Dachte er ſich aber aber auch den Zuſtand einer lazedämoniſchen Wittwe, und den einer preuſſiſchen?

Helm konnte mit aller Wiſſenſchaft hier nichts anfangen. Auch ſtand er nur unter den Maſchinen als Maſchine da. Doch ſein Gemüth trug ihn höher, ließ ihn eher Faſſung gewinnen, als die übrigen, und mindeſtens theoretiſche Menſchenkunde anwenden. Er ſprang an den Major des Battaillons, der ein braver Kerl war, aber ſich nicht zu helfen wußte, und rief: Herr Obriſtwachtmeiſter, ich bitte um alles in der Welt! beſchäftigen ſie die Leute, Nehmen ſie die Flügemänner etwas vor und rich-

Digitized by Google

ten auf und nieder! Gehn ſie mit Schärfe zu Werk!

Der Mann welcher bisher ſich mit einzelnen, freundlichen Erinnerungen abgegeben hatte, die nichts taugten, da ſie Verlegenheit ankündigten, fand den Rath gut, flog das Bataillon hinauf, und fuhr mit kräftigen Flüchen darein. „Aber ins drei Teufels Namen ſtille! Meine Herren, ſtoßen ſie den nieder, der nur ein Maul aufthut! Faßts Gewehr an! Richtet euch!“

Die Kraftſprache half. Andre Offiziere donnerten ſie nach, Korporale eiferten, die Gemeinen hielten ihren Platz.

Bald kam der Befehl zu avanziren. Alles war froh, hatte längſt darauf gehofft. Man kam gegen ein Gebüſch. Hier lagen Tirailleurs. Ihre wohlgezielten Schüſſe trafen häufig. Der Major verlor ſein Pferd. Während er ein anderes beſtieg, fingen die Leute an zu ſtocken, und ſchoſſen gegen den Befehl. Es war unmöglich ein Komandowort zu vernehmer. Indeſſen jagte der wackre Mann hinter der Fronte (vorne wäre er durch die eignen Leute erſchoſſen worden) auf und nieder, und

trieb vorwärts. Das Bataillon warf die Tirailleurs zurück, wiewohl es großen Verluſt erlitt. Man traf auf dem Wege viele Todte und Bleſſirte, ein Beweis daß die preuſſiſche Artillerie ſehr wirkſam geweſen war.

Jenſeit des Buſches ging der Pulverdampf ein wenig vorüber, und man ſah eine Linie Infanterie, mit vieler Reuterei unterſtützt. Die Tirailleurs warfen ſich auf dieſe zurück. Helm der mit dem Major ſprach, ſagte: dieſe Linie iſt unfehlbar ſo weit ſchon vor uns gewichen. Von ihr ging das Kanonenfeuer aus. Die Tirailleurs deckten den Rückzug. Werfen wir ſie von der Höhe, iſt der Sieg unſer.

Der Brigadier kam geſprengt. Das unordentliche Schießen der Soldaten hatte nachgelaſſen. Er unterſagte es ernſtlich, und rief: das Gewehr gefällt! Marſch, Marſch!

Helm war entzückt über das wilde Feuer welches ſich in die Gemüther ergoß. Im regelloſen Sturmſchritt, mehr laufend als gehend, drangen die ſchon ziemlich dünn gewordnen Glieder vor. Man gerieht nun gleich ins Kartätſchenfeuer, welches mörderiſch wüthete,

Digitized by Google

doch der Lebenden Eifer achtete nichts mehr. Abermals dicker Rauch, betäubender Kanonen- und Flintendonner.

Helm ſpornend, laufend, möglichſt Ordnung gebietend, wollte den rechten Arm aufheben, den Leuten die freilich nichts hören konnten, zu deuten, daß ſie ſich nach dem Richtungsbataillon der Brigade hielten, da ihm links eine große Lücke erſchien. Der Arm gehorchte nicht mehr, und ſein Degen lag am Boden. Er merkte die Urſache, bekümmerte ſich aber nicht weiter darum, ſondern nahm den Degen mit der andern Hand auf, und ließ den zerſchmetterten Arm nachſchlendern.

Da die Kompagnie, welche Helm befehligte, den linken Flügel des Battaillons hatte, ſo war es ſeine Pflicht, auf den Zwiſchenraum Acht zu haben, der bis an den rechten des nachbarlichen beſtehn muß, und nicht zu weit nicht zu eng werden darf. Bisher war das Erforderliche gethan worden, doch ſeit dem raſchen Anlauf kam ihm erſt vor, die Lücke ſei zu groß, dann ſahe er gar nichts mehr. Nun aber ging es wieder über Leichen hin, ihm ſchien es, als ob weniger Kugeln einſchlü-

Digitized by Google

gen, und das erzeugte den Glauben, die feindliche Linie ſei abermals gewichen.

Höher entflammten trunkne Heldengefühle ſeine Bruſt, einen Augenblick dachte er wehmüthig: ach daß keine Geliebte mein iſt, der ich vom Wahlplatz mein Entzücken melden könnte! doch ſetzte er hinzu: das Vaterland iſt meine Geliebte!

Noch ging es vorwärts mit einem Drange wie ihn die menſchliche Kraft nur geſtattet. Aber ach! der Rauch ins Helms Nähe ging ein wenig auf, und ein Anblick des Schreckens und Entſetzens ſtellte ſich ihm dar.

Jener Rauch war beſonders durch das Feuer der zwei Battaillonsſtücke neben Helm entſtanden, deren Artilleriſten tapfer voraus geweſen waren, und noch ſogar bei dem Sturmlauf Linie gehalten, und geſchoſſen hatten. Endlich mußten ſie, wie es auch in der Regel war, zurück bleiben. Er ſah nach ihnen hin — und ein Haufe Chaſſeurs hieb die Kanoniere nieder. Mehrere Schwadronen derſelben ſtürzten, den Säbel hoch, vorbei, dem neben an befindlichen Bataillon nach, welches weit davon auf wilder Flucht begriffen war. Es hatte

bei der Bajonetattake die Linie verlaſſen. Die Verwirrung hatte ſich auch den folgenden mitgetheilt. Die Franzoſen, gewohnt die koſtbaren Augenblicke zu nützen, verfolgten die Flüchtlinge ſchnell, und das Battaillon wobei ſich Helm befand, war in den Flügel, ja in den Rücken genommen.

Helm faßte in dieſem fürchterlichen Augenblicke Beſonnenheit. Der Major kam eben nach dem Flügel. Wir müſſen ſogleich einen Haken bilden, oder alles iſt verloren, ſchrie ihm Helm ins Ohr, aber um des Himmels Willen keine Verlegenheit gezeigt, ſonſt iſt die allgemeine Flucht nicht mehr aufzuhalten.

Der Major ritt dicht hinter den Leuten hin, und ſchrie: Halt! der Feind iſt hier geworfen, wir müſſen nach einen andern Fleck! Jeder Offizier bringe ſein Ploton in Ordnung!

Das war nun ſehr ſchwer, gelang auch nicht. Doch wurde der Reſt der Leute immer noch ziemlich zuſammen gehalten. Der Major ließ umkehren, antreten. Helm hatte einſtweilen mit ſeiner Kompagnie, die ihm treulich folgte, eine Bewegung zu den nahen Kanonen gemacht, die Chaſſeurs waren ihr gewichen

Digitized by Google

und die Stücke wieder genommen. Mit den Kanonieren welche noch lebten, ſpannten ſich ſeine Soldaten vor, und ſchleppten ſie raſch zurück.

Das Battaillon mußte eilig ſchwenken, ſich an das folgende hängen, das ſich langſam zurücke zog. Man ſuchte dieſes auch in den Haken zu ziehen, um der Kavallerie des Feindes, die darauf loszubrechen drohte, eine deſto größere Fronte entgegen zu ſtellen.

Man wies dieſe Kavallerie zurück, das wollte viel ſagen. Weit mehr aber noch, daß ſogar einige Ordnung beim Marſch erhalten wurde, obgleich ein Ploton längſt ins andre gerieth, und ſchon ſo viele Offiziere und Gemeine fehlten.

Helm ſprach in jedem Augenblick wo es möglich war, mit ſeinem Major, der aus Mangel eigner Ideen, jetzt gerne Rath bei ihm ſchöpfte. Um ſo mehr, da kein anderweitiger Befehl eintraf.

Der Brigadier ließ ſich in einiger Entfernung ſehen. Er rang beim Anblick der Flucht und Verwirrung die Hände, man ſahe, er hatte den Kopf durchaus verloren. Herr Obriſt-

Digitized by Google

Wachtmeiſter ſuchen ſie ihn auf einen Augenblick hieher zu bringen, ſchrie Helm. Der Major flog hin, und brachte den General in der That zu unſerm Freund. Er war ſo konfus, daß er ſelbſt nicht wußte, was er that.

Herr General, rief Helm, jetzt iſts wohl erlaubt, zu rathen. Der Angriff ging bis jetzt vortreflich, nur durch das Fliehen jenes Bataillons ward er unterbrochen. Er kann ſogleich wieder beginnen, wenn die Lücke nur erſt gefüllt iſt. Schicken ſie geſchwind nach Kavallerie, die die verfolgenden Chaſſeurs dort angreift. Hier haben wir ſie bis jetzt zurückgetrieben. Nur aufs ſchnellſte einige friſche Battaillons hieher!

Ja ja, antwortete der General, ſie haben Recht. Er gebot ſeinem eleganten Adjudanten zum General N. N. und General N. N. zu reiten, dort das Nöthige zu requiriren, aber der elegante Adjudant ritt noch eher davon, als er die Weiſungen gehört hatte. Gott weiß wohin er irrte, denn er kam weder zurück, noch geſchah etwas von dem, was man ſo ſehnlich wünſchte. (Er hatte noch vor kurzer Zeit auf einem Ball zum Bewundern der Damen ge-

tanzt, war auch ſonſt ein ſehr lieber Junge, nur in der Battaille taugte er nicht.)

Der Haken hielt ſich gegen die erneueten Angriffe der feindlichen Reuterei, noch immer mit Muth und Faſſung, obſchon ſelbſt das Pulver zu gebrechen anfing. Da befahl Helm an Tambouren und Unteroffizieren, den Todten und Bleſſirten, die reichlich umher lagen, die Patronen aus den Taſchen zu nehmen, und ſie den Geſunden auszutheilen. So blieb man doch noch auf dem eingenommenen Platze.

Es nahte aber bald ein Schwarm Tirailleurs, warf ſich auf die Erde, und fing mit wohlgezielten Schüſſen an, das Battaillon zu behageln. Man nahm preuſſiſcher Seits die Schützen gegen ſie vor. Dieſe konnten aber, wie immer, nicht gegen die feindlichen aushalten. Sie ſind in zu geringer Zahl vorhanden, und ihre unzweckmäßige Kleidung iſt ihnen hinderlich. Bald waren ſie alle auf den Boden geſtreckt. Die Franzoſen ſchoſſen nun um ſo wirkſamer. Der Major blieb einer der erſten, da auf ihn beſonders gezielt ward. Leben ſie wohl! rief er Karln vom Pferde ſinkend, zu. Karl ließ das Pferd halten.

Digitized by Google

Der zweite Major, des Geblîebnen Nachfolger, mußte nun den Befehl übernehmen. Es war der nemliche, um welchen Helm einmal im Arreſt geſeſſen hatte. Noch ein junger Mann, außer der Reihe begünſtigt, ein Mann von ſogenanntem Verdienſt.

Dicke Schweistropfen vor der Stirn rief er: Herr Jeſus! wir ſind ja überflügelt, das hilft alles nichts, wir müßen zurück!

Dies unglückliche Wort ſteckte epidemiſch mit Muthloſigkeit an. Es ergriff den Haken, und die folgenden noch ſtehenden Battaillons. In der gräßlichſten Verwirrung lief man davon.

Helm, in wüthender Verzweiflung, warf ſich auf das Pferd jenes Majors, ritt unter die Flüchtlinge, bat, beſchwor, fluchte, ſchmähte, aber nichts ward gehört. Nur erſt an einem buſchigten Hügel gelang es ihm, einen Theil der treuen Kompagnie, und gegen funfzig Mann von verſchiednen Regimentern, die Ohr für ſein Rufen hatten, zu verſammeln. Eine Vertiefung ſchützte den Hügel einigermaaßen gegen Reuterei. Helm ſtellte ſeine Leute in ein Viereck. Seid ihr brave Kerls, rief er, ſo ſchwört mir, daß ihr hier alle ſterben wollt. Denſelben Eid hat

ein franzöſiſches Battaillon in Italien geleiſtet, und gehalten! Sollten es Preuſſen nicht können? Ich wenigſtens, gebe mein Ehrenwort, ich überlebe des Vaterlands Unglück nicht!

Die Kerls wurden begeiſtert und ſchwuren.

Ein Unteroffizier ſagte, Herr Lieutnant, ſie ſehen ich bin ein tüchtiger Kerl, ſonſt blieb ich nicht bei ihnen, aber was ſoll unſer Tod helfen?

Ich hoffe, entgegnete Helm, die Flüchtlinge dort ſollen, wenn ſie zurückblicken auf dies Häuflein, das ſich dem Tode opfert, zu ihrer Pflicht wiederkehren!

Er hatte einem hingeſtreckten Junker die Fahne entriſſen. Haltet ſie hoch hoch empor, fuhr er fort, von einer Hand in die andre, nur mit dem letzten Mann darf ſie ſinken!

Thränen der Rührung rollten über der bärtigen Männer Wangen.

Helm wandte ſich wieder zu dem Unteroffizier. „Sie ſchwuren nicht, deſto beſſer. Ich ſehe daß der Feind in Verfolgung der Maſſe begriffen, uns nicht beachtet. Wir bleiben noch einige Augenblicke. Sagen ſie mir zu, alles

Mög-

Digitized by Google

Mögliche zu thun, um zum Herzog von Braunſchweig durchzukommen, und ihm meine Schreibtafel zu überbringen. Iſt er todt, dem Feldmarſchall Möllendorf. Werfen ſie ſich hier auf dies Pferd! Dort iſt ein Raum von Feinden ledig. Noch iſt meine Abſicht zu erreichen."

Der Unteroffizier leiſtete heilige Verſprechungen, beſtieg das Pferd, und ſprengte davon.

Funfzehntes Kapitel.

Weitrer Verfolg der Geſchichte.

Helm hatte den Tag zuvor, am 13ten Oktober, während einer ruhigen Stunde folgendes in ſeine Schreibtafel aufgezeichnet:

„Noch nie war ich beſorgter, als jetzt, da die große Stunde der Entſcheidung naht. Nur zu lebhaft drängt ſich mir die Ueberzeugung auf, daß wir umgangen, von der Elbe abgeſchnitten, unſer Magazine verloren ſind, wenn wir ſchon mit ſüßen Täuſchungen genährt werden.

Digitized by Google

„Meine Memoiren die bei N. N. N N. und N. N. auch noch in meiner Wohnung zu *** liegen, beurkunden, wie oft ich rieth, ich ward aber nimmer gehört.“

„Noch heute früh, wagte ich es, an einen Mann, dem ich großen Einfluß beimeſſe, zu reiten, und ihm vorzutragen, wie die ohne Zweifel bei Köſen verſchuldete Säumniß, nach meiner Idee, durch eine kühne und raſche Bewegung wieder gut zu machen ſei. Er wies mich mit ſtolzer Härte ab, ja, fragte höchſt beleidigend: ob ich mich fürchte?“

„Ich kann alſo weiter nichts, wie meinen Poſten mit Treue wahren, und das ſoll geſchehn.“

„Wirkt aber die Tapferkeit nicht Wunder wie einſt in Preuſſens Alterthum, finden unſre Generale, die in der Theorie weit zurück, und in der Ausführung ungeübt ſind, nicht niegeahnete Hülfsquellen des Genies im geltenden Augenblick, ſo ſind wir verloren.“

„Ich kann nicht umhin, noch anzugeben was geſchehen muß, wenn der Feind die Schlacht gewinnt. Vorher konnte ich darüber nichts einreichen, wie dürfte ich wohl gewür-

Digitized by Google

digt werden, wenn ich davon nur ſpräche! O Stolz wohnt genug in uns, gebe der Himmel, daß er morgen begründet ſei."

„Geht die Schlacht verloren, ſo ende wenigſtens der Muth, das Selbſtvertrauen nicht. Aber gleich erkenne man die vierzig Jahre lang begangnen Fehler, und trete jedes elende Vorurtheil in den Staub. Dann — übrigens gefaßt, wie Friedrich nach den unglücklichen Tagen von Kollin, Hochkirch, und Kunersdorf — kann ſelbſt die verlorne Schlacht wohlthätig ſein. Denn ſie hat den traurigen Irrthum zerſtört, der bei uns lange geheiligt wurde."

„Dann muß ſogleich, ſo viel es nur thunlich iſt, die beſſere Methode der Franzoſen angenommen werden. Iſt doch das alte auch meiſtens Nachahmung derſelben. Von Folard und Puyſegur haben unſre Väter geſchöpft."

„Um des Himmels Willen kein voller Rückzug nach Magdeburg! Er kann bei der Klugheit unſrer Feinde, nicht anders, wie mißrathen. Das Ungewöhnliche verwirre ſie. Kühn, weſtlich hin eine Stellung genommen, die die franzöſiſche linke Flanke bedroht, wenn ſie gegen

Digitized by Google

die Mark vorrücken wollen. (Eugen muß die Elbe decken, Magdeburg kann ſich lange halten, von Schleſien aus muß auf Dresden operirt werden.) Es wird ohne Zweifel ſo ſchlimm nicht, als wenn man gegen Magdeburg geht. Zur Vertheidigung der Elbe (ſie wird dann immer nur von einem kleinen Korps angegriffen werden) muß aber Schulenburg von Berlin her, alle Hülfsmittel aufbieten die nur in ſeiner Gewalt ſind, und man wird über ihre Menge ſtaunen, ſo wie nur die alltägliche Form weggeworfen iſt.)"

„Wenn ſich der gute vielbetrogene Monarch wieder beim Feinde in Ehrfurcht geſetzt hat, dann vor allen Dingen, prüfe er ſein Kabinet. Was Preuſſens Politik thun muß, liegt ganz nahe. Jeder wahre Preuſſe weiß es, aber freilich giebt es deren gar wenig mehr. Der König ſuche."

„Der preuſſiſche Nationaltakt gieng verloren weil die wahre Ehre ſchwer, leicht aber die ſchimmernde, Achtung fand. Wer das zu erkennen weiß, beſitzt noch den Nationaltakt, ihm vertraue der gute Friedrich Wilhelm, es mag ein Mann von Rang ſein oder nicht, der Rang

Digitized by Google

hat leider lange aufgehört, bei uns den Werth des Menſchen zu bezeichnen.“

„Leiſten die alten Offiziere nicht morgen altrömiſche Tapferkeit, und wägen ſelbſt die großen Fehler des Plans auf, ſo hat das Mißvergnügen über die Günſtlingſchaft ihren Heldenſinn gebrochen.“

„Stellen die Günſtlinge nicht wieder her, was jene verſäumten, ſo zeigen ſie, daß ſie der Gnade ihres Souverains völlig unwürdig waren.“

„Sollten die jungen Offiziers — zum Theil mindeſtens — Beweiſe von Feigheit geben, ſo iſt es ausgemacht, daß Intriguengeiſt, Luxus, und Sittenverderb, alle Kraft der treflichen Einrichtungen Friedrichs zerrütteten.“

„Beſteht die preuſſiſche Phalangenordnung nicht unter allen Umſtänden, ſo wird dadurch der Vorzug der Tirailleurlinien, Kolonnen u. ſ. w. den die Erfahrung in Frankreich längſt belegte, und den unſre nicht beachteten aber ſcharfblickenden und prophetiſchen Schriftſteller viel erwieſen aufs Neue beurkundet.“

„Der Staat nehme dieſe ſinnigen Zeilen als ein Teſtament an. Denn lebend werd ich

nicht in ſeinen Schooß zurück kehren. Geht die Schlacht verloren, ſo ſucht mein Schmerz den Tod, wenn ſie ihn mir nicht gab; gewinnen wir ſie (o wie gern will ich mein Leben dafür hinſchlachten) ſo treffen mich die Spöttereien über Manches, das ich weiſſagte, zu bitter, und ich ſterbe auch freiwillig. Immer iſt mein Tod kein Opfer, da das Leben keinen Werth mehr für mich hat."

„Doch leider wird die Weiſſagung, zu meinem Entſetzen, wohl Recht behalten."

Karl von Helm.

Kaum hatte ſich der Unteroffizier mit der Schreibtafel entfernt, als auch Fußvolk und Reuterei des Feindes, im Nachrücken begriffen, ſich dem kleinen Viereck nahte. Man glaubte, es wären zurückgelaſſene Gefangne hier, und rief ihnen zu, ſich zu einer Reſerve die angezeigt ward, zu begeben. Helm ließ mit Kugeln antworten. Die Verwundrung drüben ſtieg nicht wenig, man redete nach geſunder Vernunft, zeigte auf die Ueberzahl, und ge-

Digitized by Google

bot, augenblicklich die Waffen niederzulegen. Flinten gaben die Antwort. Eine Kompagnie Voltigeurs rückte darauf verächtlich an. Sie ward zurückgetrieben. Jetzt erwachte der Feinde Zorn, von allen Seiten wurde angegriffen, lange hörten die Entfernten das Feuer, lange wehte die preuſſiſche Fahne, endlich aber ſchwieg jenes, und dieſe ſank langſam nieder.

Sechzehntes Kapitel.

Was in Feldheim vorgieng.

Die Nachrichten von dem Ungewitter, welches ſo feindlich über den preuſſiſchen Staat hereinbrach, trafen den alten Reinwehr hart. Seine Bemerkungen ergeben ſich aus früherer Anſicht der vaterländiſchen Stellung, die wir kennen, ſie brauchen daher nicht erwähnt zu werden.

Angelegentlich erkundigte ſich der Oheim nach dem Neffen, der Prediger nach dem Freund. Lange war nicht die mindeſte Auskunft zu erhalten.

Endlich erfuhr man, daß einige auf ihr Ehrenwort entlaſſene, gefangene Offiziere ſeines Regiments zu *** angekommen wären, und ein Bote wurde an dieſe geſandt. Die Antwort, welche er zurück brachte, warf den ohnehin kränkelnden Alten vollends nieder. Einſtimmig hieß es: Helm ſei auf dem Wahlplatze geblieben. Wohl ihm, rief der Major mit bebender Stimme, er ſtarb für ſein Vaterland, doch ich ſtehe nun ganz allein da, mein Alter wird völlig freudenlos, der letzte Stab, an dem ich mich ſtützte, iſt gebrochen. Der Prediger tröſtete mit Gründen der Vernunft, der Religion, allein der nagende Kummer ſchien des Greiſes Kraft zu untergraben.

Nach einigen Wochen hub er an: guter theurer Major, ſie klagen verwaiſt zu ſein. Ach ſie wären es nicht, wenn ihr Zorn ſich über Helms Grabe verſöhnte —

Der Major. Mein Zorn? Wie — wie —

Der Prediger. O es giebt ein Mädchen, ſo trefflich, ſo unglücklich, ſie iſt ihnen wahrlich nicht fremd, hat heilige Anſprüche auf Ihre Liebe. Rufen ſie ſie als Pflegerin

Digitized by Google

ihres Alters zu ſich, ſie wird den Abend ihrer Tage erheitern, ſie einſt beweinen —

Der Major. Um des Himmelswillen von welchem Mädchem reden ſie?

Der Prediger. Von Helms Geliebte.

Der Major. Ich verſtehe ſie nicht! Helms Geliebte? Die Baroneſſe iſt Wittwe! Sie meine Pflegerin — hm —

Der Prediger. Nicht die Baroneſſe! Joſephe von Hainthal.

Der Major. Sie iſt an den Grafen R — i verheirathet.

Der Prediger. Mein Verſprechen zu ſchweigen, bindet mich nicht mehr. Auch ſogar wenn Helm noch lebte, da Frau von Steinring ſich anderweitig verlobt hat. Hören ſie die befremdende, die tief rührende Geſchichte.

Der Major. Sie ſpannen meine Neugier.

Der Prediger. Um die Zeit wo ſich der Plan einer Heirath, zwiſchen der Baronin und Herrn von Helm einleitete, ward meine Frau von jener eines engen Vertrauens gewürdigt. Meine Frau mußte zuſagen, mir nichts von dem was unter beiden vorgieng, zu

eröffnen, ſie hielt das auch, bis man endlich gerathen fand, auch mich in das Geheimniß zu weihen.

Der Major. Geheimniß — Geheimniß —

Der Prediger. Die Baronin geſtand meiner Frau den Antheil an Herrn von Helm, erkundigte ſich näher nach dem jungen Mann, und allerdings wurde durch das, was meine Frau berichtete, jener Antheil vermehrt. Nun folgte die Bitte um Urtheil: ob der Scherz des Herrn Majors wohl in ernſtliche Berathung zu nehmen ſei? Meine Frau erwiederte die Offenheit der Dame. Sie erklärte: gewiß würde die Gattin des jungen Mannes zu preiſen ſein. Allein ſein Herz gehöre ſchon einem liebenswürdigen Mädchen. Die Baronin entgegnete nun: Davon habe ich gehört. Der Amtsrath Stern ſprach einmal in meiner Gegenwart darüber. Eine Verbindung unter den beiden Leuten ſoll aber ſo gut wie unmöglich ſein. Ja, diese Leidenſchaft, dem Lieutenant ſogar des Oheims Liebe rauben, ihn mit Enterbung bedrohn —

Digitized by Google

Der Major. O ich hätte doch — aber reden ſie weiter!

Der Prediger. Meine Frau räumte dieſe Umſtände ein, und die Baronin, durch Liebe und Geiſt der Intrigue geleitet, drang in meine Frau, einen Plan zu unterſtützen, nach welchem das Fräulein Hainthal zur freiwilligen Entſagung ſollte bewogen werden. Denn man ſahe wohl ein, daß nur ſo auf den jungen Schwärmer gewirkt werden könne. Sie iſt arm, ſetzte Frau von Steinring hinzu, ich bin erbötig, ihre Reſignation mit einer Summe von Tauſend Dukaten zu vergüten.

Meine Frau nahm die Sache in Ueberlegung. Etwas unmoraliſches fand ſie nicht darin, die Zufriedenheit des würdigen Oheims, das Glück des Neffen zu begründen, indem es eine jugendliche Leidenſchaft, deren Zweck ſich einmal nicht erreichen ließ, zu zerſtören galt. Man kam alſo überein, ſie ſollte vorerſt an das Fräulein ſchreiben, und von einem zu vermuthenden Plane des Herrn Majors reden. Dann ſollte Stern zu ihr nach Berlin, die Summe in Pfandbriefen mitnehmen, und ihre Unterſchrift für einen Aufſatz der den bedun-

genen Gegenſtand ausdrückte, erbitten. Zuvor ſollte der Amtsrath aber nach *** und auch Herrn von Helm vorbereiten.

Der Major. O mein Gott — nein das war — fahren ſie fort!

Der Prediger. Gern willigte der Amtsrath ein. Doch eine heftige Krankheit unſeres Freundes, die für ſein Leben fürchten ließ, verbot vor der Hand eine Gemüthserſchütterung. Allein nachdem die Geneſung erfolgt war, ſchritt man zum Werke. Man fand den Widerſtand bei dem jungen Manne geringer als er vermuthet worden war, und nun ſchickte ſich Stern zu jener Reiſe nach Berlin an, zu welcher ich unter dem Vorwand, einmal die merkwürdige Stadt zu ſehn, auch eingeladen würde. Doch hegte Stern die Nebenabſicht, falls er bei dem Fräulein nicht durchdränge, auch ſich meiner Ueberredung zu bedienen.

Ich empfing jedoch gleich in Berlin einen Brief von Helm, worin er mir meldete, Fräulein Hainthal ſei entweder ſchon Gräfin R—l, oder werde es im kurzen ſein, ich mögte mich doch unterrichten, ob ſie auch glücklich ſei. Von dieſem Briefe ſagte ich dem Amtsrath nur

Digitized by Google

eben etwas, da ich von ihm die Abſicht der Reiſe, und alles was zwiſchen der Baronin und meiner Frau vorgegangen war, erfuhr.

Stern hielt nun ſeine ganze Sendung überflüßig, wie bewegt wurden wir aber beide, da wir vernahmen, es ſei von gar keiner Heirath mit dem Grafen die Rede. Das Fräulein, der wir nun gleich aufwarteten, erklärte mit einigem Selbſtkampf, ſie habe auf den erſten Wink meiner Frau nöthig gefunden, Herrn von Helm ſeine Freiheit zurückzugeben. Es ſei zu erwarten geweſen, daß er ſie ohne den Vorwand mit dem Grafen, zurückgewieſen hätte. Dies hätte ſie beſtimmt, jene nothwendige Unwahrheit auszuſprechen. Das Fräulein ſetzte hinzu: wir wären es nun ihr und dem Glücke unſeres Freundes ſchuldig, die Unwahrheit zu ehren.

In einer Art Betäubung ſchieden wir. Stern übermachte am folgenden Tage, mit einem Briefe voll zarter Wendungen, jene Pfandbriefe. Sie wurden ſogleich zurückgeſchickt. Wir erſchienen aufs Neue vor ihr, redeten von ihrem edelmüthigen zartſinnigen Opfer — die ſchöne Heroine ſtand grade neben ihrem Piano-

forte. Glucks Alzeſte lag am Pulte aufgeſchlagen. Das Fräulein — lächelnd, indem eine helle Thräne ſichtbar ward — zeigte auf die Worte des Schauſpiels: Non ce n'est point un sacrifice, und verſchwand!

Der Major. Prediger — Prediger — was machen ſie aus mir. Jedes Wort zermalmt mich.

Der Prediger. Wahrlich, ich hätte bei unſrer Heimkehr nicht beſtanden. Der feſtere Stern unterſtützte mich.

Der Major. O ihr gehäßigen Intriguanten!

Der Prediger. Aber Herr Major —

Der Major. Und ſolch ein Band trennte ich Unglücklicher!

Der Prediger. Wo gab es eine reinere hochherzigere Liebe? Faſt immer war ihr Loos Trennung. Nur die ſchönen Seelen begegneten, erzogen ſich!

Der Major. Gott!

Der Prediger. Ich vermuthe, der Geliebten Brief hat den kräftigen Helm aufs

Siechbett geworfen. Da er erſtand, erblickten wir nur noch den Schatten ſeines Feuergeiſtes. Drum ging er mit Apathie in die Gewöhnlichkeit ein. Doch der Ruf des Vaterlands ermannte ihn wieder.

Der Major. Und hätte er nur vor ſeinem Heldentode gewußt — gewußt — er wäre freudig geſtorben! Dies Entzücken, ach ſelbſt der Greis hat noch ein Bild davon im Herzen, dies Entzücken hätte ihm noch gebührt! Da ſteht nun der graue Thor am Grabe, und verwünſcht ſeinen Groll, ſeinen Rechnungsgeiſt! Mann — ſo ſahen ſie mich nie.

Der Prediger. Halten ſie die gerechte Wehmuth nicht zurück.

Der Major. Ich leſe Strafe in ihren Blicken über die Vergangenheit. Aber hatte ich nicht Recht das Weib zu haſſen, ſagen ſie ſelbſt, und folglich jede Annäherung? Zwar, wie ſie auch oft anführen, der Menſch handelt nach Umſtänden —

Der Prediger. Frau von Weil, obſchon ganz ohne Glücksgüter, und ſonſt gewohnt mit Konſequenz des bürgerlichen Le-

bens zu prüfen billigte dennoch Joſephens Entſchluß die Summe abzuweiſen, vollkommen.

Der Major. Brav! Brav! O ihre Tochter entwaffnet ohnehin meinen alten Unmuth. Wie, ſie rathen, ich ſoll mir eine Pflegerin in dem himmliſchen Mädchen herbeirufen? O ich bin ihrer nicht werth! Ich wage nicht ſie zu ſehn. Beſchämung würde mich tödten. Stern muß aber hin, muß ſie bitten, flehentlich bitten, daß ſie in der Entfernung meine Tochter, meine Erbin ſein will. Ihre Mutter drückt jetzt ohne Zweifel größere Verlegenheit, da Weil das Jahrgeld nicht auszahlen wird. Die Tochter muß es doppelt von mir annehmen, wenn ſie mir geſtattet ihr Vater zu ſein —

Der Alte vermogte nicht mehr. Thränen unterbrachen ihn. Der weiche Prediger freute ſich ſeines Werkes, und hoffte auf kummerlindernde tröſtende Tage.

Bald wurde der Amtsrath herbeſchieden. Er war von Herzen froh, über den Auftrag. In ſeinem Charakter lag es, wenn der erſte Eindruck des Gefühls vorüber war, jedes Ding dem kalten Verſtande zu unterwerfen. Was

hin-

hindert den Major, ſagte er zum Prediger, ſich ganz mit Frau von Weil zu verſtehen? Er heirathe ſie, dann beſitzt er ein ſorgendes Weib, und hat die liebenswürdige Tochter um ſich. Und ihr trauert nun alle um meinen vormaligen Mündel. Wißt ihr, daß ich auch hier wieder andrer Meinung bin? So lange nicht jemand erſcheint, der ihn unter den Todten ſah, gebe ich noch die Hoffnung ſeines Lebens nicht auf. Er kann gefangen ſein, vielleicht ſchwer verwundet, und nicht im Beſitze der Mittel, um Nachrichten von ſich zu geben. Vielleicht ſpähe ich in Berlin etwas Näheres aus.

Siebzehntes Kapitel.

Fortſetzung.

Nach einiger Zeit ſchrieb der Amtsrath von Berlin an den Prediger.

„Hier iſt, mein lieber Freund, was ich Ihnen zu berichten habe, und was Sie dem guten Major wieder verkündigen mögen.“

Digitized by Google

„Ich kam hier vor einigen Wochen an, ging aber nicht gleich zu Frau von Weil, da ich erſt befriedigendere Nachrichten über unſern guten Helm einziehen wollte. Es hält unendlich ſchwer, und obſchon ein franzöſiſcher Offizier mir ſagte: ihm dünke, den Namen Helm auf einer Liſte von Gefangenen geſehen zu haben, ſo muß ich doch im Mangel näherer Beſtätigung, und zufolge der vergeblichen Anfrage bei andern, die davon mehr wiſſen konnten, leider ſchlieſſen, daß der Tod unſern jungen Freund geraubt hat.“

„Geſtern ließ ich mich nun bei Frau von Weil melden. Sie war unpaß, die ſchöne Tochter empfing mich. Ich bemerkte ein gewiſſes Beben, das die Erwartung ſchlimmer Notizen ſichtbar machte, und einen gewiſſen Kampf um Faſſung. Leider mußte auch das erſte, was ich vorzutragen hatte, eine Trauerpoſt ſein, doch hoffte ich einigen Balſam von der zweiten Anzeige. Aber ganz wider mein Vermuthen fiel der Eindruck aus, den ich hervorbrachte. Wie wenig habe ich noch das liebende, das hoch liebende Weib gekannt. Ich bitte, hören ſie!“

Digitized by Google

„Nach einigen Wendungen über Menſchengeſchick, und Kraft der Vernunft gegen überwältigende Schmerzen, fuhr ich fort: ohne Zweifel iſt Ihro Gnaden ſchon durch das Gerücht bekannt geworden — das Fräulein fiel ein: Sie wollen mir ſagen, daß die Heirath vollzogen iſt. Ich hörte nicht davon, weil ich mich nicht mehr um die Angelegenheit bekümmre. Gut, meinen Glückwunſch! Nein mein Fräulein, erwiederte ich raſch, der Krieg hat jenen Plan unterbrochen. Herr von Helm nahm den Abſchied nicht, aber leider ſetzen es die Umſtände außer Zweifel, daß er bei der Schlacht von Jena geblieben ſei."

„Freund, ich erwartete eine Ohnmacht, und denken ſie: des Mädchens bleiches Antlitz erglüht wie der holdeſte Morgenſtrahl, Triumph im Ton der Rede, im plötzlich aufgelebten Blicke ruft ſie aus: Doch in keiner Andern Arm! Mit der idealſten Bewegung, die ich je ſah — wahrlich Raphael hätte von ihr lernen können — floh ſie auf, und davon."

„Starr vor Verwunderung blieb ich ſitzen. Wo iſt ſie hin? fragte ich mich. Dankt ſie

Digitized by Google

vielleicht Gott und ihrem Schutzpatron, daß der Geliebte getödtet ward??"

„Nach einer Weile erſchien ſie wieder. Sie mußte einige Verwirrung unterdrücken, ſchützte von vorhin Uebelkeit vor. Ich glaubte dem großen Mädchen, das ſo liebte, und doch einſt entſagen konnte, alles ſagen zu müſſen, was noch wohlthätig ſein konnte. Ich erzählte, wie hingeworfen, daß Herr von Helm, nach einer langen Krankheit (die ihm, wie man zu glauben Urſache hätte, wahrſcheinlich irgend eine üble Nachricht zugezogen) in Feldheim angekommen, aber nicht dahin zu bringen geweſen wäre, der Baronin von Steinring den Hof zu machen. Wie die Ordre zum Kriege ihn ſogleich entfernt habe u. ſ. w."

„Ich beſchreibe es umſonſt, dies ſteigende Intereſſe, dies Horchen auf jeden Laut meines Mundes, dieſen auf mich immer inniger gehefteten Blick — ihre Vorſtellung davon wird dennoch unerreichend ſein."

„Endlich weinte ſie, mit gefalteten Händen; ſie ſchien ein Todtenopfer zu bringen, ſo feierlich, ſo ſtill, daß ich zur leiſen Anbetung mit hingeriſſen ward. Doch nicht lange, da eilte

ſie wieder aus dem Zimmer (ich weiß nicht, das Mädchen hat ſo was — geſpenſterhaftes mögt ich ſagen, wenn der Ausdruck nicht zu unedel wäre — wenn man glaubt ihrer habhaft zu ſein, iſt ſie verſchwunden) kam nach einiger Zeit wieder, und zeigte mir einen Brief Helms. Die Stelle worauf ſie deutete, hieß: — Zage nicht! Wäre Hermann gefallen, hätte Thusnelda nicht weinen dürfen, aus Furcht der Schatten würde zürnend von Wallhalla niederblicken.“

„Und verſiegt waren ihre Thränen.“

„Nun brachte ich des guten Majors Anerbietungen zur Sprache. Mit der allerzarteſten Delikateſſe, wahrlich, denn das Fräulein gebot mir Ehrfurcht. Aber ſie hätten die Kälte ſehen ſollen, welche nunmehr angenommen ward. — Der Herr Major wünſcht ſich das Glück Ihro Gnaden ſeine Tochter nennen zu dürfen. — Wie kömmt der Mann dazu? Wende er ſich doch an Frau von Steinring. — Kurz ſie dankte für jede Ehre der Art, und brach ab. Es iſt alſo mit dieſer Angelegenheit noch nicht weit gediehen, doch werde ich

Digitized by Google

mein Glück aufs Neue verſuchen. Leben Sie wohl!

Stern.

N. S. Das Kapital von Fünftauſend Thalern Gold, welches der Herr Major hier bei dem Hauſe N. N. ſtehen hatte, wurde von mir laut Auftrag in Empfang genommen. Da ich aber dieſes Geld der Poſt noch nicht übergeben wollte, auch in dieſer Zeit eine Uebermachung durch Wechſel nicht thunlich war, ſo lag es einſtweilen baar in meiner Wohnung. Sie kennen mich, wie ich die ſogenannten todten Summen haſſe. Und der Mangel des Geldes iſt hier ſo geſtiegen, daß Effekten deren Werth unbezweifelt iſt, um den halben Preis, ja noch geringer weggehn. Ich nahm es alſo auf mein Riſiko, die Fünftauſend Thaler ein wenig umzuwenden, ſo auch ein Kapitälchen, welches mir gehört. Erſt verwechſelte ich die Friedrichsd'or gegen Silber, an durchmarſchierende franzöſiſche Soldaten, und gewann gegen dreißig Prozent. Dann kaufte ich damit wieder Papier, wobei ein anſehnlicher Vortheil

Digitized by Google

war. Mit den Papieren erſtand ich auf Verſteigerungen und privatim, Pretioſen von gutem Gehalt, die ich nachher Gelegenheit fand, mit Sicherheit und Nutzen in Hamburg zu veräußern. Auch fiel mir eine gute Zahl brauchbarer Pferde um ein Spottgeld in die Hände, die mir bald darauf ein Lieferant um das Dreifache abnahm. Den Gewinn in der allgemeinen Noth ſtreicht man freilich mit Kummer ein, allein es gilt da das unglückliche Kriegsſprichwort: Nehm ichs nicht, nimmts doch ein Andrer. Genug Sie mögen dem Herrn Major ſagen, daß ich hoffe, ihn um zehntauſend Thaler reicher gemacht zu haben. Es iſt doch ein Erſatz für den Kriegsſchaden, der ihn jetzt nothwendig auch treffen wird, ſo wie mich.

Der Prediger hatte alles dem Major hinterbracht. Man kann denken, daß er keinen Sinn für Freude an äußeren Vortheilen hatte, ihn dagegen Joſephens Weigerung mit Schaam

Digitized by Google

und Trauer füllte. Der Schmerz über den Neffen, über die Unfälle ſeiner Mitbürger, warf ihn ohnehin in einen der Melancholie nahen Zuſtand.

Stern ſchrieb bald wieder. Er hatte aber noch nichts ausgerichtet. „Frau von Weil" meldete er, „überläßt ſich gegenwärtig durchaus der Leitung ihrer Tochter. Ich begreife beide nicht. Ihr drückender Mangel, unter den jetzigen Umſtänden, ſollte ſie doch vermögen — oder beſteht dieſer Mangel dennoch nicht? Ich bin ſchon auf den Gedanken gerathen, daß Fräulein Hainthal ſeit dem Aufenthalte in Berlin, ihre Talente des Zeichnens, der Stickerei, der Muſik, im Stillen zum Erwerb gültig gemacht hat, und daß die Familie auf dieſe Weiſe, neben ſtrenger Oekonomie ſo viel erſparen konnte, um die ſchlimme Zeit zu überdauern."

Auch waren gute Wechſel aus Hamburg eingegangen, und Reinwehrs Gewinn in der That noch höher, wie ihn der Amtsrath angegeben hatte.

Digitized by Google

Der Major ſaß eben verdrießlich im Lehnſtuhl. Es war ein trüber Wintertag, den Bericht über die Schlacht von Eilau, hatte der Alte geleſen, und das Blatt welches ihn enthielt, in einen Winkel geworfen. Da trat der Bediente herein, und meldete einen Unteroffier. — „Was giebts, Einquartierung? Requiſition? Ruft den Schreiber!" — Herr Major, es iſt ein preußiſcher Unteroffizier, er geht auf Krücken. — „So? ein Unglücklicher? Bringt ihm dieſen Thaler!" — Er hat Sie nothwendig zu ſprechen. — „Mein Gott ich wäre ſo gern ungeſtört. Doch laſſt ihn vor!" Der Hinkende erſchien.

Ei, ei, rief der Major, iſt das nicht Walter? Zu Befehl, Herr Oberſtwachtmeiſter, ich ſtand ja ſonſt bei Ihrer Kompagnie. — „Armer Teufel, invalid?" — Die Knieſcheibe iſt entzwei, das Bein ſteif. — „Thut mir von Herzen weh. Vorerſt biete ich eine Zuflucht an. Doch eine Bedingung: mir nichts von dem Kriege erzählt! Ich hörte ſchon ſo viel, und jedesmal mögte ich des Teufels werden."

Nur Herr Oberſtwachtmeiſter mögte ich Sie erſt um Rath fragen, was ich mit der

Digitized by Google

Schreibtafel anfangen ſoll, die mir der Herr Lieutenant von Helm gegeben hat.

Der Major: Nun?

Jetzt erzählte der Unteroffizier, was dem Leſer oben ſchon bekannt geworden iſt und ſetzte hinzu, daß ihn Huſaren eingeholt, das Pferd erſchoſſen, ihn am Knie bleſſirt und gefangen genommen hätten. Er ſei darauf im franzöſiſchen Lazareth hergeſtellt, und nunmehr entlaſſen geworden. Es wäre ihm geglückt, die Schreibtafel unter den Kleidern zu verbergen.

Reinwehr ſprang auf — las — fiel dem Krieger um den Hals — ſandte zum Prediger, daß er auf der Stelle käme.

Die Schreibtafel, guter Freund, rief er, laſſe ich nicht mehr von mir. Sie ſei meine Reliquie! Die Zeit iſt lange entflohn, wo ſie nützen konnte. Gehn ſie ins andre Zimmer! Man ſoll ſie mit Ungerwein bewirthen. Auf Lebenszeit finden ſie mit Weib und Kind hier ihre Verſorgung!

Der Mann gerieth ganz außer ſich vor Freude, er wollte immer noch etwas ſagen, der hitzige Major ließ ihn aber nicht dazu, ſondern ſchob ihn ins andre Zimmer hinaus.

Digitized by Google

Reinwehr konnte den Prediger nicht erwarten. Er rannte ſelbſt hin. Hören ſie, rief er mit einem verjüngenden Feuer, alle Runzeln aus der Stirn gewichen, wie mein Neffe geendet hat! Einen Haufen Braven ließ er ſchwören, auf dem beſetzten Hügel mit ihm zu ſterben. Hier iſt noch ein Aufſatz, der den kommandirenden Generalen beſtimmt war, ſein Ziel aber nicht erreichte. Ach, hätten ſie in dieſem Geiſte gehandelt, freilich ſtänd es Viel anders. Wohl eiferte ich ſonſt dagegen, wenn Subalternen ſchon Heerführern rathen wollten, doch meinte ich auch, die Feldherrn würden nicht ihre Rolle vergeſſen haben.

Dem Prediger glänzte eine Thräne im Auge. O laſſen ſie mich den Mann ſehen, der die Kunde brachte!

Er folgte dem Major. Der Unteroffizier ward hereingerufen, mußte wiederholen. Welch ein Tod! welch ein Tod! riefen beide.

Der Unteroffizier fiel ein: todt iſt Herr von Helm nicht, ich wollte es vorhin ſchon ſagen, ſie ließen mich nur nicht zu Worte kommen.

Wie, rief der Major mit gedämpfter

Digitized by Google

Stimme, nicht todt? Ich wüßte nicht, ſollt' ich mich nun freuen, oder — erzählen ſie um Gotteswillen was ihnen bekannt iſt!

„Ich hatte zwei Monate lang an meiner ſchwierigen Wunde, im Lazareth zugebracht, als ich erſt mein Lager verlaſſen, und mir von einem Zimmer ins andre helfen konnte, um hie und da einen Kameraden zu ſprechen, und was Neues zu erfahren. Da hörte ich denn von einem bleſſirten Franzoſen, der deutſch ſprach, erzählen: er ſei bei der Gelegenheit verwundet, wo der preuſſiſche Offizier ſich mit funfzig Mann gegen ganze Battaillone ſo toll gewehrt hätte. Ich ward hier neugierig, fragte, ob das nicht auf einem Hügel geſchehen ſei, und erhielt ja zur Antwort. Ich bat den Franzoſen inſtändig mir zu ſagen, wie die Affaire abgelaufen ſei. Nun, ſagte er, wir ſchoſſen und hieben endlich alles nieder, keiner rief Pardon. Und der Offizier? fragt' ich wieder. Der bekam einen Schuß am Kopfe, und lag für todt da, aber wie man die Leichen verſcharren wollte, hat man noch Leben in ihm entdeckt, und ihm nach den Lazarethe gebracht. Ob er wieder hergeſtellt iſt, weiß ich nicht."

Digitized by Google

„Natürlich bat ich nun ſehr, um nähere Erkundigung. Der Dragoner war gefällig, und kam bald mit dem Beſcheid zurück: Herr von Helm läge in demſelben Orte, wäre aber ſehr ſchlecht, auch hätte ihm der rechte Arm bis an den Ellbogen müſſen abgenommen werden. Eine Kartätſchenkugel hätte ihn zerſchmettert, und der Brand gedroht.“

Reinwehr ſchauderte. Darum konnte er wohl nicht ſchreiben. — Weiter!

„Es dauerte noch wohl vier Wochen, bis ich ſo weit auf die Beine kam, daß ich mir Erlaubniß bitten konnte, zu ihm zu gehn. Die Wache ließ mich aber nicht hinein, ſo viel ich anlag. Mein Dragoner der auf mein Verlangen nun wieder Nachrichten einzog, ſagte mir darauf: der Herr Lieutenant wäre an der Kopfwunde wohl ſechs Wochen lang ohne Beſinnung geweſen. Da er endlich zu ſich gekommen ſei, habe er den Verband mehreremal losgeriſſen, und ſich überhaupt ſo wüthend betragen, daß man ihm die noch geſunde Hand habe binden müſſen. Er habe auch zu ſchreiben verlangt, und es ſei ihm verſtattet worden, dazu ein deutſcher Schreiber, dem er in die Feder

hätte diktiren können. Allein die linke Hand ſei ihm lieber geweſen. Als man aber den Brief an ſeinen Herrn Onkel geöffnet hätte, wären lauter Anſchläge darinn geweſen, wie es die Preuſſen an der Weichſel anfangen ſollten. Nun hätte er eine Schildwache, und dürfte nicht mehr ſchreiben."

„Ich hörte hernach auch, daß ihn die feindlichen Offiziere hart angegangen ſind, daß er ſich aus der Gefangenſchaft ſo was unterſtanden hätte. Er hat aber geantwortet: ich ergab mich nicht, bin kein Gefangner."

„Bald darauf war er ſo weit geneſen, daß er nach N — in Frankreich transportirt werden konnte. Da paßte ichs ab, wie er auf den Wagen ſtieg. Walter! Walter! rief er aus, es iſt nicht gelungen? Gehn ſie nach Feldheim! Kann mein Oheim es möglich machen, mich noch einmal zu ſehn, ſo will ich das erwarten. — Der Wagen fuhr weg."

„Ich habe nun meinen Paß erhalten, und den Befehl erfüllt."

Anſpannen! anſpannen! rief der Major zum Fenſter hinaus. Er war ſo ungeduldig,

Digitized by Google

daß der Prediger fragen mußte: aber Herr Major, was wollen ſie —

Der Major. Sie fragen? Nach Berlin. Um Päſſe bitten, das Mädchen in den Wagen nehmen, und ſie ihm nach N — bringen. Ich hoffe ſie wird den edlen Krüppel nicht verſchmähn. O er hat ſein Wort gelöſt! Er ergab ſich nicht, gegen ſeinen Willen ward er ins Leben zurückgerufen. Dies Geſchenk des Schickſals darf er mit voller Ehre zurücknehmen. So ſcheint mirs! Beſonders da ſo viele ſeiner Kameraden die Ehre — — — doch davon nichts mehr. Er iſt verſtümmelt. Der Staat hat keinen weiteren Anſpruch auf ihn. Hier ſoll er mir her, mit dem treflichen Mädchen! Ich übergebe ihnen das Gut, ſetze mich aufs Alttheil, und wiege ihre Kinder.

Da half nichts. Nach einer Stunde war er ſchon auf dem Wege zur Hauptſtadt.

— Wer etwa in dem Charakter dieſes alten Offiziers etwas widerſprüchliches finden ſollte, laſſe nicht außer Acht, daß eine große Verſchiedenheit der Eindrücke auf ihn wirkte.

Achtzehntes Kapitel.

Ende.

Da der Major in Berlin eintraf, ſtieg er gar nicht erſt im Gaſthof ab, ſondern fuhr ſogleich zu Frau von Weil. Auch zu keiner Meldung durch den Bedienten vergönnte er ſich die Zeit, kaum wurde an die Thür geklopft.

Verwundert, betreten, empfingen ihn die Damen. Aber was er vorzutragen hatte, der Ton mit dem er alles vortrug — o das hätte in die feindlichſten Mißklänge Harmonie geſandt. Rache, Stolz, und Kälte wichen, man theilte bald das innigſte Vertrauen.

Doch Joſephe trat der hohen Freude nicht entgegen, die Reinwehr erwartet hatte. Wie eine Traumerwachte ſtand ſie da, äußerte Zweifel über Zweifel, und mußten ſie der Ueberredung auch auf einen Moment weichen, ſo drangen ſie ſich im folgenden wieder auf. —

Die Mutter kränkelte, und wollte die Reiſe nicht theilen. Stern blieb aber nicht zurück. Man empfing bald Päſſe.

Mit jeder zurückgelegten Station wurden die Männer vergnügter, Reinwehr ſprach von ei-

einem erheiternden Abend ſeines Lebens, Stern genoß die Mitfreude bei ſeines vormaligen Mündels Glück, im voraus. Doch Joſephe zeigte ſich in dem Maaße, ſinnender, feierlicher. Man ſchrieb das aber auf Rechnung einer durch Unfälle bezeichneten Jugend, die Mißtrauen und Zweifel gegen das Schickſal erwachen läßt.

An den Gränzen von Frankreich nahm des Mädchens Trübſinn zu. Reinwehr ſagte: mein Fräulein, es gereuet ſie doch nicht, ihre Liebe einem Manne erhalten zu haben, dem ein Arm fehlt? — Lady Nelſon wußte ſich immer viel mit ihrem verſtümmelten Gatten, führte der Amtsrath den Scherz fort. Joſephe antwortete mit einer verweiſenden Thräne.

Endlich langte man in N — an. Helms Quartier wurde bald ausgemittelt. Ihm eine zu heftige Erſchüttrung zu erſparen, ging der Major allein voran, Stern ſollte in einer Viertelſtunde mit der jungen Dame folgen.

Man hatte das Vaterland verlaſſen, da ſeine Fluren noch die winterliche Decke überzog, doch nahte der Frühling, und die Reiſe eilte dem milderen Klima entgegen. Bei Fulda verſchwand aller Froſt. Gegen Frankfurth

zeigte ſich das neue Gras, und der hellgrüne Keim des Kaſtanienlaubes. Um N — prangten Floras Kinder ſchon im üppigſten Gewande, und aus wonneathmenden Blüthenzweigen flötete Prognens Schweſter.

Reinwehr, da er bebend nach dem Neffen fragte, ward vom Wirthe hinaus zu einem kleinen Luſtwalde gewieſen. Der preuſſiſche Offizier verbringt faſt den ganzen Tag dort ſagte der Mann. Morgens entfernt er ſich, ſein Bedienter muß ihm ein Brodt und einen Schoppen Wein nachbringen, dann ſehn wir ihn den Tag über nicht mehr. Mit keinem ſeiner gefangnen Kameraden geht er um. Einſilbig wie ein la Trappiſt; nur das nothwendigſte darf man mit ihm reden. Ein ſonderbarer junger Menſch, doch lieben wir ihn, und beklagen ſein Geſchick.

Der Major hatte keine Geduld um Schwätzereien zuzuhören, er nahm einen Boten an, der ihm kaum folgen konnte.

Bald erblickte er Helm, ſtand mit hochklopfender Bruſt ſtill, und ſammelte ſich erſt ehe er zu nahen vermogte. Er ſchauderte zuſammen, wie der herabhängende leere Rockär-

mel ihm ins Auge fiel. Eine ſchwarze Binde umwand die eine Seite der Stirn. Alle Roſen waren vom Antlitz des Dulders gewichen. An einen Stab ſtützte er die ermattete Kraft. Leiſe wie mit Geiſtertritt ſchlich er an den Oheim vorüber, und ward ihn nicht inne, ob er ihm bereits nahe ſtand.

Endlich rief der Major ſeinen Namen aus, und öffnete die Arme. Ohne Zeichen der Ueberraſchung, ohne freudigen Ausruf, wandte ſich der Neffe. Keinen Zorn, keinen Tadel, ſprach er, hören ſie mich zuvor! Sie werden mich eines unwürdigen Lebens anklagen, doch ich bin ſo fanatiſch, in meiner wunderbaren gewaltſamen Erhaltung, einen höheren Wink zu ahnen. Wie dieſem Wink gehorcht ward werden ſie mit mir zufrieden ſein. —

Reinwehr wollte einfallen, kam aber nicht zur Rede, und jener fuhr gelaſſen fort: Nach dem was ich auf dem Kampfplatze ſah, nach dem was ich ſpäterhin aus den öffentlichen Blättern erfuhr, darf mir kein Zweifel bleiben, daß ein raſtloſes Streben nach Einſicht mich höher ſtellte, als alle die, welchen der unglückliche Monarch vertraute. Meine letzten

Vorurtheile ſanken bei Jena, doch an Andern leben ſie noch, neben der tiefſten Unkunde, was ein Krieg mit Frankreich ſagen will, fort.

Der Mann, der nur mit gefetteter Hand abzuhalten iſt, die tödliche Wunde aufzureiſſen, iſt zu entſchuldigen, wenn er das ihm wider Willen aufgedrungene Daſeyn als eine Aufforderung des Schickſals anſieht, ſelbſt aus der Entfernung für ſein Vaterland zu wirken.

Genug, da ich wieder zur Beſonnenheit kam, ſterben wollte und nicht durfte, hörte ich (welche Dolche bohrten ſie mir in die Bruſt) meine Wächter, von den Szenen bei Prenzlow, Anklam, Lübeck, von den ſo ſchnell erfolgten Einräumungen der feſten Plätze, von dem ſo wenig gehinderten Uebergange über die Weichſel, reden. Da war mirs, als ſendete der Genius des Vaterlandes neue Ideen in meine Denkkraft nieder, und ich beſchloß die Zeit welche man mich noch vom Grabe entfernt hielt, zur Bildung eines Vertheidigungsplans der äußerſten Staatsgränze, mit Aufrufung aller noch möglichen Hülfsmittel, zu verwenden. Doch er mußte aufgezeichnet, mußte einem treu-

Digitized by Google

en Manne eingehändigt ſein, der ihn dem Monarchen überbringen könnte. Darum gab ich den Zeitraum bis hieher noch zu. Reden ſie und darf ich ihn verantworten?

In dieſem Buſche fand ich einen ſelten beſuchten finſtern Platz, dort hab ich auf wenige feine Blätter zuſammengedrängt, was Eifer, Wiſſenſchaft, und Urtheil entwarfen. Schwer ward mirs anfänglich, die linke Hand zum Schreiben zu gebrauchen, doch Vaterlandsliebe überwand das Hinderniß bald.

Hier iſt mein Plan! In allen Theilen ausgeführt, kann er den Ruhm Preuſſens noch aus den Trümmern retten. Kein Höfling darf ſich daran ſtoßen, daß ein Mann ohne Rang den Plan erſchuf, denn der Urheber athmet nicht mehr, wenn ſie leſen.

Ich händige ihnen die Blätter ein. Leicht werden ſie ſie verbergen. Eilen ſie damit auf Umwegen zu Friedrich Wilhelm!

Wenn ſie hinlänglich entfernt ſind, werde ich zum Kommandanten gehn, und meine Korreſpondenz mit dem Vaterlande, zum Nachtheile Frankreichs, ſelbſt angeben. Er muß das

Digitized by Google

als den Kriegsgeſetzen zuwiderlaufend ſtrafen; ich werde arquebuſirt.

Reinwehr. Und treuloſen Verrath willſt du auf dich laden?

Helm. Regulus rieth auch dem Vaterlande.

Reinwehr. Offen! Vor dem Geſandten Karthagos! — Den Feind der ihr Leben ſchonte, dürfen ſie nicht heimlich hintergehn. Jemehr die Barbarei aus dem Kriege weicht, je zarter muß der Offizier über den Punkt denken. — Erwarten ſie ihre Auswechſelung. Dann rathen ſie!

Helm. Nein ſo weit darf ich das Leben nicht ausdehnen. Schon dieſe Wochen beunruhigen mein Bewuſtſein nur zu ſehr. Und wenn ich mich auch ſo weit vergeſſen könnte, wer wird mich, den Gebrechlichen löſen? Wer mich hören? Nur wenn ich die Schrift mit dem Tode ſiegle, meine Stimme aus dem Grabe tönt, iſt Hoffnung man wird darauf merken.

Reinwehr. Großer treflicher Junge. — Aber traue meinem Gefühl. Du darfſt aus der Gefangenſchaft nichts gegen den Feind unternehmen.

Digitized by Google

Helm. Gott ſo hätt' ich mich betrogen. Umſonſt gegen mein Wort gefrevelt! — Hier iſt das Papier. Handeln ſie damit nach ihrem Gefühl. — Mit mir handelt das Meinige. Leben ſie wohl!

Da rollte ein Wagen herbei. Der Major hob Joſephen aus dem Schlage. Die Gräfin R — l! rief Helm, und ſank faſt ohnmächtig nieder.

Nicht die Gräfin R — l, das Fräulein von Hainthal, die göttlich Liebende, ſprach der Amtsrath. Reinwehr, den hier einige Schaam traf, winkte dem andern. Sie gingen bei Seite. Helm und Joſephe waren allein.

Helm. Wie kömmt die Lebende zu dem Abgeſchiednen? O meine Ahnungen! Wiſſe, ich meinte gleich, da ich jenen Brief empfing, er enthalte eine Lüge, meine heftige Krankheit hielt mich von Unterſuchungen ab, und endlich bezeugten ſie mir alle — da ward ich verwirrt! — Und ſo was konnte Joſephe thun? Mich, der ich nichts beſaß, wie meine Liebe, und das Vaterland, mich ſo in den Strudel der Gemeinheit herabziehn? Doch es iſt ihnen nicht gelungen, Fräulein Hainthal. Da im

Kriege, wenn ich auch ihr Bild verbannen wollte, es verbannt glaubte, wich es doch nicht von mir. Noch auf jenem Hügel, unter den Sterbenden, vor dem hereinbrechenden Tod, ehe mich die ſinnraubende Kugel traf, hat es wie ein leuchtender Cherub neben mir geſtanden. Es erwachte mit mir zur Beſonnenheit. Ihre Mühe war umſonſt!

Joſephe. Ja Karl, ich verdiene Vorwürfe —

Helm. Und nun willſt du mich noch durch deinen Anblick tödten? Durch marternde Beſchämung? Erſpare das! Meine Stunden ſind ohnehin gezählt.

Joſephe. Karl — Karl —

Helm. Wenn ich nun — o Gott — wäre nicht die Lüge mein Verderben geweſen!

Joſephe. Aber gilt dir mein Entſagen nichts? Der ſo ſchwer erkämpfte Muth, die Nachricht deiner Heirath vernehmen zu können?

Helm. Mädchen — aber wie kömmſt du zu dem Gefangnen in Frankreich? Du mit dem Oheim? Wehe mir — wenn ich errathe —

Joſephe. O meine Ahnung!

Helm. Die Zeiten der Vergangenheit le-

ben in mir auf. Denke daran, wie wir an jenem Frühlingstag unſrer Liebe, Romeo und Julie laſen. — Sie waren unglücklich, doch edel! Meine Theure! wir werden auch höher ſtehn, wie das zornige Schickſal.

Joſephe. Ja das wollen wir! Ich gelobe dir Kraft! Aber laß mich in das ſchöne Heiligthum deines Gemüths blicken. Da der Major zu mir trat, mich durch Reue und zarte Achtung verſöhnte, mich beſchwur zu dir zu eilen; da willigte ich ein, Entzücken durchſtrömte meine Bruſt bei dem Gedanken an Wiederſehn — doch ein trübes Gefühl von Schwermuth konnte ich nicht von mir trennen, es weiſſagte mir; unſre Liebe krönt das Leben nicht! Was mordet ſie denn grauſam hin? Offenbare es! Der Stolz doch nicht mehr, dem Oheim nicht verdanken zu wollen. Dies Leid, darfſt du es auf das Greiſenhaupt ſammeln? Auch nicht der Eigenſinn, mir keinen Krüppel zum Gatten zu überliefern. Du fühlſt in Joſephens Seele, wie ſie neben ihren Heros triumphiren würde. Aber Karl — nicht wahr hier errathe ich dich? — Dein Vaterland — — du magſt nicht allein glücklich ſein, nicht

Digitized by Google

auf den Ruin ſeiner Hoheit, deine Freudentempel erbauen —

Helm. Schöne Seele! Hohe Unglückliche! Ah ich mußte von dir verſtanden werden. Doch du weißt den Eid meiner Ehre noch nicht. Das Leben gehört mir nimmer! Jeder Athemzug iſt Entweihung, denn von nun an rechtfertigt ihn nichts mehr. Allein du wirſt den Begrabnen lieben. In einer ſchöneren Welt erwartet dich der Märtyrer. Lebe wohl!

Helm warf noch einen Blick, in welchem alle Glorie der reinſten Erhabenheit, neben liebender Verzweiflung ſtrahlte, auf das Mädchen hin, und wollte nun in das Gebüſch enteilen. Haltet den Schwärmer! rief der Amtsrath, umfaßte den Entkräfteten bald, und brachte ihn zurück. Das iſt Gewalt, ſprach Helm mit bebender Stimme, wie mir die Freiheit widerkehrt, erfülle ich meine Pflicht!

Man brachte ihn in den Wagen. Der Major drang mit Ernſt in ihn, Stern bot Lebensphiloſophie und launigten Humor auf. Joſephe ſaß da mit einem feierlichen ſtillen Lächeln, einer Heiligen nicht ungleich, die der

Digitized by Google

Kampf gegen den Reitz irdiſcher Herrlichkeit im tiefen Buſen beſchäftigt.

Man kam zur Stadt. Der Abendtiſch wurde bereitet. Stern, meiſtens Wortführer, ſagte unter andern: man muß ein Vaterland auch nicht zu ſehr lieben, wenn es die Liebenswürdigkeit verloren hat. Wurde denn der wirklich brave Mann bei uns mehr geachtet, oder das Scheinverdienſt? Hat das letztre nicht alles ins Verderben gebracht, während Männer, wie dort unſer würdige Major, und unſer Helm ſich verſtoßen ſahn. Ich ſchlage vor, den Schauplatz des Krieges zu meiden. Wir wollen alles zu Gelde machen, und nach Luiſiana ziehn. Wir und unſre Freunde, es giebt eben eine artige Kolonie. Wir wenden uns in das neutrale Dännemark, und ſchiffen uns dort ein.

Ich alter Kerl gehe mit, rief der Major, ich mögte wohl meinen früherhin verſchmähten grauen Kopf dem Staate anbieten, aber es iſt ein ganz unnützes Opfer. Wider das größte Genie der Welt, an der Spitze von ſechzig Millionen, richtete auch Cäſar nichts mehr aus.

Helm warf hier einen ſehr ernſten Blick

auf den Oheim, den dieſer aber nicht bemerkte, ſondern, ſich an Joſephen wendend, fortfuhr: Fräulein Hainthal, ihre Mutter ſoll nicht zurückbleiben. Ich biete ihr meine Hand an, ſein ſie Freiwerberin!

Der Amtsrath nahm wieder das Wort: Eigentlich iſt, das fühlen wir alle, Weltbürgerſinn die Politik der Vernunft und Menſchlichkeit, nur wenn der Staat ſchöner zu ſein verſteht, wie die Welt, gebührt ihm Vorliebe.

Dieſe Vorliebe hat mein Neffe feurig gefühlt, ſagte Reinwehr, er hat ihr einen Arm geopfert, ſie mit ſeinem Leben beſiegeln wollen. Fräulein Hainthal belohnen ſie ſeine Heldenthat! Ein Lorbeer wird ihm ſchwerlich. Doch ein Druck dieſer ſchönen Roſen iſt ihm mehr werth.

Er zog das Fräulein hier von ihrem Sitze auf, und warf ſie in Karls Arme. Beide zitterten — ſchauderten — da zum Erſtenmale, ſo heilig, ſo glühend, ſich ihre Lippen berührten. Beklagenswerther Karl! ſtammelte Joſephe halblaut. Er antwortete nicht, preßte ſie noch einen Moment an ſeinen Buſen, und entwand ſich dann der innigſten hehrſten Seligkeit ſei-

Digitized by Google

nes Lebens. Von nun an thronte Verklärung auf ſeiner bleichen Stirn.

Die beiden andern Männer glaubten alles in das erwartete Geleis, beſonders da der Pokal unter ihnen luſtig ertönte. Denn bis dahin hatte man immer noch auf dem Geſichte des Majors eine gewiſſe bange Sorge geleſen, ſeine Ueberredungen wurden auch mit einigem Zweifel der Stimme vorgetragen, und wenn ihn Karl darauf ſtumm anſah, ſchlug er die Augen nieder.

Noch redete man von den zu treffenden Maasregeln, den Offizier aus der Gefangenſchaft zu befreien, und ſeinen Abſchied vom Könige zu bewirken. Die Invalidität ließ keine Schwierigkeit mehr beſorgen. Endlich begab man ſich zur Ruhe. Helm wurde nicht zu ſeiner Wohnung gelaſſen. Man hatte auf Reinwehrs Zimmer ein Bett für ihn geſtellt.

Der Major erwacht am andern Morgen. Die fröhliche Stimmung von geſtern Abend iſt verſchlafen. Mit den erſten geſammelten Ge-

Digitized by Google

danken tritt ihn eine ängſtliche Unruhe an, und er blickt auf Helms Lager. Es iſt leer. Reinwehr ſpringt beſtürzt auf. Während er ſich in die Kleider wirft, ſieht er ſich, gleichſam auf eine geheime Erinnerung, nach ſeinen Reiſepiſtolen um. Gott! es fehlt die eine!

Ein kleines Papier fällt ihm am Tiſche in die Augen. Er lieſt darauf nur die Worte:

Ne nous formons point ces indignes obſtacles,
L'Honneur parle, il ſuffit, ce ſont là nos oracles!

Das Strafende der Worte entgeht ihm nicht. *) Er fühlt einen Augenblick den innern Vorwurf über die Beruhigung des geſtrigen Abends, aber tiefer, ſchrecklicher die Beſorgniß einer That, die — er nicht wird verdammen können.

Er läuft hinaus zum Amtsrath. Man frägt des Fräuleins Jungfer, ob ihre Herrſchaft erwacht iſt, und händigt ihr ein Billet ein, welches auch noch im Zimmer des Majors

*) Helm hatte ſie entliehen. In Racinens Iphigenia ſagt ſie Achill zu Agamemnon. S. Akt 1. Auft. 2.

Digitized by Google

jors, an Joſephen überſchrieben, gefunden worden war.

Während beide ſuchen, rufen, bringt die Jungfer dem Major das eröffnete Billet zurück. Das Fräulein hatte die Stärke gehabt, es mit kaum veränderter Miene zu leſen, und ihr anzubefehlen, dem Major es auf einen Augenblick zur Durchſicht zuzuſtellen.

Das Billet war kurz, und ziemlich unvollkommen geſchrieben, vielleicht in der frühen Morgendämmerung.

„Beklagenswerther Karl! ſo nannteſt du „mich? Mich den Seligen, den du Engel des „Himmels liebſt? Aber nur der Tod kann „mein unausſprechlich Glück bewahren, und „ich eile in ſeinen Arm. Nein, du mutheſt „mir nicht zu, mit Schande zu leben, mir, der „jenen heiligen Schwur gelobt hat. Unwerth „wäre ich deiner! Wir glauben mit Platon, „und ſehen uns wieder!“

Reinwehr dachte an den Wald. Man ſuchte auf dem Lieblingsplatze nicht vergebens. Durch die Bruſt war die Kugel gedrungen. Schon kalt und erſtarrt, ein heitres Lächeln um das geſchloßne Auge, lag er da.

Digitized by Google

Wahnſinn! ſchluchzte der Amtsrath. Er konnte nicht anders! ſprach der Major mit feſter Stimme.

Nachdem ſie langſam mit dem ſchönen Leichnam in die Stadt zurückgekehrt waren, fand man Joſephen nicht mehr. Hier folgt ihr zurückgelaſſenes Schreiben:

„Ich fühle Kraft ihn noch zu ſehn, mich „an die todte Bruſt zu werfen, die einſt ein „ſo göttliches Herz verbarg. Aber nein, der „Abend, wo ich auf ewig mit ihm verbunden „wurde, zeichne mir ſein letztes Bild.

„Meine Mutter bedarf meiner Hülfe nicht „weiter, Sie leben Major!“

„Darf ich unter den Menſchen länger „weilen? Nein! — Nicht jedes Kloſter hob „man auf!“

Der Major erwog was mit dem Memoire zu machen ſei, und ſein Gefühl befahl ihm, es ungeleſen dem Kommandanten zu übergeben. Dieſer erklärte: es ſei bewundernswürdig.

E n d e.

Bayerische
Staatsbibliothek
München

Druckfehler.

Erſter Theil.

Seite	16	Zeile	21	ſtatt euch lies auch.
—	18	—	9	ſt. ſingte l. ſiegte.
—	19	—	12	ſt. den l. dem.
—	25	in der Anmerkung		ſt. 1805 l. 1806.
—	31	—	24	ſt. Widerkehr l. Wiederkehr.
—	32	—	14	ſt. ais l. als.
—	38	—	14	ſt. läße l. läßt.
—	56	—	12	ſt. gehöre l. gehört.
—	61	—	20	ſt. getheilten l. ertheilten.
—	69	—	2	ſt. Gattinuen l. Gattinnen.
—	⸗	—	5	ſt. Geiiebten l. Geliebten.
—	81	—	20	ſt. genng l. genug.
—	⸗	—	25	ſt. vor den l. vor dem.
—	83	—	11	ſt. eiiig l. eilig.
—	87	—	14	ſt. ſeinen l. ſeinem.
—	96	—	17	ſt. iaßen l. laßen.
—	123	—	11	ſt. Joſeph l. Joſephe.
—	138	—	13	ſt. auf welche l. auf welcher.
—	143	—	3	ſt. keinen l. keinem
—	150	—	16	ſt. ihn l. Ihre.
—	155	—	18	ſt. gewißenſchaft l. gewißenhaft.
—	156	—	24	ſt. den Karl hätte l. denn Karl hatte.
—	164	—	5	ſt. zu einen l. zu einem.
—	201	—	5	ſt. Frau von Hainthal l. Frau von Weil und ſo einigemal.
—	202	—	10	ſt. einem l. einen.

Digitized by Google

Zweiter Theil.

Seite 46 Zeile 5 ſtatt zweckmäßige l. zweckmäßigen.
— 48 — 10 ſt. Hütte l. Hüte.
— 50 — 10 ſt. anſührte l. anführte.
— 62 — 9 ſt. hohen l. hohem.
— 83 — 22 ſt. dem l. den.
— 84 — 8 ſt. unſehlbar l. unfehlbar.
— 105 — 6 ſt. hatten l. hätten.
— 122 — 24 ſt. meinen l. meinem.
— „ — 25 ſt. vorgenommen l. vorgekommen.
— 123 — 21 ſt. ſie l. Sie.
— 138 — 24 ſt. Plan reden l. Plan zu reden.
— 141 — 11 ſt. idealeu l. idealen.
— 150 — 14 ſt. keinen l. keinem.
— 154 — 25 ſt. kline l. keine.
— 157 — 21 ſt. dte l. die.
— 159 — 23 ſt. vrrboten l. verboten.
— 160 — 1 ſt. vortreſlich l. vortreflich.
— 165 — 23 ſt. dte l. die
— 166 — 24 ſt. Flügemänner l. Flügelmänner.
— 168 — 4 ſt. prenſſiſche l. preuſſiſche.
— 170 — 11 ſt. ins l. in.
— 171 — 17 ſt. einen l. einem.
— 174 — 6 ſt. anſing l. anfing.

NB. Der Roman iſt hier beendigt. Das Gemälde von Berlin enthält der dritte Theil, welcher in einigen Wochen geliefert wird.

Digitized by Google

Digitized by Google